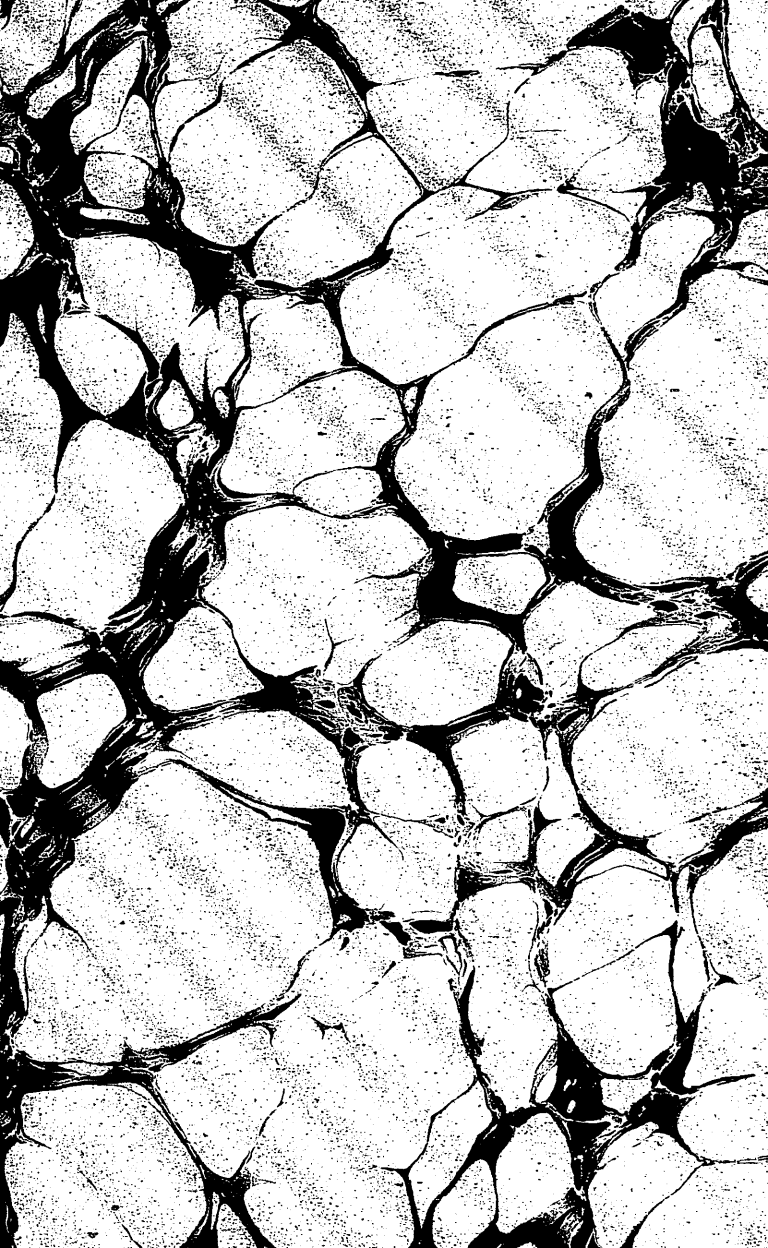


PREUVES

DE

L'EXISTENCE DE DIEU

IMPRIMATUR :

Vannes, le 24 Février 1906.

E. DIEULANGARD,
Vic. Cap.

Aux Directeurs des Cercles d'Etudes

PREUVES
DE
L'EXISTENCE DE DIEU

PAR

Le Chanoine Th. DUBOT

Docteur en Théologie, Licencié ès-lettres
Ancien professeur de Philosophie
Supérieur du Petit Séminaire de Ploërmel

GABRIEL BEAUCHESNE ET Cie

ÉDITEURS

117, rue de Rennes, Paris

AVANT-PROPOS

LES CERCLES D'ÉTUDES APOLOGÉTIQUES

I. — Nécessité d'organiser l'apostolat laïque.

Il se livre, en ce moment, contre la foi chrétienne, un violent combat dont le résultat se fait douloureusement sentir ; dans beaucoup de paroisses, la passion anticléricale s'affiche au grand jour, et l'impiété lève audacieusement la tête.

« Il faut bien admettre qu'il y a un Dieu, mais on ne peut tout de même plus croire à l'enfer, à la confession, et à toutes sortes de choses que les prêtres nous racontent. » Ainsi parlait un paysan de nos contrées, il y a quelques mois, dans un compartiment de chemin de fer. Ce propos, que plusieurs confrères ont eu la douleur d'entendre, marque bien la première étape dans la voie de l'irréligion. Aujourd'hui, on semble respecter encore la croyance à l'existence de Dieu ; demain

la négation sera complète, et l'on ira jusqu'à l'athéisme.

L'impiété contemporaine n'est plus simplement, comme au temps passé, une forme du libertinage individuel s'essayant à justifier, par des raisons plus ou moins spécieuses, les défaillances du cœur; elle tend à devenir une institution, j'allais dire une *religion à rebours*, et elle a ses moyens d'action que tout le monde connaît. Dans tous les départements de France, certains journaux, à la solde de la franc-maçonnerie, ont pour mission d'avilir la religion, en ridiculisant les dogmes et en déshonorant le clergé. Le mal qu'ils font est immense; et pourtant je me demande s'il n'est pas moindre que celui qui résulte des conversations des clubs et des cabarets, où libres penseurs et libres viveurs, unis dans une même haine, se plaisent à injurier et à calomnier l'Église.

Le journal, par cela même qu'il s'adresse à un public nombreux et divers, manque parfois le but, par défaut d'adaptation aux milieux particuliers où il est reçu. Les uns le trouvent trop violent, les autres trop froid ou trop abstrait. C'est qu'il est rédigé de telle ou telle manière, qui ne peut pas plaire également à tout le monde. La conversation, en revanche, a toutes les souplesses de la parole vivante : elle se modifie de mille façons pour s'accommoder aux divers tempéraments; elle se fait ardente avec les passionnés et raisonneuse avec ceux qui se piquent de logique et de raison; elle

précipite sa marche ou la ralentit à son gré ; elle peut s'attarder à découvrir le point faible, pour lancer plus sûrement le trait décisif ; elle mesure ses coups, pour n'en rien perdre, et se contente de semer le doute, dès qu'il semble que la négation brutale effraierait.

C'est avec toutes ces ressources, qui s'augmentent de la complicité des plus viles passions, que les discoureurs impies vont à l'assaut de la religion ; et ces discoureurs, on les rencontre, sous une forme ou sous une autre, partout où il y a un lecteur habituel d'un journal anti-religieux.

Comment soutiendrons-nous la lutte ? — On neutralise l'influence du mauvais journal en faisant lire habituellement le bon journal, de même qu'on paralyse l'action des microbes par les antiseptiques. Il y a là une question d'hygiène morale, et j'entends d'hygiène préventive, qui s'impose à l'attention et au zèle du clergé paroissial. Mais comment arrêter le travail de déchristianisation qui se fait par les conversations ?

Certains semblent croire que le remède se trouve dans la prédication, et ils proposent de la multiplier en la modernisant le plus possible. Personne n'est plus convaincu que moi de l'utilité, de la nécessité même de ce moyen, évidemment voulu par Dieu, pour l'établissement et la conservation de la religion. Mais je n'hésite pas à déclarer qu'il est, à notre époque, absolument insuffisant.

Sous quelque forme qu'elle se produise, la pré-

dication a plusieurs désavantages, qu'il n'est pas en notre pouvoir de supprimer entièrement : 1° elle s'adresse à trop de personnes différentes pour répondre aux besoins de chacune ; 2° elle est forcément un peu solennelle de ton et d'allure, et partant elle provoque peu l'attention : 3°, et c'est sur ce point que j'insiste, elle ne pénètre pas dans les milieux que l'impiété choisit pour y exercer ses ravages. Nous prêchons à l'église ; les sectaires pérorent dans les cabarets, dans les maisons particulières et sur la rue, presque en tout lieu et à toute heure, suivant le hasard des rencontres. Il y a ainsi dans la France entière comme deux armées adverses qui opèrent parallèlement sans se rencontrer. Est-il possible que les ruines faites par l'une soient entièrement réparées par l'autre ?

Si nous voulons, avec l'aide de Dieu, enrayer directement le courant d'impiété qui se manifeste jusque dans nos campagnes, il nous faut créer et organiser l'apostolat laïque. Le clergé a peut-être trop compté sur ses seules forces, et s'est trop défié de ce que l'on a appelé dédaigneusement « le laïcisme ». Parmi les fidèles, s'il en est dont le zèle est maladroit et indiscret, il y en a d'autres qui peuvent être pour nous de précieux collaborateurs.

Si une paroisse ou une contrée tout entière était privée de prêtres et que des jeunes gens zélés venaient nous dire : « Puisque votre ministère est entravé et qu'il ne vous est plus permis de péné-

trer dans nos villes et nos villages, nous sommes décidés à faire tout le possible pour vous remplacer. Mais, auparavant, donnez-nous des armes pour le combat, instruisez-nous plus complètement que les autres, afin que nous ne soyons pas trop au-dessous de notre tâche. » Si l'on nous tenait ce langage, que ferions-nous ? Nous nous mettrions immédiatement à l'œuvre. Eh bien ! n'attendons pas que des jeunes gens prennent une initiative qui nous appartient. Nous ne sommes pas encore exilés de France, mais la parole sainte est enchaînée dans nos églises ; nous ne pouvons dire, du haut de la chaire, tout ce qui serait nécessaire, et fussions-nous plus libres, nous n'aurions pas la faculté de suivre les semeurs d'impiété dans les marchés et les cabarets, pour contredire leurs affirmations et détruire l'effet de leurs mensonges. Dans une paroisse que nous connaissons, un jeune paysan disait à un prêtre : « Ah ! Monsieur, si vous aviez entendu ce qu'on vient de dire contre la religion et les prêtres ! C'est indigne ! nous étions là plusieurs, bien attristés, mais nous ne savions que répondre. » Combien, hélas ! pourraient laisser échapper la même plainte ! Voulons-nous donc que notre troupeau soit désarmé, que la situation des fidèles soit humiliée, et que leur foi paraisse indéfendable ? Non, sans doute ! Alors pourquoi hésiterions nous à organiser cet apostolat laïque qui est, à l'heure actuelle, l'indispensable auxiliaire de l'apostalat sacerdotal ?...

Aux prêtres le soin de défendre les pures croyances chrétiennes, dans ce qu'elles ont de plus sacré et de plus inviolable, par de fortes paroles ou de savants écrits, capables de porter la conviction dans les âmes; mais, en même temps, qu'une troupe de volontaires, animés du même zèle quoique plus légèrement armés, soit constituée dans chacune de nos paroisses, pour donner la réplique à ces discoureurs de cabaret qui comptent sur la timidité des fidèles pour obtenir de scandaleux succès.

Les volontaires dont je parle se forment dans les *cercles d'études*.

II. — Les cercles d'études apologétiques.

Le mot *cercle d'études* peut paraître prétentieux, et certains s'en effraient. Dans le fait, la chose qu'il désigne est des plus simples et tout à fait à portée des moindres bonnes volontés. Qu'un prêtre réunisse au presbytère, ou dans les locaux d'un patronage, tous les huit ou quinze jours, quatre ou cinq jeunes gens choisis parmi les plus intelligents, les plus sensés et, qu'on me passe le mot, les plus débrouillards. Qu'il leur expose sous une forme très familière, mais aussi serrée que possible, les vérités les plus fondamentales sur lesquelles repose tout l'édifice de la foi ; qu'il leur suggère la réponse la plus saisissante aux objections courantes ; qu'il leur enseigne l'art facile d'embarrasser des adver-

saires verbeux en leur posant des questions précises ; qu'il leur inspire une haute idée de la mission qu'ils ont à remplir ; enfin, qu'il les engage à faire circuler l'idée chrétienne autour d'eux : voilà le cercle d'études apologétiques tel que nous l'entendons.

L'œuvre, on le voit, ne demande ni efforts héroïques, ni talents extraordinaires. Pour y réussir, il n'est besoin que d'un peu de zèle et de persévérance. A Paris et en province, dans les diocèses de l'Est particulièrement, de nombreux cercles ont été fondés, et, dans les milieux même qui semblaient devoir être réfractaires à l'action sacerdotale, on a obtenu des résultats très consolants. Les jeunes gens sont fiers d'avoir été choisis parmi beaucoup d'autres ; leur foi se réveille et s'épure en s'éclairant de lumières nouvelles ; leur curiosité s'avive, leur dévouement s'accentue, et c'est avec un empressement joyeux qu'ils assistent aux réunions que le règlement leur impose.

III. — Programme des cercles d'études apologétiques.

A) PARTIE POSITIVE. — *Exposition des vérités qui sont le fondement des croyances chrétiennes.*

Le programme des cercles d'études, tels que nous les concevons, est avant tout d'ordre théologique ;

et, pour s'en pénétrer, il n'est point besoin de feuilleter de lourds in-folios.

Il comprend une partie *positive*, l'exposition des vérités fondamentales de la religion, et une partie *négative*, la réfutation des objections courantes.

La partie positive n'est pas aussi complexe qu'on pourrait le croire. Les vérités sur lesquelles reposent nos croyances chrétiennes sont les suivantes :

1° L'existence de Dieu et de la Providence ;

2° La liberté, la spiritualité et la survivance de l'âme ;

3° La nécessité d'une religion ;

4° La possibilité et la nécessité morale de la Révélation ;

5° Le fait divin de l'existence de l'Église fondée par Jésus-Christ pour enseigner la vérité au monde (Preuves : l'admirable propagation de l'Église, son incomparable sainteté, son inépuisable fécondité pour tout bien, son unité, sa stabilité, etc. Voir le programme apologétique tracé par le concile du Vatican). Que ces vérités soient fondamentales, c'est évident ; et quiconque en est pénétré peut se libérer sans effort de toutes les difficultés qu'on voudrait lui opposer sur tel ou tel point particulier de la doctrine catholique. Soit, par exemple, l'éternité des peines de l'enfer. J'y crois, en dépit du mystère, parce que ce dogme m'est proposé par l'Église, et que celle-ci a reçu mission de Dieu pour nous instruire. Ainsi raisonne le fidèle, et ce rai-

sonnement très simple est, en même temps, très légitime. On comprend, par suite, l'importance qui s'attache à l'exposition de ces vérités primordiales.

Pour les étudier à loisir, le directeur d'un cercle d'études n'a que l'embarras du choix entre les traités de théologie (Hurter, Tanqueray, Schouppe, Didiot), et les cours d'instruction religieuse à l'usage des maisons d'éducation chrétienne. (Voir Mgr Cauly, Poussielgue, rue Cassette, 15 ; le R. P. Wilmers, librairie Mame, à Tours ; la *Religion chrétienne* par l'abbé R. Petiteau, chez Amat, 11, rue Cassette, Paris ; l'*Apologétique chrétienne* de M. le chanoine Gouraud, chez Belin ; et *Nos raisons de croire*, par le R. P. Lodiel, Maison de la Bonne Presse). Il consultera cependant avec intérêt la collection de brochures à 0 fr. 60, qui a pour titre *Science et Religion* (Bloud, rue Madame, 4, Paris), et la collection apologétique éditée par la Maison de la Bonne Presse, rue Bayard, 5.

B) PARTIE NÉGATIVE. — *Réponse aux objections courantes.*

Pour ce qui est de la réponse aux objections courantes (et je note en passant qu'on ne connaîtra ces objections qu'après avoir pris contact avec le peuple, comme on ne connaît les maladies qu'après auscultation), on pourra s'aider *du 4e volume de Mgr Cauly*, des *Réponses* de Mgr de Ségur, des *Conférences* de M. l'abbé Gibier, (Lethielleux, rue Cassette, 10, Paris), et de deux petites brochures très

pratiques : le *Pour et le Contre,* par M. l'abbé Garnier, aux bureaux du *Peuple français,* rue Montmartre, 123 (prix : l'unité 0 fr. 25), et le *Petit apologiste de la religion,* œuvre Saint-Charles-Borromée, rue Bonaparte, 66, Paris.

Tout compte fait, pour une vingtaine de francs environ, un cercle d'études pourra être doté d'une bibliothèque suffisante. En contrôlant soigneusement son budget annuel, chacun de nous y trouverait sans peine des dépenses notablement plus fortes et d'une utilité moins palpable.

Le programme qui vient d'être indiqué convient, ce nous semble, aux cercles d'études à établir dans les paroisses rurales. Mais il va de soi que dans les villes où le prêtre trouve aisément des collaborateurs, l'organisation peut être plus complexe et l'enseignement plus varié. Dans une courte notice sur le cercle d'une ville de l'Ouest je trouve les lignes suivantes : « Les jeunes gens entrent au cercle au moment où ils quittent l'école pour l'atelier ou le bureau. Ils en font partie jusqu'à l'appel pour le régiment... Les réunions ont lieu tous les jeudis soir. Ce sont les jeunes gens eux-mêmes qui font les conférences : ce qui les oblige à un travail personnel très sérieux. Les sujets les plus divers y sont étudiés : on attache une importance particulière aux questions ouvrières et sociales. Le cercle reçoit un certain nombre de revues littéraires, scientifiques et sociales : il en est rendu compte à chaque séance. »

Nous applaudissons de tout cœur à cette organisation. Mais ce qui est possible dans une grande ville ne l'est pas partout ailleurs. Un prêtre qui s'aviserait de demander à des jeunes gens de la campagne de faire eux-mêmes les conférences, qui tenterait même de les initier aux secrets de l'économie sociale et politique, perdrait évidemment et son temps et sa peine. La seule chose raisonnable et pratique, surtout au début, c'est de les amener à suivre une causerie familière mais sérieuse. sur un sujet religieux, suivant le programme tracé plus haut ; c'est de leur demander ensuite, à la réunion suivante, de résumer cette causerie à leur manière, sans prétendre au beau langage ; c'est enfin de seconder leur initiative et de les aider à trouver les arguments topiques et de circonstance qu'il convient d'opposer aux objections en vogue, colportées par les francs-maçons et leurs amis.

Les cercles d'études visent surtout à former des *élites dans nos paroisses.* Or l'élite est chose relative ; et ceci soit dit pour encourager les plus obcurs travailleurs ; il pourra arriver, il arrivera même souvent, qu'un groupe moins brillant et moins bien pourvu en apparence que tel ou tel autre, fera une besogne autrement sérieuse et beaucoup plus féconde....

Je termine par un dernier appel que je me permets d'adresser à ceux de nos confrères qui sont chargés du ministère dans les paroisses. En enten-

dant parler des cercles d'études apologétiques, certains d'entre eux se sont dit peut-être : encore une nouveauté! — Nouveauté, soit. — Est-ce une raison valable de s'en détourner comme d'une chose de peu d'importance et qui peut être négligée sans dommage? N'oublions pas que les formes de l'apostolat sont muables et changeantes parce qu'elles doivent s'adapter aux contingences de ce monde; et rappelons-nous bien que les œuvres les plus fécondes ayant eu un commencement, ont été elles aussi, à certaines heures marquées par la Providence, de véritables nouveautés. L'histoire de la charité spirituelle et corporelle comme l'histoire des institutions religieuses le prouve abondamment. Sous la poussée irrésistible de certains besoins l'Église s'est vue souvent obligée de changer sa tactique et de modifier ses méthodes. Ces innovations ne sont pas un indice de variations, mais une preuve de vitalité. Le bien ne doit-il pas posséder autant de ressources que le mal qu'il doit guérir?

Or, ne voyons-nous pas que les conditions de la lutte, sur le terrain moral et religieux, se sont modifiées? Que de changements à cet égard dans nos paroisses bretonnes, depuis 30 ans! Alors, point d'école positivement irréligieuse, point de journal impie colporté dans les campagnes, point de conférences inspirées par la haine de la religion et du clergé. Aujourd'hui, hélas! nous avons tout cela. L'impiété déborde sur nos paroisses à

flots pressés et tumulteux, versant le mépris sur tout ce que nous aimons. Jamais *la foi populaire n'a subi chez nous pareille crise*, et ce qu'il y a de particulièrement douloureux, c'est que l'enfant et le jeune homme seront les premières victimes. Déjà en maint endroit ils se détournent de nous avec dédain, ou ils nous jettent en passant des paroles de haine, pendant que leurs maîtres et leurs guides s'encouragent dans des réunions périodiques *à purger la France des derniers restes de la superstition....*

A nous de voir maintenant, devant Dieu, si en face d'un tel déchaînement de forces coalisées, d'un tel débordement de doctrines impies, nous ne devons pas consentir à un changement de méthodes et à un redoublement d'activité.

INTRODUCTION

Le temps n'est plus où il pouvait paraître oiseux de démontrer l'existence de Dieu aux fidèles groupés autour de nos chaires.

Cette vérité, si fondamentale que sans elle tout nous devient une indéchiffrable énigme, a été violemment attaquée, dans ces dernières années, par d'audacieux sophistes; et depuis que la franc-maçonnerie, maîtresse du pouvoir, commande en souveraine au pays de France, l'athéisme envahit graduellement la littérature, la presse et l'école pour de là s'insinuer dans les masses populaires.

L'état moral de la société, l'ivresse intellectuelle produite par les découvertes modernes; et le désarroi général des esprits ne favorisent que trop les progrès de cette funeste doctrine, et pour tout observateur attentif les motifs d'inquiétude sont des plus graves. Pendant que, dans les églises, le clergé s'applique à exposer les vérités de la foi, c'est à miner la base même de l'édifice que s'acharnent les mo-

dernes impies. Le blasphème que l'enfant a entendu prononcer, en cachette et à voix basse, poursuit le jeune homme dans les places publiques, les cabarets, les ateliers, les marchés ; il s'étale dans le journal offert gratuitement, et il sort à tout propos de bouches sacrilèges. La guerre à Dieu est partout déchaînée ! — Quelle en sera l'issue ? Il n'est que trop facile de le prévoir.

La croyance en Dieu supprimée, rien ne restera des vérités religieuses et de la morale publique et privée qui en découle. Ne voyant au-dessus d'eux qu'un ciel vide et dépeuplé, et sentant gronder dans leurs cœurs les plus violentes passions, les jeunes gens que l'on élève dans le matérialisme ne pourront que suivre la loi de l'instinct brutal et se porter aux pires excès.

L'expérience n'a pas encore été faite d'un peuple entier dépourvu de croyances. Celle que l'on prépare sera effroyable, si, par d'énergiques efforts et une lutte de tous les instants, les chrétiens instruits et influents ne parviennent pas à en écarter le danger. C'est pour aider dans la mesure de nos forces à cette œuvre de défense religieuse et sociale que nous avons entrepris ce modeste travail, où nous cherchons avant tout l'exactitude et la clarté.

Nous voudrions que notre petit livre fut une arme de combat. Mais qu'on ne se méprenne pas sur nos intentions. Si nous souhaitons que l'arme ait de la précision et de la portée, tout en étant

très maniable, nous entendons bien aussi que le combat se fasse en toute droiture et loyauté, sans ces coups de surprise qui ne font que blesser. Dans une question comme celle-ci, où l'intérêt suprême des âmes est en jeu, les succès de la ruse, profitables au seul amour-propre, ne sont rien moins qu'enviables. C'est la vérité toute seule qui doit triompher.

« Certes, dirons-nous avec un philosophe chrétien, nous sommes d'avis qu'il n'y a nulle grâce à faire à la sophistique ; il faut avoir pour elle, dans l'ordre intellectuel, la même indignation vigoureuse que pour l'iniquité dans l'ordre moral ; il faut lui ôter tous ses masques et l'appeler par son nom, et en inspirer l'horreur à tous les esprits droits et à tous les cœurs généreux. Mais il faut plaindre avec une extrême tendresse les âmes qui se sont laissées séduire à ses prestiges... S'il y en a de telles parmi les lecteurs de ce livre, qu'elles sachent qu'en les combattant c'est pour elles que nous combattons, pour les affranchir d'un joug qui les opprime, et les guérir d'un mal qui les dévore, qu'elles pardonnent d'avance à un cœur qui les aime la rude franchise de son langage. Nous avons cette confiance en elles et en leur loyauté native que, pour leur faire prendre l'athéisme en dégoût, il doit suffire de le leur montrer tel qu'il est, avec la perversité intellectuelle de ses principes et l'immoralité de ses conséquences. De leur côté nous les conjurons d'apporter aux méditations qu'on leur propose un esprit

ouvert à la vérité et une volonté énergiquement résolue à la suivre... (1) »

Résumer les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu n'est pas malaisé, ce nous semble ; mais il l'est beaucoup plus de les présenter sous une forme populaire, accessible aux esprits les moins cultivés ; et nous ne nous flattons pas d'y avoir toujours réussi. Les Directeurs des cercles d'études, à qui nous dédions le présent écrit, nous sauront gré du moins de nos efforts ; et nous croyons pouvoir compter sur leur active collaboration pour nous aider à faire pénétrer la vérité dans les âmes.

(1) De Margerie, *Théod.* I, p. 28.

PREUVES

DE

L'EXISTENCE DE DIEU

CHAPITRE PREMIER

MÉTHODE A SUIVRE

POUR PROUVER L'EXISTENCE DE DIEU

Dieu est l'Etre suprême et nécessaire, cause première de tout ce qui existe.

L'existence de cet Etre est une vérité absolument certaine, mais non pas une vérité d'évidence immédiate, ou d'intuition, comme l'ont pensé quelques philosophes connus sous le nom d'Ontologistes.

D'autre part, tout en reconnaissant l'in-

fluence du témoignage, de la tradition et de la révélation, sur le développement de l'idée et de la connaissance de Dieu, nous ne pouvons pas admettre avec les Traditionnalistes et les Fidéistes que toute certitude, à cet égard, nous est donnée par l'enseignement de la famille, ou par celui de l'Eglise.

La saine philosophie tient le milieu entre ces doctrines également erronées, et elle enseigne que l'existence de Dieu est une vérité d'évidence médiate, c'est-à-dire, une vérité qui se démontre à l'aide du raisonnement (1).

C'est en remontant des œuvres à l'ouvrier, des effets à la cause suprême, que l'intelligence humaine arrive à concevoir et à affirmer un Dieu personnel, distinct de la nature, qui a droit à nos adorations et à nos hommages.

Il ne nous paraît pas utile de distinguer ici les preuves physiques, morales, et métaphysiques. Toutes vont au même but et conduisent, par des chemins divers, à la même conclusion : et puisqu'il nous faut faire choix, nous nous bornerons à développer celles qui nous semblent plus appropriées aux besoins et aux aspirations de la pensée contemporaine.

(1) Certains philosophes, à la suite de Kant et de Comte, ont prétendu que Dieu est inconnaissable. Nous leur répondrons en prouvant son existence, comme on a répondu, en marchant, aux sophistes anciens qui niaient le mouvement.

CHAPITRE II

PREUVE PAR L'EXISTENCE DES ÊTRES QUI NOUS ENTOURENT (1)

Il y a des êtres produits, c'est-à-dire des êtres qui n'existent que par autrui et qui sont contingents (2).

Or, des êtres produits, n'existant que par autrui et contingents, supposent un être improduit et nécessaire.

Cet être improduit et nécessaire, nous l'appelons Dieu. Donc Dieu existe.

(1) On remarquera que cette preuve et les suivantes ont pour points d'appui des faits extrêmement faciles à observer et que personne ne peut contester sérieusement. C'est un avantage appréciable pour la discussion qui y gagne évidemment en rapidité et en clarté. Quant aux faits eux-mêmes, nous les avons rangés suivant l'ordre de généralité décroissante.

(2) On appelle contingent un être qui existe sans doute, mais qui pourrait ne pas exister, un être dont l'existence n'est pas nécessaire. Tout ce qui a été produit, tout ce qui est multiple, imparfait, relatif, conditionné, dépendant, d'un mot, *tout ce qui ne suffit pas à soi-même* est contingent.

Développement de la preuve. — La première proposition est évidente. Sans cesse nous voyons des choses qui n'étaient pas commencer sous nos yeux ; et il est d'expérience qu'elles dépendent les unes des autres quant à l'existence. Les animaux sont issus d'autres animaux ; les plantes proviennent d'autres plantes, et l'histoire atteste qu'il en est ainsi depuis de longs siècles. Insister serait superflu. Passons immédiatement à la seconde proposition.

Des êtres produits, dépendants, contingents, supposent un être improduit, indépendant et nécessaire (1). Ceci revient à dire : il est impossible que tous les êtres sans exception soient produits, dépendants, contingents. En effet, considérez la série de ces êtres : elle est supposée produite et elle ne peut pas l'être. Car, par qui serait-elle produite ? Par un être pris hors d'elle ? Impossible puisqu'elle comprend tout par hypothèse. Par un être pris en elle ? Impossible encore, car l'être qui aurait produit tous les autres devrait être produit à son tour ou par lui-même ou par un de ceux qu'il a produits, ce qui est absurde.

(1) « Dès qu'on suppose que quelque chose existe, a dit Kant, il est impossible de se refuser à cette conséquence que quelque chose existe nécessairement. » (*Crit. de la raison pure*, trad. Barni, p. 204.)

Remarque. — Si l'on supposait une série infinie d'êtres produits et contingents, la conclusion serait la même et la contradiction aussi manifeste (1).

Il est évident qu'une série quelconque com-

(1) Cette supposition entraînerait même une impossibilité de plus, car, comme nous aurons occasion de le dire, un nombre infini est inconcevable.

Mais ce qui importe présentement c'est de bien comprendre qu'on ne peut remonter à l'infini, de causes en causes. « Dans une série de causes ordonnées et dépendant l'une de l'autre dans leur exercice c'est de la première que tout dépend : les intermédiaires ne sont que ses ministres. Quel que soit le nombre de ces intermédiaires, au point de vue où nous sommes, je puis les considérer comme ne faisant qu'un, et il n'y a au fond dans la série que trois termes : au sommet, la cause de l'activité ; au milieu l'intermédiaire, unique ou multiple, et enfin le résultat que produit cette activité. Multipliez les causes intermédiaires jusqu'à l'infini, vous compliquez l'instrument, mais vous ne fabriquez pas une cause ; vous allongez le canal, vous ne faites pas une source. Si la source n'existe pas, l'intermédiaire est impuissant, et le résultat ne saurait se produire, ou plutôt il n'y aura ni intermédiaire ni résultat, c'est-à-dire que tout disparaît. — Prétendre que le nombre infini des intermédiaires peut nous dispenser de trouver une première cause, c'est dire qu'un pinceau peut peindre tout seul, pourvu qu'il ait un très long manche. La longueur du manche n'y fait rien ; ce qui importe c'est la main.

Il faut donc admettre, à la source de toute causalité, de toute activité transmise, une cause efficiente première, d'où découle l'efficacité de toutes les autres. Cette cause première nous l'appelons Dieu. » (Sertillanges, *Sources de la croyance en Dieu*, p. 65.)

prenant tous les êtres, supposés produits, ne peut avoir ni hors d'elle ni en elle-même la raison de son existence (1).

C'est ce que le philosophe Clarke fait bien saisir par la comparaison suivante.

Supposez, dit-il, une chaîne pendant du ciel en bas, d'une hauteur inconnue. Supposez ensuite que cette chaîne, au lieu de tomber, se trouve dans une situation fixe, bien que chacun des chaînons pèse vers la terre. Croit-on que, pour expliquer comment cette chaîne se soutient, il suffira de répondre que le premier chaînon d'en bas tient au second, c'est-

(1) Elle ne peut pas avoir de cause externe puisque, par hypothèse, il n'y a rien en dehors d'elle. Ceci est évident. Mais elle ne peut pas non plus avoir de cause interne.

En effet, dans une série supposée infinie d'êtres successifs il n'y a pas de premier, et par conséquent il n'y a aucun être qui ne soit précédé d'autres êtres. Or un être ne peut certainement pas produire ceux qui le précèdent dans l'existence. Donc, dans une telle série, il n'y a aucun être qui puisse produire tous les autres.

Au surplus, n'est-il pas manifeste que si chaque être de la série ne se suffit pas (puisqu'il est produit), l'ensemble, infini ou non, ne peut se suffire davantage? Prenez des personnes aveugles : ce n'est pas en multipliant leur nombre à l'infini que vous leur donnerez la faculté de voir.

L'addition ne change pas la nature des êtres additionnés, et « c'est folie pure que de prétendre expliquer ce qui est en multipliant le néant d'explication par l'infini toujours imparfait du temps » (D'HULST, *Car. 1892*, p. 24). Voir la note 1 à la fin du volume.

à-dire à celui qui est immédiatement au-dessus, le second ou plutôt le premier et le second pris ensemble au troisième, et ainsi de suite à l'infini ? Mais qu'est-ce qui soutient le tout? C'est une question qu'on ne peut résoudre qu'en admettant une cause extérieure, distincte de la chaîne, et qui la tient tout entière suspendue.

Il en est ainsi dans une chaîne d'êtres produits, dans une série de causes et d'effets ; et si cette chaîne est supposée infinie, il y aura un effet infini sans cause, à moins que l'on n'admette, comme l'exige la raison, une cause improduite et nécessaire de laquelle tout dépend.

Concluons. A tout homme de sens nous avons prouvé qu'il y a un Etre éternel, improduit, nécessaire, existant par lui-même et cause première de toutes choses (1). Or, cet Être, l'humanité l'appelle Dieu. Donc, Dieu existe.

Cette conclusion est indiscutable puisqu'elle

(1) La nécessité qui convient à l'Etre premier et par soi est inconditionnelle et absolue. L'Etre premier est tellement nécessaire que sa non-existence est inconcevable et contradictoire. Du moment qu'une intelligence s'affirme, en disant à la manière de Descartes : Je pense, donc je suis, elle est obligée d'affirmer, sous peine de contradiction, qu'il existe un être par soi, un être premier.

nous est donnée par un raisonnement aussi rigoureux que n'importe quel raisonnement mathématique. Mais nous ne devons pas en rester là.

Analyse sommaire de l'idée de cause première, indépendante et nécessaire.

Pour mieux connaître la nature du Dieu qui se révèle à notre intelligence, il nous faut analyser l'idée de cause première, indépendante et nécessaire. 1° Cette idée n'implique-t-elle l'idée de perfection ? Ne sommes-nous pas forcés d'admettre que l'être premier et nécessaire est absolument parfait (1) ?

La réponse n'est pas douteuse.

Si l'être premier et nécessaire était limité, il le serait ou par un autre ou par lui-même. Or, tout d'abord, il ne peut être limité par un autre, car, étant l'être nécessaire et premier, il est clair qu'il ne relève d'aucun autre. En second lieu, il ne peut être limité par lui-même. Car, s'il était limité par lui-même, ce serait ou par sa propre volonté ou par sa

(1) L'être parfait (per-fectus) est l'être, « achevé », terminé de toutes parts, en qui toute perfection possible est réalisée, ou comme l'on dit encore, un être en qui « tout ce qui est actualisable est actualisé. »

nature même. Or, ces deux hypothèses sont inadmissibles. Il n'est pas limité, par sa propre volonté, puisqu'il ne s'est pas produit lui-même (ce qui est d'ailleurs impossible), et parce qu'il répugne qu'un être soit volontairement ennemi de soi. Il n'est pas non plus limité par sa nature même. En effet, l'être premier et nécessaire est le type et la raison d'être de toutes les perfections existantes ou possibles. Or, cela ne serait pas s'il y avait un seul degré d'être ou de perfection qui n'existât pas en lui.

En résumé, un être premier et nécessaire qui serait limité est une conception que repousse la raison. — « Si l'être premier et nécessaire était imparfait, il faudrait qu'il y eut une raison à cela. Or, quelle raison supposer? Une raison extrinsèque, par exemple l'existence de plusieurs êtres par soi ou nécessaires, dont l'un ferait obstacle à l'autre? Ce dualisme est l'antipode de toute raison. Pourquoi supposer deux êtres là où la raison n'en réclame qu'un? — Serait-ce plutôt une raison intrinsèque ou nécessité de nature dans l'être premier qui lui impose l'imperfection? Mais, une telle nécessité ne se trouve logiquement que dans l'être créé ou contingent. Celui-ci ne peut être parfait, précisément parce qu'il est créé; au contraire, l'être par soi, l'être premier, étant opposé comme ori-

gine doit être logiquement opposé comme qualité (1).

« On peut multiplier les formules pour établir cette identité de l'être par soi et de l'être parfait, en disant : l'être par soi possède la source de l'être. Dès lors conçoit-on qu'il lui manque quelque chose ? — L'être par soi a toutes les perfections des êtres produits ou contingents les plus parfaits, puisque ceux-ci lui doivent tout ce qu'ils sont. D'autre part, au-dessus des êtres contingents, il a les perfections qui lui sont propres, il a tout ce qui est possible en fait de perfection : il n'y a

(1) Du reste, si le parfait n'est pas à l'origine des choses, d'où vient que l'imparfait progresse ? quel est le principe de ce progrès puisque votre prétendu être par soi, qui n'est pas parfait en lui-même, n'est pas non plus en rapport avec une perfection réelle dont la richesse vienne en aide à sa pauvreté ? « Si l'on considère une série d'effets sortant les uns des autres, chacun étant cause du suivant, et si l'on suppose cette série isolée et soustraite à l'action de toute cause extérieure, elle ne pourra être que descendante, ou tout au plus constante et égale à elle-même. Jamais elle ne sera montante ; jamais les effets n'iront croissant ; jamais il n'y aura progrès, *car le plus ne peut sortir du moins*.

Or, la série des êtres dont la science constate l'existence est croissante, du moins parfait au plus parfait.

Donc, cette série n'est nullement une série isolée d'êtres qui seraient cause totale les uns des autres ; et il doit y avoir en dehors de cette série entière une vraie cause efficiente, une cause du progrès, laquelle possède une puissance suffisante pour pouvoir produire tous les termes successifs et croissants de la série. » (De Broglie, *Preuves psychologiques*, p. 134-142.)

en dehors de lui que l'impossible et l'absurde » (1).

2° L'être premier et nécessaire n'est pas soumis au changement ; il est immuable. — Cette conséquence n'a pas besoin d'être démontrée. Il est manifeste que l'être nécessaire est nécessairement tout ce qu'il est, et que par suite il ne peut changer. (Cf. d'HULST, *Conf. 1892*, p. 416.)

On arrive à la même conclusion en partant de l'idée du parfait, laquelle s'identifie, nous le savons déjà, avec celle d'être nécessaire. En effet, un être ne peut changer qu'en acquérant une perfection qu'il n'avait pas encore, ou en perdant une perfection qu'il possédait déjà. Mais dans l'un et l'autre cas, il n'est pas parfait. Donc l'être parfait est nécessairement immuable.

Objections du matérialisme athée (2).

Les matérialistes ne nient point généralement qu'il y ait un être éternel et nécessaire,

(1) ROBERT, *De la Certitude*, ch. III.

(2) Les preuves que nous donnons de l'Existence de Dieu suffisent à écarter toutes les formes de l'athéisme. Mais nous croyons devoir réfuter plus particulièrement le matérialisme athée, parce que, à notre avis, de tous les systèmes que patronne l'incrédulité moderne, c'est le seul qui soit accessible au vulgaire, et qui puisse pénétrer dans les masses populaires.

cause première de laquelle tout dérive. Mais, à les entendre, cette cause première, éternelle et nécessaire, c'est la matière dont sont formés les êtres. La science, disent-ils, a démontré que la matière est indestructible, que la quantité d'énergie répartie dans l'ensemble de l'univers est immuable, et qu'enfin tous les phénomènes sont soumis à des lois stables et nécessaires. N'est-ce pas la preuve que le monde matériel dont nous faisons partie, loin d'être contingent, a tous les caractères de l'être premier et nécessaire et qu'il se confond avec lui ?

Réponse. — En admettant une matière éternelle (et ils y sont contraints), les matérialistes s'enlèvent le droit de nous reprocher, à nous spiritualistes, le mystère d'un Dieu existant de toute éternité, et partant incompréhensible. Ce mystère de l'éternité de l'être premier est à la base de tout système, et nos adversaires feraient sagement de ne pas l'oublier.

Cette remarque faite, venons à l'objection.

Nous ne sommes nullement tentés de rejeter les données de la science relatives à la permanence de la quantité pondérable de la matière, dans les diverses transformations chimiques, et à la conservation de l'énergie dans

l'univers (1). Nous reconnaissons sans difficulté que, dans le monde actuel, si tout se transforme, rien ne se perd ni ne se crée, et que les lois des phénomènes sont stables, permanentes et contraignantes. Mais que conclure de là ?

Que le monde est éternel ? La conclusion excéderait notablement les prémisses. Par ce que l'on vient de rappeler, la science nous dit ce qui est, depuis que le monde existe ; mais elle se garde bien d'affirmer que le monde existe de toute éternité. A la bien entendre, elle n'affirme pas davantage qu'il soit nécessaire absolument.

L'objection des matérialistes repose donc sur une équivoque. Sans doute, quand les savants enseignent que nous ne pouvons rien changer à la quantité de matière existante, ni à la somme des énergies cosmiques, ni aux

(1) Il faut noter cependant, 1° que la loi de la conservation de l'énergie ne s'applique qu'aux forces phisico-chimiques de la matière inorganique ou organique, et non pas aux énergies vitales, et encore moins à l'énergie spirituelle de l'âme humaine, 2° : que, suivant la Thermodynamique, dans la transformation de la chaleur en mouvement, une portion d'énergie se perd en ce sens que, si elle subsiste toujours, c'est à *un titre inférieur*. Il n'y a pas équation parfaite entre la chaleur dépensée et le mouvement produit. Nous sommes loin par conséquent de la nécessité absolue. Voir Farges, *L'Idée de Dieu*, p. 109-111.

lois qui régissent les phénomènes, ils attribuent au monde une certaine nécessité. Mais cette nécessité est hypothétique, toute relative à l'homme et aux moyens dont il dispose. Le Cosmos, dans une certaine mesure, est indépendant de nous; il est à l'abri de toute entreprise humaine qui tendrait à l'altérer dans son fond intime. Voilà l'affirmation que personne parmi les spiritualistes ne songe à contredire. Peut-on inférer de là que la matière est indépendante de tout être supérieur à l'homme, qu'elle existe de nécessité *absolue*, et qu'enfin ses lois étant les seules possibles portent en elles-mêmes leur raison d'être ? Evidemment non. Les meilleurs philosophes et les plus illustres savants, à la suite de Descartes et de Leibnitz, ont toujours admis qu'il pourrait y avoir un monde autre que le monde actuel et dont les lois, toutes différentes de celles que nous connaissons, seraient pourtant également obéies, également contraignantes (1).

(1) « Répugnerait-il par exemple, que les corps s'attirassent suivant une raison un peu différente de la raison directe des masses ou de la raison inverse du carré des distances ? que dans une molécule d'acide le nombre d'atomes de chlore capables de remplacer un atome d'hydrogène fut plus grand ou plus petit que celui qu'enregistrent les tables des chimistes ? »; Cf. d'HULST, *Conf. 1892*, et BOUTROUX, *Contingence des lois de la nature*, SERTILLANGES, *op. cit.*, p. 122 et 75.)

L'argument est donc vain que l'on prétend tirer des découvertes scientifiques modernes, et qui vise à identifier le monde avec l'être premier et nécessaire. Ceci pourrait suffire à la rigueur pour écarter l'objection (1); mais il est facile de prouver d'autre part que l'identification proposée est une pure impossibilité et, pour dire le mot, une absurdité.

L'être premier et par soi que réclame la raison est *éternel*, *nécessaire*, absolument indépendant, parfait, et immuable (cf. supra). Or, le concept même de la matière non seulement n'implique pas ces caractères, mais il les exclut formellement.

a) Si quelque chose est évident, c'est que la matière se modifie incessamment sous nos yeux et que le changement est sa loi, puisque le mouvement est un changement : « changement de place et de figure, changement d'attractions, de groupements, de propriétés... Tous ces changements ont beau se rapporter à un principe unique, ils font varier à chaque instant le mode d'être des parties et du tout. (D'HULST.) »

(1) Il n'est pas inutile de faire remarquer que les matérialistes, si prompts à se réclamer de la science expérimentale procèdent en réalité a priori. « Dieu n'est pas, disent-ils. C'est le monde qui est l'être nécessaire. Or, ses lois sont ses manières d'être ; donc elles ne peuvent pas n'être pas ce qu'elles sont (Cf. D'HULST, *Conf. 1892*, p. 398.)

b) Etant soumise à la loi du changement, la matière ne peut-être éternelle. En effet, si elle existait de toute éternité, elle aurait passé jusqu'à ce jour par un nombre infini de jours, d'années.. Or, un nombre infini est une contradiction dans les termes, car tout nombre est susceptible d'augmentation et de diminution, tandis que l'infini ne l'est pas (1).

A cet argument on peut joindre le suivant. Tout le monde admet aujourd'hui que l'univers s'est formé, peu à peu, par un progrès continu qui constitue en un certain sens une évolution (2). Mais, si l'on suppose la ma-

(1) L'argument pourrait être présenté sous cette forme. On ne peut concevoir un nombre infini. En vain ajouterait-on unités sur unités à un nombre donné, ce nombre sera toujours pair ou impair, déterminé et fini. Or, si la matière était infinie quant à la durée, le nombre qui la mesurerait (nombre de secondes ou de minutes,) devrait être lui-même infini, ce qui est impossible. Donc la matière est nécessairement finie quant à la durée.

(2) Suivant la théorie de Laplace, comme nous le dirons plus loin, la nébuleuse primitive en se refroidissant et en se condensant acquit une plus grande rapidité de rotation autour de son axe. Des anneaux se détachèrent, subirent des ruptures, et les fragments eux-mêmes prenant la forme de sphères continuèrent à évoluer autour de la masse primordiale. Notre planète, comme les autres, passa de l'état gazeux à l'état liquide, puis la surface se solidifia. — Plus tard les êtres vivants y firent leur apparition... Cf. DENYS COCHIN.

Il y a là évidemment un développement progressif, une véritable évolution. Mais il ne faudrait pas con-

tière éternelle, comment comprendre qu'elle soit parvenue jusqu'à l'état actuel? Elle aurait dû pour cela traverser un infini de jours, une éternité. Or, c'est ce qui est impossible, l'éternité étant par définition une durée inépuisable. Donc, puisque la matière est arrivée jusqu'à l'état actuel, c'est qu'elle n'est pas éternelle.

c) La matière mobile et changeante n'est pas et ne peut pas être nécessaire (1). — Un

fondre cette théorie scientifique avec la doctrine qu'on appelle le système de l'évolution ou du transformisme. « Ce qui caractérise la doctrine évolutionniste c'est qu'elle ajoute à la notion d'une série progressive, où les êtres les plus parfaits paraissent les derniers, une autre idée : celle de la continuité absolue de cette série et de la production des êtres supérieurs par une transformation graduelle des êtres inférieurs. » (DE BROGLIE, *Preuves psych.* p. 137.)

(1) Lors même qu'il serait vrai que la matière existe de toute éternité, on n'aurait pas le droit d'en conclure qu'elle existe nécessairement. Si la nécessité d'existence implique l'éternité, en revanche l'éternité peut se concevoir, absolument parlant, sans la nécessité. Les deux idées sont donc distinctes : l'une est relative à la durée, l'autre regarde la nature, le mode d'existence. — Qu'on veuille bien nous permettre une comparaison très simple.

Quand nous voyons une tige de lierre s'élever à la même hauteur que le chêne qu'elle enlace, nous ne croyons pas pour autant que le lierre se soutient par lui-même, et n'a pas besoin de l'arbre pour monter. — Ainsi du monde. Si vous supposez qu'il est éternel, si vous faites remonter sa durée jusqu'à l'infini du temps, il n en est pas moins certain qu'il n'a qu'une existence

être nécessaire, existant par soi, ne peut recevoir que de soi son mode d'être. Ce mode d'être est donc nécessaire, et dès lors il ne doit pas changer. Qu'on ne dise pas que le changement est lui-même nécessaire. La raison refuse d'admettre la nécessité de changer ce qui existe par nécessité. » (D'HULST.)

d) La matière n'a pas l'absolue indépendance de l'être par soi. — Par son concept même elle implique une pluralité d'éléments. Que l'on nomme ces éléments atomes, ou forces, ou monades, peu importe. Il est certain qu'ils sont tous relatifs les uns aux autres, et qu'il se conditionnent réciproquement (dans les combinaisons chimiques, par exemple, il faut telle quantité d'atomes d'hydrogène et d'oxygène pour que certaines propriétés se manifestent). Dès lors, comment pourrait-on soutenir qu'ils ont en eux-mêmes leur raison d'être, et que l'ensemble qu'ils constituent existe par soi ?

Nous ne nous arrêterons pas à démontrer que la matière est essentiellement imparfaite,

d'emprunt, et que n'étant ni indépendant, ni immuable, ni parfait, il ne peut subsister que par l'être nécessaire duquel tout dérive. Donc, chaque fois qu'il vous plaira de dire : « le monde a toujours existé », je pourrai me contenter de répondre : « c'est que Dieu lui a donné l'être de toute éternité » (Cf SERTILLANGES, *op. cit.* p. 71.)

limitée dans ses propriétés, bornée dans ses énergies et son activité (1) : cela se voit au premier coup d'œil jeté sur le monde ; et la suite de notre travail achèvera de mettre cette vérité en pleine lumière.

Mais il nous faut résumer, en quelques mots, toute la discussion. De l'aveu de tous, il existe un être éternel et nécessaire, cause première des êtres dont l'existence éphémère se déroule dans le monde, sous des formes multiples et variées. Le grand effort du matérialisme n'est donc pas de nier cet être premier, éternel et nécessaire, mais de l'identifier avec le monde. — Nous avons vu que cette identification est sans point d'appui dans les découvertes de la science, et que la réflexion philosophique la condamne. Mettre à la base de tout ce qui existe, ou peut exister, un être dont l'imperfection éclate à tous les yeux, une matière aveugle, mobile et bor-

(1) « C'est donc faute d'avoir approfondi la nature de l'être par soi et nécessaire qu'on peut se hasarder à dire : l'être nécessaire c'est le monde. La réflexion philosophique nous amène à la conclusion diamétralement opposée. Il faut un être nécessaire ; ce ne peut être le monde ; donc c'est un être distinct du monde, c'est-à-dire de la totalité des choses changeantes, réelles ou possibles, antérieur et supérieur à toute la série des phénomènes et des causes mobiles, donc une cause immobile, éternelle et sans commune mesure avec ses ouvrages : c'est l'être transcendant, c'est Dieu. » (D'HULST, *Conf. 1892*, p. 417).

née (1); vouloir en faire sortir cet admirable Cosmos si bien ordonné, et toute activité, et toute pensée, n'est-ce pas prétendre tirer le plus du moins, violer ouvertement les principes de la raison, et rendre le progrès inexplicable? N'est-ce pas, pour tout dire, une tentative insensée? Le lecteur qui voudra prendre la peine de nous suivre jusqu'au bout, en pourra juger par lui-même.

(1) d'Hulst, *Conf. 1892*, p. 405.

CHAPITRE III

PREUVE PAR LE MOUVEMENT DU MONDE (1)

Le monde entier est en mouvement.

Or, la raison suffisante de ce mouvement ne se trouve pas dans le monde lui-même.

Donc, il y a en dehors et au-dessus de lui un Etre qui possède la puissance incalculable nécessaire pour mettre en mouvement cette immense machine, c'est-à-dire il existe un Dieu moteur du monde.

(1) Nous employons cette expression pour nous conformer à l'usage : le mot *univers* serait plus compréhensif et plus exact. Il désigne, dans le langage de l'astronomie, « l'ensemble de ce que nous voyons se dessiner en perspective sur le ciel, et il comprend des millions de mondes. Un monde est un ensemble de corps unis par une attraction mutuelle assez forte pour les maintenir réunis. Tel est le monde solaire, le nôtre » (Cf. FAYE, *Origine du monde.*)

Développement de la preuve. (1) — Que le monde entier soit en mouvement, c'est ce que l'astronomie moderne a mis hors de doute.

La terre que nous habitons a un double mouvement, l'un de rotation autour de son axe, de l'ouest à l'est, l'autre de translation autour du soleil également dans le sens direct. Le soleil aussi, tout en tournant sur lui-même en 25 jours, décrit une courbe d'un rayon si étendu qu'elle semble rectiligne, autour de quelque centre inconnu qui paraît être situé dans la constellation d'Hercule (2). Les « étoiles qui, vu leur distance, nous paraissent immobiles, ont des vitesses moyennes de 30 kilomètres par seconde, plus de 100.000 kilomètres par heure ; les planètes, les comètes et étoiles filantes tournent respectivement autour de leurs étoiles, enfin les satellites circulent autour des planètes. Donc, partout la matière est en mouvement (3) ».

Voilà le fait grandiose dont nous devons chercher la raison

(1) Voir les *Conférences apologétiques* de M. le chanoine Michel.

(2) Suivant M. Campbell, notre système est animé d'une vitesse de translation d'environ 20 kil. par seconde (72000 kil. à l'heure) à peu près mille fois la vitesse d'un train express, et il se dirige vers la constellation d'Ophinoüs.

(3) Grignon, *élém. de Cosmographie*, p. 112.

Cette raison se trouve-t-elle dans le monde lui-même ? Est-ce la matière qui se meut, sans le secours d'un moteur étranger ? Les athées le prétendent. « Pas de matière sans mouvement, pas de mouvement sans matière. *Matière et mouvement sont quelque chose d'éternel et de nécessaire* ». Ceci est affirmé d'un ton tranchant, comme s'il s'agissait d'un axiome. Pour les explications de détail, il est d'usage, dans le camp matérialiste, de s'en rapporter à la célèbre théorie de Laplace, que l'on range bien à tort d'ailleurs parmi les athées.

A l'origine, nous dit-on, la matière était à l'état diffus, et ressemblait à une immense nébuleuse. Les matériaux de cette nébuleuse se sont groupés autour de certains centres, et ont constitué des systèmes semblables au système solaire. Or, on conçoit sans peine comment celui-ci est arrivé à se former.

« La nébuleuse (partielle) animée d'un mouvement de rotation sur elle-même a diminué progressivement de volume par suite de son refroidissement à travers un nombre considérable de siècles. Du fait de cette contraction, la vitesse de rotation augmentait continuellement. Mais cet excès de vitesse ne pouvait avoir lieu sans que la nébuleuse abandonnât successivement des couronnes ou anneaux de matières gazeuses dans le plan de

son équateur (1). Finalement, la plus grande partie de la nébuleuse a formé autour de son centre une masse stable qui a constitué le Soleil.

Il nous reste maintenant à montrer comment les couronnes ou anneaux de vapeurs ont engendré les planètes et leurs satellites.

Si toutes les molécules d'un anneau avaient continué de se mouvoir dans un état d'équilibre parfait, elles auraient formé à la longue un anneau de petits corps liquides ou solides. Mais ce phénomène a dû être extrêmement rare. Aussi n'en rencontre-t-on qu'un exemple, celui des petites planètes, et aussi celui de l'anneau de Saturne dans la formation des satellites. Presque toujours l'anneau a dû se rompre en plusieurs masses qui, mues avec des vitesses très peu différentes, ont continué de circuler à la même distance autour du Soleil.

Ces masses gazeuses ont dû prendre la forme de sphères. Mais si l'une d'elles a été

(1) En effet, une molécule quelconque de l'équateur étant sollicitée par deux forces directement opposées, l'attraction et la force centrifuge, il arrivait un moment où ces deux forces se faisaient équilibre. Alors la molécule cessait de faire corps avec le reste de la nébuleuse, et conservait son mouvement de rotation. Ce que nous disons pour une molécule se produisait évidemment pour toute une zone de molécules situées sur le pourtour de l'équateur solaire. » (GRIGNON.)

assez puissante pour réunir successivement par son attraction toutes les autres autour de son centre, l'anneau gazeux aura été ainsi transformé dans une seule masse sphéroïdale circulant autour du soleil avec une rotation dirigée dans le sens de sa translation.

Enfin certaines planètes, encore à l'état gazeux, engendrèrent des satellites, comme la nébuleuse Solaire avait engendré des planètes. L'origine de l'anneau de Saturne serait en tout point semblable à celle de l'anneau des petites planètes » (1).

Tel est, dans son ensemble, la doctrine cosmogonique que le matérialisme nous oppose.

Il s'en faut bien que tout y soit d'égale valeur. A côté d'assertions très vraisemblables, sinon certaines, on en rencontre d'autres que ni la science ni la philosophie ne peuvent accepter. Nous aurons fait, croyons-nous, le départ suffisant des unes et des autres, et écarté l'objection, en établissant : 1° que le mouvement (des mondes) n'est pas éternel, 2° qu'il n'est ni essentiel à la matière ni nécessaire, 3° que la théorie de Laplace ne contredit nullement la preuve de l'Existence d'un Dieu moteur du monde.

1° Le mouvement du monde n'est pas éternel. — Nous laissons présentement de côté l'exis-

(1) Grignon, *Op. cit.* 114-116.

tence même de la matière, (ou si l'on veut de la nébuleuse) que nous avons envisagée dans la preuve précédente, pour ne considérer que le fait du mouvement. Mais l'argument tiré de l'impossibilité du nombre infini, dont nous nous sommes servis pour prouver que la matière a commencé d'exister, cet argument, disons-nous, trouve évidemment ici son application et garde toute sa valeur. Le mouvement éternel du monde donnerait un nombre infini de mouvements déjà accomplis. Or, l'hypothèse d'un nombre réalisé et infini est contradictoire. Un nombre étant toujours pair ou impair, divisible ou multipliable, n'est jamais infini (1).

(1) Qu'on ne dise pas qu'en admettant pour l'âme humaine l'immortalité, c'est-à-dire une durée sans fin, nous encourons le reproche adressé aux partisans de l'éternité du monde. « Il y a entre les deux cas une différence profonde. La durée de l'âme après la mort n'aura pas de fin ; aussi ne l'atteindrons-nous jamais. Jamais, à aucun moment de sa durée nous ne pourrons donc dire que l'âme a vécu un nombre actuellement infini de jours et d'années : c'est un infini en puissance, un véritable indéfini. Au contraire, si le monde était éternel, sa durée infinie serait actuellement réalisée ; elle serait passée, c'est-à-dire finie, ce qui est contradictoire » (Lahr, *Cours de phil.* — Voir aussi Michel, *Op. cit.* p. 163).

Pour clore cette question de la non éternité du mouvement de la matière (question pour nous très secondaire, puisque, comme nous le dirons tout à l'heure, notre démonstration subsiste quelleque soit la solution que l'on adopte), nous croyons devoir signaler un nou-

2° Le mouvement n'est ni essentiel a la matière, ni nécessaire. — Même dans l'hypothèse d'un mouvement éternel de la matière, il faudrait encore admettre l'existence d'un moteur distinct du monde (1).

En effet, un principe fondamental dans les sciences physiques et mécaniques est celui-ci : la matière est inerte. Etant inerte, c'est-à-dire indifférente au mouvement et au repos, la matière ne peut évidemment se mettre d'elle-même en mouvement. Si elle se meut, comme il est certain, c'est qu'une cause extérieure la fait se mouvoir ; et si le mouvement est supposé éternel, sa cause elle-même est éternelle.

vel argument fourni récemment par la Thermodynamique. Suivant les conclusions de cette science, le mouvement de l'univers doit finir un jour. Or, s'il doit finir, c'est qu'il a commencé. — On pourra consulter sur ce point spécial le R. P. Carbonnelle, *Les Confins de la science et de la philosophie*, tome II, p. 332 ; Farges, *Op. cit.* p. 73-98. Voir surtout la note 2 à la fin du volume.

(1) Le monde étant en mouvement, il faut une source à l'activité qu'il manifeste. « Que le mouvement ait toujours existé, cela nous est parfaitement égal, car qu'est-ce que cette éternité qu'on suppose ?...

Infini ou non, le temps n'est jamais qu'une mesure, ce ne peut pas être un principe. Or, nous cherchons un principe de l'activité ; et l'on ne répond pas plus à notre question en invoquant l'éternité du mouvement qu'on n'expliquerait la force de propulsion d'une locomotive en disant qu'elle vient du bout du monde. Je ne demande pas d'où elle vient ; je demande qui l'a faite et qui la meut ? » (Sertillanges, *Op. cit.* p. 68)

Pour éluder cette conclusion, certains se hâtent de faire appel à la force d'attraction.

Tout en reconnaissant, disent-ils, que la matière est inerte, et qu'un corps ne peut jamais être cause de son propre mouvement, il faut bien admettre aussi qu'il existe une loi d'attraction. En vertu de cette loi, deux corps mis en présence s'attirent mutuellement ; et le plus fort quant à la masse entraîne nécessairement l'autre. Dès lors, quel besoin a-t-on de supposer l'intervention d'une cause distincte de la matière pour expliquer les mouvements de la nébuleuse primitive ?

Ceux qui parlent ainsi oublient deux choses : la première, que l'attraction, quelque réelle qu'on la suppose (1), ne peut s'exercer et engendrer du mouvement que sous certaines conditions ; la seconde, qu'il s'agit d'expliquer, dans le cas présent, non pas un mouvement quelconque, mais un mouvement très déterminé et très régulier qui est le mouvement sidéral. Le problème ayant été mal posé, rien d'étonnant qu'on arrive à une solution défectueuse. Mais, pour justifier

(1) La science n'affirme rien quant à la réalité objective de la force d'attraction à distance. Elle dit simplement, avec Newton, que tout se passe, dans la matière, comme si les corps s'attiraient en raison directe de leurs masses et en raison inverse du carré de leur distance.

notre critique, il nous faut entrer ici dans quelques explications.

Il ne suffit pas, disons-nous, d'attribuer à la matière une force vive d'attraction pour que des mouvements s'ensuivent. Supposons deux corps en présence : l'un ne mettra l'autre en mouvement que sous certaines conditions de distance. Si la distance est trop considérable, l'attraction sera nulle et nul le mouvement ; si la distance est trop faible et qu'il y ait contact, l'attraction tiendra les corps réunis, mais il n'y aura pas non plus de mouvement (1). Ceci posé, considérons les molécules de la nébuleuse primitive. Deux hypothèses se présentent à l'esprit, et il est impossible d'en imaginer une troisième : ou ces molécules sont immobiles, parce que les conditions de distance nécessaires au jeu de l'attraction ne sont pas remplies, ou elles sont en mouvement pour la raison contraire. Dans le premier cas, le problème du mouvement général de la matière et de la gravitation universelle n'est pas résolu. Dans le second cas, je de-

(1) Tout le monde connaît l'expérience très simple qui consiste à mettre en présence un aimant et une paillette de fer. Pour que l'opération réussisse, la mise au point est nécessaire. Distance trop forte, ni attraction ni mouvement. Distance trop faible (dans le cas de contact), attraction sans doute, mais mouvement nul.

mande d'où vient que les conditions de distance sont remplies? — Dira-t-on que cela s'est fait par hasard? Cette réponse n'en est pas une. Le hasard n'est qu'un mot qui sert à couvrir notre ignorance, et nous cherchons une cause. Il ne faut pas oublier d'ailleurs, qu'à côté du monde solaire qui est le nôtre, il y en a des millions d'autres. Les astronomes comptent plus de soixante millions d'étoiles; et chaque étoile est un centre d'attraction. Un fait aussi universel a une cause précise; et puisque la matière est inerte, indifférente soit au repos soit au mouvement, soit à telle ou telle position dans l'espace, il est bien évident qu'elle n'a pas en elle-même la raison de sa position initiale (condition *sine quâ non* de l'attraction), et que cette raison doit être cherchée dans un moteur immatériel, distinct du monde.

2° Lors même qu'on pourrait rendre compte de certains mouvements par la seule attraction, il serait du moins impossible d'expliquer ainsi les mouvements si bien coordonnés et si réguliers du monde sidéral. Ceux-ci supposent, en plus de la force d'attraction, une *impulsion giratoire* imprimée à la nébuleuse (1).

(1) D'après les lois de la mécanique, les attractions mutuelles, agissant seules, détermineraient des mouvements très complexes que le calcul intégral est im-

Il s'agit ici d'un problème de mécanique des plus compliqués, et qui n'est point de notre compétence. Aussi bien, notre affirmation sur ce point n'a-t-elle d'autre valeur que celle qu'elle emprunte au témoignage des maîtres de l'astronomie moderne. Mais il nous plaît de constater que ce témoignage est aussi concordant qu'il est autorisé.

Newton écrivait au Dr Bentley : « Il est certain que les mouvements actuels des planètes ne peuvent provenir de la seule action de la gravitation ; pour qu'elles forment un mouvement de révolution autour du soleil, il faut qu'un bras divin les lance sur les tangentes de leurs orbites. »

De nos jours, M. Faye s'est prononcé, avec non moins de netteté, sur l'insuffisance de la seule attraction pour l'explication du système solaire. « Ce système, dit-il, est complètement isolé dans l'espace. On peut du

puissant à définir, mais qui certainement ne ressembleraient pas à ceux que nous observons dans l'univers, car ils décriraient des orbites plus ou moins excentriques dans toutes sortes de plans, tandis que toutes nos planètes au contraire se meuvent autour du soleil, dans le même sens que lui, presque dans le même plan de rotation, et décrivent des orbites presque circulaires. En outre, tous ces corps, après une série de chocs et de frottements mutuels se rapprochant toujours davantage, auraient déjà fini par se rencontrer dans une masse centrale unique qui ellemême n'aurait plus de rotation. » Farges, *Op. cit.* p. 78.

moins le considérer comme étant soumis aux seules actions mutuelles de ses diverses parties. Si un pareil système avait été privé à l'origine de toute giration, la force de l'attraction suffirait à y faire naître des circulations plus ou moins complexes ; mais ce système ne serait guère stable et finirait par se réduire à une masse unique. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la somme des aires décrites par les rayons vecteurs des molécules autour d'un point et projetées toutes sur un même plan serait rigoureusement nulle. D'où proviendraient donc les girations gigantesques, toutes dans le même sens, qui forment le trait caractéristique du système solaire et qui en assurent la stabilité (1) ? »

M. Woff, membre de l'Institut et directeur de l'Observatoire de Paris, dans son ouvrage sur les *Hypothèses cosmogoniques* aboutit à la même conclusion : « D'après Kant, dit-il, dans chaque nébuleuse isolée, les actions intérieures (d'attraction) sont tenues pour suffisantes à produire un mouvement régulier de rotation de l'ensemble. Cette conclusion est absolument contraire aux lois de la mécanique (2) ».

(1) Faye, *Origine du monde*, p. 123 (3e édition).
(2) Wolf, *Hypothèses cosmogoniques*, p. 9. 19.

3° La théorie de Laplace ne contredit nullement la preuve de l'existence d'un Dieu moteur du monde.— La théorie, ou pour mieux dire, l'hypothèse de Laplace qu'on semble vouloir nous opposer, n'a rien de contraire à la doctrine que nous défendons ; bien plus, elle la confirme expressément.

On suppose à l'origine une matière chaotique, c'est-à-dire, un amas homogène ou non de matériaux plus ou moins ténus, et l'on ajoute que ces matériaux se sont groupés en de certains centres, et qu'ils ont été emportés par de certains mouvements giratoires. Fort bien. Mais pourquoi ce groupement en de certains centres ? Qui les a poussés vers ces rendez-vous ? Qui a choisi ces centres d'attraction ? Et les mouvements giratoires, d'où viennent-ils ? Pourquoi ont-ils commencé à un certain moment plutôt qu'à un autre ? Pourquoi dans tel sens, de l'Ouest à l'Est, plutôt qu'en sens contraire ? Enfin pourquoi suivant de certaines lois (1) ? Quoique l'on fasse, pour avoir la réponse à ces questions, il faut admettre à l'origine une Volonté supérieure donnant le branle à tous les mondes. C'est le sentiment unanime de tous les grands astronomes depuis Newton jusqu'à nos jours (2).

(1) Voir *Conférences de Saint-Roch* par MM. Poulin et Loutil.

(2) Kant, il est vrai, dans son histoire naturelle du

Laplace lui-même n'a jamais contesté l'intervention du créateur, mais il place cette intervention à l'origine de la nébuleuse, ce qui est très plausible. Voici d'ailleurs le témoignage de deux savants contemporains résumant et appréciant, avec une compétence que personne ne contestera, les travaux de leurs prédécesseurs. Après avoir critiqué le système de Kant, M. Wolf ajoute : « les mouvements actuels de révolution et de rotation du soleil et des planètes ne peuvent être que les équivalents, sans augmentation ni diminution, du mouvement de rotation communiqué à l'origine à la nébuleuse par une cause extérieure. La nébuleuse de Laplace tourne, avec la même vitesse angulaire que la condensation centrale, en vertu d'un mouvement originel dont la cause, non indiquée par Laplace, est en dehors de la nébuleuse elle-même (1). » M. Faye, membre de l'Institut de France, n'est pas moins explicite. « Descartes, dit-il, et tous ceux qui ont tenté d'expliquer l'univers débutent, implicitement ou explicitement, par

ciel, ne suppose pas la nébuleuse animée d'un mouvement giratoire. C'est là le vice radical de sa théorie. Mais Kant n'était pas athée ; et, en 1763 notamment, il a publié un écrit pour démontrer l'Existence de Dieu. Cf. FAYE, *Origine du monde*, p. 133 151 ; FARGES, *Idée de Dieu*, p. 18.

(1) WOLF, *Hypothèses cosmog.* p. 19.

l'intervention d'une puissance créatrice, car ils prennent, comme nous pour point de départ, un état de choses, le *chaos*, dont il est impossible de rendre compte par les lois de la nature. Parmi ces lois, la principale, l'attraction, est précisément l'opposé de toute tendance à la diffusion de la matière. D'ailleurs, le chaos n'est pas chose aussi simple qu'on pourrait le croire de prime abord... On a beau dire que l'univers est une série indéfinie de transformations, que ce que nous voyons résulte logiquement d'un état antérieur, et ainsi de suite dans le passé comme dans l'avenir, nous ne voyons pas comment un état antérieur aurait pu aboutir à l'immense diffusion de la matière, au chaos d'où est certainement sorti l'état actuel. Il faut donc ici débuter par une hypothèse, et demander à Dieu, comme le fait Descartes, la matière disséminée et les forces qui la régissent (1) ».

Cette conclusion du savant astronome est de tout point identique à la nôtre.

Considérant le mouvement général du monde, à titre de fait nous avons montré : *a*) Que ce mouvement a commencé. — *b*) Que, même dans l'hypothèse où il serait éternel, il faudrait encore lui assigner une cause, puisqu'il n'est ni essentiel à la matière ni néces-

(1) Faye, *L'Origine du Monde*, p. 260.

saire. — *c*) Que cette cause ne peut être trouvée dans la matière elle-même. Il restait à affirmer un Moteur distinct du monde. C'est ce que nous avons fait, d'accord avec le bon sens, la logique et la science.

CHAPITRE IV

PREUVE PAR L'ORIGINE DE LA VIE.

A une époque relativement récente, la vie a paru sur notre globe.

Or, la vie n'a pas jailli spontanément du sein de la matière préexistante, c'est-à-dire du sein de la matière inorganique.

Donc, elle a été introduite sur la terre par une cause supérieure à la matière, et que nous appelons Dieu.

Développement de la preuve. — La vie n'a pas toujours existé sur notre globe : la géologie le prouve, et tout le monde en convient. Aucun germe vital n'aurait pu supporter la température énorme de la terre en ignition (certains savants évaluent cette température à plus de 100.000 degrés).

Aussi bien, dans les couches profondes de l'écorce terrestre on ne trouve pas la moindre

trace de la vie animale ou même végétale (1).

Dès lors, la question se pose: par quelle cause la vie a-t-elle commencé? — Pour qui ne veut rien admettre en dehors de la matière, il n'y a qu'une réponse possible: le règne organique procédé du règne inorganique dont il ne diffère pas essentiellement; à l'origine, la vie a jailli spontanément du sein de la matière minérale (2).

(1) Les couches superposées dont se compose l'écorce solide du globe sont comme autant de tables chronologiques où nous lisons l'âge relatif des formes vivantes. Ce sont les mammifères qui se montrent dans les couches supérieures; plus bas les oiseaux, ensuite les poissons, au-dessous les mollusques; puis, le règne animal disparaît, ou n'est plus représenté que par des genres inférieurs; descendez encore un degré, et vous n'apercevrez d'autres débris que ceux des végétaux. Enfin voici les terrains primitifs; ici nulle trace de végétation, la vie a complètement disparu, ou pour mieux dire, elle ne s'est pas encore montrée. » THOMAS, *Dieu, auteur de la vie*, p. 3.

(2) Il y a cependant une autre explication d'après laquelle le premier germe vivant aurait pu être apporté sur notre globe par un aérolithe. C'est de la haute fantaisie, rien plus. Car, il est bien évident que si quelque organisme vivant pouvait s'accrocher à un aérolithe, il serait bientôt détruit ou par le froid qui règne dans les espaces interplanétaires (environ 273 degrés, au-dessous de zéro, ce que l'on appelle le zéro absolu), ou par la chaleur résultant du passage de ce corps dans l'atmosphère terrestre On a remarqué qu'immédiatement après leur chute les bolides ou aérolithes étaient brûlants à l'extérieur, et d'une température glaciale à l'intérieur. Au surplus,

Voici comment s'exprime, à ce sujet, un matérialiste de marque, M. Bastian, professeur à Londres : « Sa surface s'étant solidifiée (par le rayonnement à travers l'espace) la terre était prête pour la vie. Il y avait des roches solides ou pulvérisées, de l'eau, une atmosphère échauffée et éclairée par un brillant soleil : c'était un jardin attendant l'éclosion de la première plante. Alors, sans que personne fût là pour ensemencer le jardin, la matière devenant de plus en plus complexe forma du protoplasma, et le premier être vivant apparut. Le libre jeu des affinités chimiques avait réalisé ce phénomène, en agissant sur des substances déjà parvenues à un certain degré de complexité moléculaire. La première cellule vivante douée du pouvoir de se nourrir et de se reproduire une fois formée, ses descendants se sont succédé et se sont perfectionnés suivant le lois du transformisme jusqu'à former l'homme. » L'affirmation est catégorique : dans certaines circonstances propices, la matière minérale

une pareille hypothèse ne résout en aucune façon le problème de l'origine de la vie. En effet, de deux choses l'une : ou les lois de la vie dans les astres (?) sont essentiellement les mêmes que sur notre globe, ou bien elles en diffèrent essentiellement. Dans le premier cas, le germe en question n'aurait pu naître spontanément ; dans le deuxième cas, il n'aurait pu subsister sur notre globe, et y déterminer la première apparition de la vie.

peut s'organiser d'elle-même, et produire, sans germes préexistants, des cellules vivantes. Ainsi se sont formés les premiers organismes qui ont paru sur notre globe. C'est ce qu'on appelle la théorie de la *génération spontanée* ou de *l'hétérogénie.*

Nous ne ferons aucune difficulté d'avouer que jusqu'à ces derniers temps cette théorie pouvait paraître vraisemblable. L'antiquité, par la bouche d'Aristote, de Lucien, de Pline, de Plutarque, etc... l'avait léguée au moyen âge, et l'observation semblait l'appuyer (1). Les théologiens catholiques eux-mêmes n'hésitaient pas à l'admettre, en faisant observer cependant que, si parfois la vie surgissait, sans germes préexistants, c'était en vertu des forces spéciales déposées, à l'état virtuel, par le Créateur au sein de la matière inorganique.

(1) Voir Denys Cochin, *L'Evolution et la vie*, p. 200-203.

(2) La preuve que nous nous proposons de développer ici est donc relativement récente, et les spiritualistes pourraient y renoncer sans que leur croyance à l'Existence de Dieu en fût ébranlée. Du côté de nos adversaires, la situation n'est pas la même. La génération spontanée s'impose au matérialisme athée. Dans sa préface des Preuves du Transformisme de Hœckel, M. Soury n'a pas craint de dire : « c'est une hypothèse nécessaire qu'on ne saurait ruiner ni par des arguments a priori, ni par des expériences de laboratoire. » Il est difficile d'avouer avec plus de franchise que, pour les besoins de la cause, on est bien décidé à ne tenir aucun compte du verdict de la science.

Mais à mesure que la science, par l'emploi du microscope, étendait le champ de ses investigations, les partisans de la génération spontanée perdaient sans cesse du terrain ; et dès la fin du 18e siècle, après les travaux de savants comme Redi et l'abbé Spallanzani, ils avaient été contraints de se réfugier dans le domaine des infiniment petits. Il était réservé à un savant français, M. Pasteur, de venir les forcer dans ce dernier retranchement. De en 1858 à 1865, l'illustre chimiste, provoqué par deux hétérogénistes MM. Pouchet et Joly, démontra, dans une série d'expériences d'une merveilleuse précision (1), que partout où il y a apparition d'un être vivant il y a aussi un germe préexistant, et que jamais la vie ne sort spontanément de la matière organique. Une commission nommée par l'Académie des sciences, pour suivre les débats et contrôler les expériences des adversaires, n'hésita pas à déclarer, par l'organe de son rapporteur, M. Balard, « que les faits observés par M. Pasteur et contestés par MM. Pouchet et Joly étaient de la plus par-

(1) Voir, dans la Logique de M. Rabier, la description sommaire de ces expériences, d'après le compte-rendu officiel de l'Académie des sciences (du 20 juin 1865). Le savant auteur fait remarquer, à bon droit, que la démonstration atteint ici une rigueur, pour ainsi dire, idéale.

faite exactitude ». C'était la consécration officielle et scientifique de l'adage : *omne vivum ex vivo*. La cause était jugée en dernier ressort, peut-on dire, et l'hétérogénie définitivement condamnée.

M. Tyndall, qui fut l'adversaire de M. Pasteur, avoue qu'il n'y a dans la science expérimentale aucune conclusion plus certaine que celle-là (1). » M. Emile Ferrière ajoute, avec une sincérité qui l'honore : « Mais puisqu'il est acquis que le point de départ de tout être vivant est un germe, il s'ensuit que l'origine de la vie sur le globe terrestre implique l'existence d'une Cause première (2) ». Ces paroles d'un homme, assurément peu suspect, nous dispensent d'insister (3). »

(1) Il ajoute : « les hommes véritablement scientifiques reconnaissent franchement ne pouvoir apporter aucune preuve satisfaisante de l'origine de la vie sans une vie antérieure démontrée. » Cité par MM. Poulin et Loutil.

(2) *La vie et l'âme*, p. 561.

(3) C'est au fond l'argurment populaire *par l'œuf et la poule*. D'où vient l'œuf ? — De la poule — Et la poule ? D'un œuf — Et le premier œuf ? De la première poule. — Et la première poule ? — Nous sommes mis au rouet, comme dit Montaigne, et pour y échapper force nous est de recourir à Dieu.

Nous n'appuyons ici notre conclusion que sur le simple fait de l'apparition de la vie. Plus loin, en considérant que l'organisation suppose un art merveilleux, nous verrons à établir une nouvelle preuve de l'Existence de Dieu.

SUBTERFUGES DES MATÉRIALISTES

On pourrait s'étonner qu'il y ait encore des partisans de l'hétérogénie, si l'on ne se rappelait la déclaration de J. Soury. « La génération spontanée est une hypothèse nécessaire. » Nécessaire, elle l'est en effet pour défendre l'athéisme, et c'est à quoi les matérialistes ne peuvent pas renoncer.

Il nous serait bien permis sans doute de dédaigner leurs faux-fuyants ; mais nous tenons à en signaler quelques-uns, pour montrer le cas que font les ennemis de Dieu des conclusions les plus certaines de la science.

1re Objection. — M. Pasteur, nous dit-on, a démontré que présentement la matière inorganique n'a pas cette vertu génératrice qu'on lui supposait, et que nulle part elle ne fait naître une parcelle de matière vivante. Soit. Mais qui nous assure qu'à une époque reculée, à l'origine même de la vie, la production d'êtres vivants par de la matière morte n'était pas possible, et qu'en fait elle n'a pas eu lieu ?

Réponse. — Ce qui nous le garantit c'est que les lois de la nature sont stables, et que nous avons le droit de conclure du présent au passé

faite exactitude ». C'était la consécration officielle et scientifique de l'adage : *omne vivum ex vivo.* La cause était jugée en dernier ressort, peut-on dire, et l'hétérogénie définitivement condamnée.

M. Tyndall, qui fut l'adversaire de M. Pasteur, avoue qu'il n'y a dans la science expérimentale aucune conclusion plus certaine que celle-là (1). » M. Emile Ferrière ajoute, avec une sincérité qui l'honore : « Mais puisqu'il est acquis que le point de départ de tout être vivant est un germe, il s'ensuit que l'origine de la vie sur le globe terrestre implique l'existence d'une Cause première (2) ». Ces paroles d'un homme, assurément peu suspect, nous dispensent d'insister (3). »

(1) Il ajoute : « les hommes véritablement scientifiques reconnaissent franchement ne pouvoir apporter aucune preuve satisfaisante de l'origine de la vie sans une vie antérieure démontrée. » Cité par MM. Poulin et Loutil.

(2) *La vie et l'âme,* p. 561.

(3) C'est au fond l'argurment populaire *par l'œuf et la poule.* D'où vient l'œuf ? — De la poule — Et la poule ? D'un œuf — Et le premier œuf ? De la première poule. — Et la première poule ? — Nous sommes mis au rouet, comme dit Montaigne, et pour y échapper force nous est de recourir à Dieu.

Nous n'appuyons ici notre conclusion que sur le simple fait de l'apparition de la vie. Plus loin, en considérant que l'organisation suppose un art merveilleux, nous verrons à établir une nouvelle preuve de l'Existence de Dieu.

SUBTERFUGES DES MATÉRIALISTES

On pourrait s'étonner qu'il y ait encore des partisans de l'hétérogénie, si l'on ne se rappelait la déclaration de J. Soury. « La génération spontanée est une hypothèse nécessaire. » Nécessaire, elle l'est en effet pour défendre l'athéisme, et c'est à quoi les matérialistes ne peuvent pas renoncer.

Il nous serait bien permis sans doute de dédaigner leurs faux-fuyants ; mais nous tenons à en signaler quelques-uns, pour montrer le cas que font les ennemis de Dieu des conclusions les plus certaines de la science.

1re Objection. — M. Pasteur, nous dit-on, a démontré que présentement la matière inorganique n'a pas cette vertu génératrice qu'on lui supposait, et que nulle part elle ne fait naître une parcelle de matière vivante. Soit. Mais qui nous assure qu'à une époque reculée, à l'origine même de la vie, la production d'êtres vivants par de la matière morte n'était pas possible, et qu'en fait elle n'a pas eu lieu ?

Réponse. — Ce qui nous le garantit c'est que les lois de la nature sont stables, et que nous avons le droit de conclure du présent au passé

et à l'avenir (1). Du reste, les matérialistes, étant forcés d'admettre la doctrine de l'évolution et du progrès continu, doivent, pour être conséquents avec eux-mêmes, reconnaître que, si la matière minérale ne peut pas actuellement s'organiser d'elle-même, elle le pouvait moins encore à un moment quelconque du passé.

(1) C'est la même objection que l'on retrouve, sous une forme plus philosophique, dans les lignes suivantes d'un auteur contemporain. « Le principe : tout vivant vient d'un germe, n'est démontré scientifiquement qu'à titre de vérité *statistique*, comme disent les Anglais. En faire une vérité absolue, applicable à tout le processus vital, et préjugeant par là le problème des origines, c'est dépasser l'expérience de beaucoup. »

Eh ! sans doute : en étendant au passé, voire même à l'avenir, le principe *omne vivum ex vivo*, nous dépassons l'expérience de beaucoup. Mais, ce faisant, nous restons parfaitement d'accord avec la science.

C'est en effet le propre de l'induction scientifique, une fois qu'un rapport causal a été reconnu, de le généraliser dans l'espace et dans le temps. Cette généralisation (qui n'exclut pas évidemment la possibilité du miracle) est parfaitement légitime : elle se fonde sur le principe d'*ordre* (tout rapport de causalité est constant) et la croyance invincible de l'esprit à un déterminisme universel du monde matériel dans l'espace et dans le temps. — S'il est vrai qu'actuellement la vie ne sort jamais spontanément de la matière brute, cela a été vrai dans le passé ; et nous pouvons nous appuyer sur cette loi pour résoudre le problème de l'origine des vivants, comme on s'appuie sur la loi d'attraction pour résoudre les problèmes mécaniques concernant l'origine du monde sidéral.

Ajoutons une remarque. La conclusion, basée sur les expériences de Pasteur, s'impose avec d'autant plus de force que l'illustre chimiste a fait la partie belle aux champions de l'hétérogénie. Il a opéré en effet, non pas sur une solution de matières minérales, mais sur des matières organiques, extraites directement du corps des animaux ou des végétaux, comme le sang, l'urine, le moût de raisin (le sang et l'urine étaient prélevés par un artifice particulier dans les veines ou la vessie d'animaux vivants et en pleine santé). Or, deux choses apparaissent clairement : la première, que des produits organiques, fabriqués par la vie et marqués de son empreinte, étaient plus aptes que toute matière purement minérale à rentrer dans le courant vital ; la seconde, que pour produire le premier vivant la nature ne pouvait avoir à sa disposition de semblables produits.

2e Objection. — L'adage connu : tout vivant vient d'un germe, regarde exlusivement les êtres organisés. Or, entre ceux-ci et les corps inorganiques, il y en a d'autres qui sont à demi organisés et capables de le devenir tout à fait (1).

(1) C'est la théorie dite de l'hémiorganisme. « Entre le règne minéral et le règne organique, affirme-t-on, il y a un degré intermédiaire qui ménage la transition

On a trouvé en effet au fond des mers, en 1868, une substance vivante, mais très rudimentaire, très simple, absolument amorphe et sans organisation proprement dite. On conçoit fort bien qu'une telle substance puisse dériver spontanément de la matière minérale, dont elle diffère très peu. Ce premier pas franchi, l'évolution qui est la loi des vivants explique tout le reste ; et l'on comprend que dans la suite des siècles, comme le veut le transformisme, on ait pu voir sortir d'une substance très simple, d'une monère, des organismes de plus en plus compliqués et de

de l'un à l'autre : c'est la matière vivante, non organisée, non individualisée. Elle est vivante, car elle possède les deux propriétés caractéristiques de la vie : celle de se nourrir et celle de se reproduire. Elle ne constitue pas une individualité distincte, mais une masse amorphe, semblable à un grumeau de gelée plus ou moins transparente, quelquefois parsemée de fins granules doués d'un mouvement circulaire... Voilà, dit-on, la forme première, élémentaire, sous laquelle apparaît la vie ; voilà le point départ de tous les développements ultérieurs. On lui a donné le nom de protoplasme ; sa structure aussi simple que possible permet de l'attribuer, sans intermédiaire, au libre jeu des forces physiques».(Thomas, *Op cit.* p. 9) Inutile de dire que cette théorie, inventée pour les besoins de la cause, n'a pas survécu au célèbre *Bathybius.* Au reste, du moment qu'on les suppose réellement vivantes, le problème se pose pour les monères aussi bien que pour les autres vivants ; et ce problème a été résolu comme l'on sait.

plus en plus parfaits jusque et y compris le corps de l'homme.

Réponse. — La découverte dont on parle a été reléguée depuis longtemps au pays des chimères, et elle n'a laissé dans la mémoire des hétérogénistes que le souvenir d'une mésaventure quelque peu ridicule. En effet, la prétendue substance vivante, très rudimentaire, qui devait rattacher, sans solution de continuité, le monde minéral au monde de la vie et que Huxley avait appelée pompeusement *Bathybius Hœckelii*, pour faire honneur à son ami Hœckel, le chef des évolutionnistes allemands, cette prétendue substance vivante trouvée dans les profondeurs de l'océan, n'était en réalité qu'un vulgaire précipité de sulfate de chaux ou du mucus tiré des éponges comprimées par la sonde des navigateurs. Il fallut bien en convenir après les expériences faites, en 1875, par les savants naturalistes que le gouvernement anglais avait chargés d'explorer scientifiquement les mers, à bord du *Challenger*. Et, un peu plus tard, en 1879, dans une réunion de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, Huxley reconnut publiquement, et non sans humour, qu'il s'était trompé (1). Aujourd'hui, suivant le

(1) Voir Jaugey. *Diction. apol.* article Bathybius. « Je pensais, dit-il, que mon jeune ami Bathylins me ferait

mot de Milne Edwards, « Le Bathybius qui a beaucoup trop occupé le monde savant est descendu de son piédestal et rentré dans le néant ». Les partisans quand même de la génération spontanée doivent donc se résigner à chercher autre chose, pour étayer leurs affirmations.

Le passage de l'inorganique à l'organique par la matière brute, livrée à elle-même, n'a jamais été franchi, cela est certain. Il suit de là que le point de départ fait défaut pour cette évolution des vivants dont on nous parle sans cesse, et en vertu de laquelle tous les organismes actuels seraient sortis de quelques types primitifs très simples, par une série de transformations lentes, ayant pour causes : *l'adaptation au* milieu, *la lutte* pour la vie et la *sélection naturelle*. Il ne rentre pas dans

quelque honneur. Mais j'ai le regret de dire que, avec le temps, il n'a nullement tenu les promesses de son jeune âge. D'abord, on ne réussissait jamais à le trouver là où on devait attendre sa présence, ce qui était fort mal ; et de plus, quand on le rencontrait on entendait dire sur son compte toutes sortes d'histoires ». Il serait juste d'ajouter que toutes ces histoires n'ont eu de retentissement que du fait des matérialistes, empressés à exploiter la prétendue découverte. Si la substance trouvée au fond des mers avait été vivante, qu'en pouvait-on conclure en faveur de la génération spontanée ? Rien de décisif, attendu que, dans l'immense océan, il ne manque pas d'animaux ou de végétaux pouvant produire une pareille substance.

notre cadre d'examiner à fond la théorie du Transformisme. Nous dirons simplement : 1° qu'elle n'est pas en contracdiction avec le spiritualisme chrétien, quand on la restreint aux espèces inférieures à l'homme, et qu'on fait intervenir Dieu pour créer les types primitifs et diriger les transformations ; 2° que même avec restrictions, loin d'être prouvée, elle paraît difficilement conciliable avec les découvertes de la géologie et de la paléontologie et avec l'expérience de chaque jour qui montre la fixité des espèces (1).

3ᵉ Objection. — Et soumettant à l'analyse les tissus vivants, on trouve qu'ils sont formés des mêmes éléments que les corps bruts, et régis par les mêmes lois. La ligne de démarcation autrefois établie entre le règne organique et le règne inorganique est donc illusoire, et le passage de l'un à l'autre s'explique naturellement, par le simple jeu des forces physico-chimiques.

(1) Voir Gouraud, *Ap. chrét.* Thomas, *Op. cit. et* Jangey, *Art transformisme.* L'exagération de certains naturalistes dans la classification des espèces n'a pas peu contribué à donner du crédit à l'hypothèse transformiste. Quand on se sera décidé une bonne fois à considérer, comme de simples races ou variétés, un grand nombre de formes qu'on a voulu élever à tort au rang d'espèces, le Darwinisme sera bien près d'apparaître comme une doctrine qui n'a presque rien de commun avec la science expérimentale.

mot de Milne Edwards, « Le Bathybius qui a beaucoup trop occupé le monde savant est descendu de son piédestal et rentré dans le néant ». Les partisans quand même de la génération spontanée doivent donc se résigner à chercher autre chose, pour étayer leurs affirmations.

Le passage de l'inorganique à l'organique par la matière brute, livrée à elle-même, n'a jamais été franchi, cela est certain. Il suit de là que le point de départ fait défaut pour cette évolution des vivants dont on nous parle sans cesse, et en vertu de laquelle tous les organismes actuels seraient sortis de quelques types primitifs très simples, par une série de transformations lentes, ayant pour causes : *l'adaptation au milieu*, *la lutte* pour la vie et la *sélection naturelle*. Il ne rentre pas dans

quelque honneur. Mais j'ai le regret de dire que, avec le temps, il n'a nullement tenu les promesses de son jeune âge. D'abord, on ne réussissait jamais à le trouver là où on devait attendre sa présence, ce qui était fort mal ; et de plus, quand on le rencontrait on entendait dire sur son compte toutes sortes d'histoires ». Il serait juste d'ajouter que toutes ces histoires n'ont eu de retentissement que du fait des matérialistes, empressés à exploiter la prétendue découverte. Si la substance trouvée au fond des mers avait été vivante, qu'en pouvait-on conclure en faveur de la génération spontanée ? Rien de décisif, attendu que, dans l'immense océan, il ne manque pas d'animaux ou de végétaux pouvant produire une pareille substance.

notre cadre d'examiner à fond la théorie du Transformisme. Nous dirons simplement : 1° qu'elle n'est pas en contracdiction avec le spiritualisme chrétien, quand on la restreint aux espèces inférieures à l'homme, et qu'on fait intervenir Dieu pour créer les types primitifs et diriger les transformations ; 2° que même avec restrictions, loin d'être prouvée, elle paraît difficilement conciliable avec les découvertes de la géologie et de la paléontologie et avec l'expérience de chaque jour qui montre la fixité des espèces (1).

3e Objection. — Et soumettant à l'analyse les tissus vivants, on trouve qu'ils sont formés des mêmes éléments que les corps bruts, et régis par les mêmes lois. La ligne de démarcation autrefois établie entre le règne organique et le règne inorganique est donc illusoire, et le passage de l'un à l'autre s'explique naturellement, par le simple jeu des forces physico-chimiques.

(1) Voir Gouraud, *Ap. chrét.* Thomas, *Op. cit. et* Jangey, *Art transformisme*. L'exagération de certains naturalistes dans la classification des espèces n'a pas peu contribué à donner du crédit à l'hypothèse transformiste. Quand on se sera décidé une bonne fois à considérer, comme de simples races ou variétés, un grand nombre de formes qu'on a voulu élever à tort au rang d'espèces, le Darwinisme sera bien près d'apparaître comme une doctrine qui n'a presque rien de commun avec la science expérimentale.

Réponse. — « Si l'analyse qualitative qui s'applique à séparer les divers principes, entrant dans la composition des corps naturels, a montré que la moitié environ des éléments aujourd'hui connus se retrouve dans les animaux ou les végétaux, l'analyse quantitative, en cherchant dans quelles proportions ces éléments s'y rencontrent, nous fait voir, à son tour, que dans beaucoup de cas, et ces cas sont en réalité les plus importants pour la théorie des manifestations vitales, les éléments chimiques forment dans les corps organisés, et sous l'influence de la vie, des combinaisons différentes de celles de la matière minérale (1) ». A cette différence entre les corps vivants et les corps bruts, au point de la composition chimique, s'en ajoutent d'autres relatives à la forme et à la structure, comme aussi au mode d'existence et de terminaison. Mais celle que Pasteur a mise en lumière par ses célèbres expériences semble la plus importante, et, seule, elle suffirait à justifier amplement la démarcation établie entre le règne inorganique et le règne organique.

(1) Paul Gervais, membre de l'Institut, *Cours élémentaire de zoologie*, p. 7. — Le savant auteur donne la liste des principaux corps élémentaires qui entrent dans la composition des tissus vivants (animaux ou végétaux). Ces corps sont au nombre de 22, tandis que le chiffre global des corps simples est d'environ 70.

4e Objection. — La chimie, en notre siècle, a réussi à fabriquer, sans l'aide de la vie, quelques substances organiques. — Pourquoi la nature n'aurait-elle pas pu produire, à l'origine, de véritables cellules vivantes ?

Réponse. — *a*) La conclusion, qu'on voudrait tirer des résultats obtenus par la chimie, est illogique. De ce qu'un savant a pu, avec son génie et ses instruments perfectionnés, surprendre dans une certaine mesure les secrets de la vie, on n'a vraiment pas le droit d'attribuer le même pouvoir à la nature qui est dépourvue d'intelligence et qui, on s'en doute bien un peu, n'a à son service aucun des instruments de nos laboratoires.

b) L'œuvre des chimistes, tout en étant considérable, n'a pas la portée qu'on lui prête. On n'a jamais fabriqué dans les laboratoires, ni un seul corps vivant, fut-ce le plus infime, ni une matière organisée c'est-à-dire distribuée en organes, ni même une véritable matière vivante (1).

« La composition d'un plastide vivant est très complexe. C'est un assemblage d'eau, de

(1) « Jamais, dit M. Berthelot, le chimiste ne prétendra former dans son laboratoire, avec les seuls instruments dont il dispose, une feuille, un fruit, un muscle, un organe. (Berthelot. *Science et philosophie*, p. 50.)

corps albuminoïdes et de diverses substances dissous ou en suspension à l'état solide. Les corps albuminoïdes sont spéciaux aux êtres vivants. Leur synthèse est sans cesse effectuée par les cellules en activité. Peut-elle être effectuée artificiellement par les chimistes (?). Les chimistes ont déjà fait la synthèse de tant de corps organiques, comme l'alcool, le sucre, l'urée, qu'ils ont l'espoir de fabriquer aussi des albuminoïdes. Mais auraient-ils produit un grumeau albuminoïde, qu'ils n'auraient pas encore réalisé le plastide vivant. Ce qu'ils présenteraient serait de même composition élémentaire que le protoplasme mort qu'ils analysent : ce ne serait pas la vie. Le plastide vivant a donc une manière d'être insaisissable à l'analyse, mais essentielle, que le vivant seul peut donner à la matière (1).

(1) J. Guibert, *Les Origines*, p. 72-73.

« On ne saurait attribuer la qualité de composés chimiques aux protoplasmes vivants. Effectivement, si au moment où les saisit l'analyse chimique, elle leur trouve une constitution analogue à celle d'un mélange de substances albuminoïdes, cet état fixe ne se manifeste qu'au moment où cesse la vie, à l'instant où les protoplasmes cessent par conséquent de mériter leur nom, pour tomber dans le domaine commun des composés chimiques. Jusque-là, ils manifestent, au contraire, une incessante activité qui s'oppose à ce qu'on puisse leur assigner une composition chimique constante. » (E. Perrier, *Traité de zool.* p. 3).

Concluons que, pour la solution du problème de la vie, il ne servirait à rien de soutenir que livrée à elle-même, la nature peut faire ce que font les chimistes dans les laboratoires.

CHAPITRE V

PREUVE PAR L'ORDRE ET L'HARMONIE DU MONDE

Il y a dans le monde un ordre admirable. Cet ordre n'a pu être produit que par un être intelligent (voire même souverainement intelligent), et distinct du monde, que nous appelons Dieu.

Donc, Dieu existe.

DÉVELOPPEMENT DE LA PREUVE. — Cette preuve, dite des causes finales, est certainement l'une des plus anciennes et des plus populaires (1).

(1) Par un merveilleux privilège d'adaptation, cette preuve s'ajuste d'elle-même aux états intellectuels les plus plus divers et les plus inégaux. En même temps qu'elle est très populaire, elle est aussi très scientifique, répondant ainsi aux besoins de tous les esprits, quelque soit leur degré d'ignorance ou de culture. » DE MARGERIE, *Théodicée,* I. 189. — De nos jours, on a cru devoir formuler ainsi l'argument : Tout ordre *régulier, con-*

Malgré son importance, nous ne pouvons songer à lui donner ici tous les développements qu'elle comporte : un volume entier n'y suffirait pas. Mais l'exposé qu'on va lire, tout en étant sommaire, sera, croyons-nous, amplement suffisant.

1° L'ORDRE DANS LES ASTRES. — Considérons d'abord l'univers dans son ensemble, et arrêtons-nous à comtempler les astres qui resplendissent au firmament.

Le monde solaire, dont la terre fait partie, n'est qu'un des vastes amas qui composent cette zone d'apparence nébuleuse et blanchâtre que l'on nomme la voie lactée. Celle-ci présente des régions insondables aux plus puissants télescopes, et l'on a calculé qu'un rayon lumineux mettrait 4000 ans à la traverser dans son épaisseur et 40.000 ans à parcourir sa longueur.

tingent, tout ordre qui *devient* suppose le travail d'une intelligence. Or, il y a dans le monde un ordre *régulier*, *contingent*, un ordre qui *devient*. Donc... — L'addition proposée ne nous semble pas nécessaire. En effet, un ordre est régulier ou il n'est pas. D'autre part, l'ordre que nous constatons impliquant une pluralité d'éléments, tous relatifs les uns aux autres, est évidemment contingent. Enfin, il est notoire que cet ordre a eu un commencement (comme le Cosmos), et qu'il se fait et se renouvelle chaque jour, par la permanence des lois qui régissent le monde inorganique, et de celles qui président à la reproduction des organismes vivants — Il y a donc lieu d'en chercher la cause.

« Mais la voie lactée ne forme pas tout l'univers visible ; il existe d'autres voies lactées, d'autres nébuleuses résolubles dont les distances entre elles sont comparables sans doute à leurs dimensions. Comme notre voie lactée, elles sont formées d'étoiles ou soleils, de planètes et de satellites, de comètes et d'étoiles filantes » (1).

En dépit d'obstacles qui paraissaient insurmontables, la science a su se retrouver dans cette immensité ; après avoir décrit le mouvement des astres, elle s'occupe à les compter, à les peser, et à mesurer leurs distances respectives.

Notre système comprend un soleil central, huit grandes planètes (et plus de 500 petites) qui gravitent autour de lui, des satellites qui tournent autour des planètes, etc.. Ce système n'est qu'une unité dans l'ensemble des mondes. Arago et Lalande évaluent à près de 75 millions le nombre des étoiles ou soleils visibles avec nos meilleurs instruments. Or ces astres, qui pour la plupart nous semblent des clous d'or dans une tapisserie d'azur, ont des dimensions qui dépassent toute imagination.

Saturne est 715 fois plus gros que la terre, et Jupiter 1234 fois plus. C'est déjà prodigieux

(1) Grignon, *op. cit.* 111-114.

sans doute ; mais voici beaucoup plus encore. Le soleil est, en chiffre rond, 1300.000 plus volumineux que notre globe, et Sirius 16 millions de fois plus grand.

Quant aux distances, on s'en fera quelque idée en pensant que la lumière, qui nous vient du soleil en 8 minutes et demie (avec une vitesse de 75. 000 lieues par seconde) (1), met trois ans à nous arriver de l'Alpha du centaure, 14 ans de Sirius, 31 ans environ de l'Etoile polaire etc. etc. Suivant Herschell et la plupart des maîtres de l'astronomie, il ne faut pas moins d'un million d'années pour que la lumière nous parvienne des étoiles les plus reculées.

Ces millions d'astres voguent dans l'espace immense, tournant sur eux-mêmes et les uns autour des autres avec une vitesse vertigineuse, sans jamais dévier, ni se heurter ; et « les astronomes peuvent prédire, à deux siècles de distance, avec une approximation d'une seconde de temps, le moment où un astre quelconque sera vu de la terre dans une position déterminée ». Il y a là en vérité des prodiges de calcul et de mécanique ; et l'on

(1) Un boulet de canon à 500 mètres par seconde mettrait 9 ans et demi pour aller de la terre au soleil (38 millions de lieues), et un million de fois plus de temps pour atteindre la région des étoiles voisines. FAYE, *Origine du monde*.

comprend l'émotion qui s'est emparée des plus grands génies, en face de cette merveilleuse harmonie des mondes.

2° L'ORDRE DANS LE RÈGNE MINÉRAL. — Si laissant le ciel, avec ses profondeurs infinies, nous abaissons nos regards vers la terre, nous y trouvons également de l'ordre et de l'harmonie.

Les sciences de la nature nous montrent tout d'abord que le règne minéral est disposé d'après un plan. La physique a pour objet les phénomènes de chaleur, de lumière et d'électricité qui produisent des modifications légères dans les corps sans altérer leur constitution intime; la chimie s'occupe de reconnaître et de classer les corps, simples, et elle étudie les phénomènes dans lesquels on voit les corps s'unir ou se séparer avec apparition de propriétés nouvelles. Or, l'une et l'autre de ces sciences aboutissent à la découverte de lois stables et de rapports invariables entre les phénomènes (1).

(1) La chaleur dilate les métaux — Deux corps, pour former un même composé, s'unissent dans des proportions invariables.

Ces deux propositions énoncent : la première, une loi physique, la seconde une loi chimique. Une remarque se présente ici naturellement. Si le monde n'était pas soumis à des lois et que le cours des choses était livré au hasard, nous ne serions sûrs de rien, toute prévision nous serait interdite, et par suite la vie

De même la minéralogie. Quand elle entreprend de classer les corps inorganiques répandus à la surface du globe, elle s'appuie sur la considération des formes cristallines qu'elle ramène à quelques types primitifs, et sur les lois auxquelles ces formes sont subordonnées (1).

nous serait impossible.. Ceci est bien certain Mais d'où vient que la vie n'est pas impossible? C'est la question que l'esprit humain se pose, et à laquelle il faut trouver une réponse.

Parmi les lois physiques nous signalerons celle en vertu de laquelle, contrairement à l'immense majorité des liquides, l'eau douce ne se contracte pas en se solidifiant. « Personne n'ignore que la glace est plus légère que l'eau, et que la densité de celle-ci atteint son maximum à la température de quatre degrés.

Si donc l'air vient à se refroidir, au-dessus d'un lac ou d'une rivière peu profonde, cette influence se traduit par la descente d'une couche à 4 degrés. Si le refroidissement s'accentue, la surface finit par se congeler. Mais alors, la glace qui surnage, forme au-dessus de l'eau restante une couverture protectrice, et il suffit que l'épaisseur de cette couverture dépasse un petit nombre de mètres pour qu'elle devienne impénétrable au froid extérieur, quelque intensité qu'il atteigne.

De cette manière, dans les parages de la zone tempérée froide, la base d'une masse d'eau lacustre ou fluviale conserve, par les froids les plus rigoureux, une liquidité et une température propices à l'existence des animaux aquatiques, qui sans cela seraient détruits durant les grands hivers, n'ayant pas, quand le froid survient, la possibilité de se réfugier dans des régions mieux favorisées. » (DE LAPPARENT, *Science et apologét.* p. 184).

(1) Quand les corps passent lentement, et à l'abri de toute cause de trouble, de l'état fluide à l'état solide, « on voit se former des *cristaux*, c'est-à-dire des corps

La géologie de son côté, a pour objet propre la structure de l'écorce terrestre. Or, « de même que dans un édifice on distingue un certain nombre d'assises superposées et que souvent, si la construction a embrassé une longue durée, on en peut démêler les diverses phases, d'après le style des parties successives, de même la géologie reconnaît que l'écorce terrestre est constituée par des matériaux d'origines et de dates diverses, et elle s'applique à déterminer l'ordre suivant lequel ces matériaux ont été disposés

bien définis, limpides, terminés par des faces remarquablement planes et miroitantes, lesquelles, en se rencontrant, donnent naissance à des arêtes vives d'une merveilleuse finesse ; tels les beaux groupes de cristaux de roche qu'on trouve dans les filons de L'Oisans... Cette suprême expression de l'ordre matériel a évidemment pour cause la tendance à l'acquisition du maximum de stabilité. Il est clair qu'une surface absolument exempte d'aspérités, comme est celle des facettes cristallines, résistera mieux qu'un autre aux attaques du dehors...

Mais ce qui est surtout frappant, c'est ce qu'on peut appeler l'ingéniosité déployée, par les assemblages de cristaux, pour réaliser une stabilité supérieure à celle que leur système semblait autoriser. Tel cristal, comme la croisette de Bretagne, qui devrait se présenter sous la forme d'un prisme allongé, à base de losange, a coutume d'associer deux de ces prismes à angle droit, de manière à former une croix presque parfaite, qui donne à l'ensemble une même résistance suivant deux directions rectangulaires ». (De Lapparent, *ibid.* p. 116 et 150.)

dans le temps et dans l'espace (1). » De là, la distinction des terrains *cristallins* provenant du refroidissement des masses ignées, des terrains *stratiformes* (cambrien, silurien, devonien) qui constituent une transition entre l'époque primaire et secondaire, et enfin des terrains *sédimentaires* divisés en terrains tertiaires et quaternaires qui continuent à se former sous nos yeux. Il n'y a pas jusqu'aux phénomènes volcaniques et au soulèvement des montagnes que le savant ne cherche à rattacher à des causes permanentes, tant il est convaincu que rien au monde n'est livré au hasard (2).

3° L'ORDRE DANS LE RÈGNE VÉGÉTAL. — En passant du règne minéral au règne végétal, nous montons d'un degré dans l'échelle des êtres, nous entrons dans un domaine (celui de la vie) où l'ordre s'affirme avec une netteté croissante, et revêt un caractère de beauté particulière. Les botanistes qui classent les plantes, suivant leurs ressemblances

(1) DE LAPPARENT, *Abrégé de géol.* p. 2.

(2) En s'appliquant à déterminer la succession chronologique des soulèvements qui ont produit les chaînes de montagnes, M. Elie de Beaumont est arrivé à ranger celles-ci par ordre d'ancienneté (cf. FARGES *L'Idée de Dieu*, p 88).

profondes, tendent à reconstituer le plan même de la création ; et, plus ils pénètrent dans la structure intime des tissus vivants, plus ce plan leur paraît harmonieusement conçu, et digne de la plus vive admiration. Jetons, à leur suite, un rapide coup d'œil sur les fonctions de nutrition que l'analyse a révélées dans les plantes. — Tout végétal possède un liquide spécial, comparable au sang des animaux, et que l'on nomme la sève. Celle-ci est principalement tirée du sol par les racines. Encore imparfaitement constituée, elle est dite brute ou ascendante et elle monte vers les parties terminales avec une force étonnante. Lorsqu'elle a subi l'action élaboratrice des feuilles, elle descend au contraire, principalement entre l'écorce et le bois, pour former le cambium. La sève ascendante ressemble à une eau limpide ; quand elle revient des feuilles, c'est un suc épaissi ayant presque la consistance du lait.

Chaque feuille a une infinité de petites ouvertures, ou stomates, par où l'air pénètre dans les tissus, et entre en contact avec la sève (le lilas compte, dit-on, un million de ces stomates par feuille). Là se fait un mystérieux échange. Si l'on met une plante dans un vase clos, de manière à pouvoir recueillir les gaz qui s'en dégagent, on voit que ces gaz sont

différents suivant qu'on opère à la lumière ou dans l'obscurité. Sous l'influence de la lumière solaire et de la chlorophylle, l'acide carbonique jeté dans la circulation par la respiration animale et végétale est décomposé; le carbone se fixe dans les tissus et l'oxygène mis en liberté rentre dans l'air. C'est ainsi que se maintient l'équilibre dans l'atmosphère (1). Nous ne nous arrêterons pas à rechercher comment la sève élaborée, rencontrant sur sa route des parties diverses dont chacune a ses besoins particuliers, arrive à faire ici une fleur là un fruit, ailleurs du bois ou de l'écorce, ni comment se fait le partage des matériaux confondus pêle-mêle dans le mince filet liquide qui descend le long des branches et du tronc. Ce qui est visible, c'est qu'il y a là un art merveilleux, et c'est aussi que dans ces constructions savantes le côté esthétique n'est pas oublié. « Dans les fleurs surtout une foule de détails, l'élégance et la symétrie des parties, l'éclat, la variété et la distribution des

(1) Voir Paul Gervais, membre de l'Institut, *Botanique*. Un homme adulte rejette environ 400 litres d'acide carbonique par jour de 24 heures. L'assimilation chlorophyllienne produisant un résultat inverse de celui de la respiration animale sert à purifier l'atmosphère, mais elle ne se fait que dans les parties vertes et à la lumière solaire. Dans l'obscurité les parties vertes elles-mêmes dégagent comme nous de l'acide carbonique.

couleurs trahissent la main d'un artiste qui a su répandre sur tous ces êtres le charme de la beauté » (1).

4° L'ORDRE DANS LE RÈGNE ANIMAL ET DANS LE CORPS HUMAIN. — L'ordre final, qu'il est déjà facile d'entrevoir dans le règne végétal (puisque les organes et les propriétés de la plante ont pour fin la conservation de l'individu et de l'espèce, ne se manifeste nulle part avec plus d'éclat que dans le règne animal (2).

(1) Disons-le en passant et pour n'y plus revenir, il en est de même pour les animaux supérieurs, et en particulier pour les oiseaux. « Combien d'espèces où la forme des plumes, les nuances et l'agencement des couleurs semblent manifestement calculés en vue de la beauté. .? Or ce n'est pas chose si simple que de produire et de disposer ainsi les couleurs et les nuances les plus délicates sur le plumage de l'oiseau. Le sang qui va porter à toutes les parties de l'organisme les molécules assimilables contient, il est vrai, mais renfermées pêle-mêle, les substances qui donneront aux plumes ces reflets variés. Il faut donc que chaque partie choisisse, en quelque sorte, l'élément qui lui convient, ici le blanc ou le vert, là l'éclat de l'émeraude ou du rubis, de manière à réaliser le type de l'espèce. Et si l'on considère la beauté, la richesse de ces parties, le nombre immense de ces appropriations si diverses, comment n'y pas voir le dessein d'un artiste qui se joue dans ces gracieuses productions ? » SAINT-ELLIER, p. 14.

(2) On appelle fin ou but, un résultat qui a été *prévu* et *préparé*, et ordre final une disposition de choses aboutissant à un tel résultat. Nous n'ignorons pas que les matérialistes, en affirmant que tout est produit par

Mais, comme il nous est impossible de passer en revue toutes les fonctions de nutrition et de relation (1), par lesquelles la vie s'entretient dans le corps des animaux, et dans le corps humain, nous nous bornerons à décrire le mécanisme de la circulation du sang et de la respiration, les organes de la vue et de l'ouïe, et enfin certains instincts où se remarquent des adaptations et des corrélations du plus haut intérêt.

A) CIRCULATION DU SANG ET RESPIRATION. — Dans un livre qui a pour titre : *Histoire d'une bouchée de pain*, M. Jean Macé, l'auteur de la Ligue de l'Enseignement aujourd'hui si hostile à toute idée religieuse, a parfaitement décrit (et non sans un sentiment de vive admiration pour l'Auteur de la nature), les mer-

une matière aveugle, nient du même coup qu'il y ait des fins dans la nature. Nous montrerons plus loin que cette doctrine est insoutenable. En attendant, s'il nous arrive de parler de finalité (et il est presqu'impossible qu'il en soit autrement), on pourra n'accorder à cette assertion qu'une valeur provisoire. Ce qui importe présentement, c'est la description exacte des faits.

(1) Les fonctions de nutrition (digestion, circulation, respiration, sécrétion) servent à l'entretien de la vie interne ; les fonctions de relation (sensibilité et locomotion ou mouvement) mettent le vivant en rapport avec le monde extérieur. Les animaux n'étant pas fixés au sol, comme les plantes, ont des sens pour percevoir les objets nécessaires à leur existence, et des organes de locomotion et de préhension pour s'en emparer.

veilles de la circulation du sang et de la respiration.

Par une ingénieuse fiction, il suppose qu'un riche financier, s'étant fait bâtir un palais, s'aperçut au dernier moment qu'il n'avait à sa disposition qu'une eau bourbeuse, et peu abondante, amassée par les pluies dans une sorte de puisard ou rigole souterraine. Faire venir l'eau d'une rivière voisine, comme Louis XIV à Versailles, eut été bien facile ; mais la chose parut banale à ce fastueux propriétaire. Il lui fallait du nouveau, de l'inattendu, de l'extraordinaire. Il prit donc une plume, et traça séance tenante le programme suivant qu'il remit à ses ingénieurs. 1e) On prendra l'eau sur place. 2e) Elle coulera nuit et jour dans toutes les pièces du palais. 3e) Il y en aura toujours assez, et elle sera bonne. — Les savants se regardèrent quelque temps sans parler... Enfin l'un deux eut une inspiration, et voici ce qu'il proposa. Pour rendre potable l'eau de la rigole, il fallait lui donner de l'air et du mouvement. Il s'agissait donc d'établir une pompe à mille tuyaux qui, prenant le liquide dans la rigole, le refoulerait ensuite dans un tuyau terminé en pomme d'arrosoir, d'où elle jaillirait en pluie fine dans un réservoir en plein air. Là un autre jeu de pompe viendrait la reprendre, bien aérée, pour la refouler encore une fois dans

un gros tuyau, à mille ramifications, venant aboutir à toutes les pièces du palais.

Jusque-là tout allait bien. Mais comment suffire à une consommation énorme, avec le mince filet d'eau dont on disposait. Notre homme y avait pourvu par un trait de génie. Sous chacun des robinets toujours ouverts dans le palais, il plaçait une cuvette d'où partait un tube communiquant avec le corps de pompe d'appel qui aspirait l'eau de la rigole. De la sorte, l'eau qui coulait des robinets était reprise aussitôt, et faisait continuellement la navette. Mais, comme il devait arriver qu'ayant servi elle fut devenue impure, l'eau des cuvettes traversait à son retour une série de filtres destinés à lui rendre sa limpidité.

Un concert unanime des félicitations accueillit ce plan si simple et si hardi. Mais quand il fut question d'établir les machines, naturellement très compliquées, qui devaient mettre en jeu ce quadruple système de tuyaux, le financier déclara tout net qu'il ne mettrait à la disposition des ingénieurs qu'un tout petit cabinet noir, voisin de sa chambre, et que, pour éviter le bruit, il ne voulait entendre parler ni de machines à vapeur, ni d'ouvriers employés à servir la machine, ni de roues, ni d'engrenages...... Pour le coup, nos gens s'avouèrent vaincus : le maître était exigeant et

capricieux jusqu'à l'absurde; et, dans de pareilles conditions, le problème apparaissait complètement insoluble.

Dans le corps humain pourtant, remarque M. J. Macé, un problème tout semblable a été résolu; et chacun de nous possède une machine cent fois plus compliquée et plus délicate que celle dont rêvait le présomptueux financier. Cette machine c'est le cœur qui, avec le système de veines et des artères, fonctionne sans bruit appréciable, nuit et jour, et suffit à irriguer tout le corps.

Le cœur est divisé en quatre compartiments; deux à droite et deux à gauche. Les deux compartiments de droite (l'oreillette et au-dessous le ventricule) rappellent la pompe chargée d'aspirer du même coup l'eau impure de la rigole et celle des robinets. En effet, le sang noir ayant servi à la nutrition arrive à l'oreillette droite, et celle-ci le lance dans le ventricule du même côté, qui à son tour le chasse dans l'artère pulmonaire. Cette moitié du cœur sert donc à la circulation du sang noir, chargé d'acide carbonique.

Les poumons font l'office de filtres : on y rencontre, tout à la fois, les mille et mille petits canaux qui terminent les bronches chargées d'air, et les ramifications extêmement ténues de l'artère pulmonaire pleine de sang noir. C'est dans ce commerce intime

entre l'air et le sang que celui-ci se purifie, et de noir devient rouge. « L'opération est délicate, car une bulle d'air introduite dans les vaisseaux sanguins pourrait donner la mort. Mais tout est sagement fait : c'est au travers d'une membrane excessivement mince que le sang échange avec l'air ce qu'il a d'impropre à la vie ; il lui cède son acide carbonique et lui prend l'oxygène par lequel il sera de nouveau vivifié ; échange plein de délicatesse où pas une goutte de sang, pas une bulle d'air ne traverse la membrane qui sépare le sang des alvéoles pulmonaires. Ces alvéoles sont nombreuses : on en compte 1500 à 1800 millions dans la masse de nos poumons. » (DE SAINT ELLIER, p. 11.)

Le sang régénéré revient, par les veines pulmonaires, à l'oreillette gauche qui le transmet elle-même au ventricule gauche, pour que celui-ci le refoule dans l'artère aorte, d'où il se répand par l'intermédiaire des vaisseaux capillaires (1) dans le corps tout entier.

Les deux compartiments de cette moitié gauche du cœur correspondent donc à la seconde pompe, dont on parlait tout à l'heure,

(1) Ces vaisseaux capillaires, plus fins que les cheveux auxquels ils empruntent leur nom, sont en nombre tel qu'une pointe d'aiguille s'enfonçant dans les chairs en déchire plusieurs centaines.

et servant à conduire l'eau purifiée dans toutes les pièces du palais (1).

Les battements du cœur sont le signe des mouvements qu'exécute cet organe, pour recevoir le sang dans ses cavités ou le chasser dans les deux systèmes artériels. La dilation (diastole) alterne avec la contraction (systole). En se dilatant, le cœur fonctionne comme pompe aspirante, et en se contractant comme pompe foulante. Le jeu de cette pompe se répète cent mille fois par jour ; commençant avec la vie, il se poursuit jusqu'à la mort, avec tant de régularité, de douceur, et d'aisance que d'ordinaire nous ne le remarquons pas (2).

B) STRUCTURE ET FONCTION DE L'ŒIL — L'œil nous sert à voir, et voir c'est recevoir au dedans de soi l'image des objets extérieurs. Mais pour recevoir des images du dehors, il nous fallait un appareil semblable à celui dont se

(1) Les tuyaux de distribution qui partent de la machine pour aller partout s'appellent chez nous les artères ; les tuyaux de retour qui ramènent l'eau à la machine s'appellent les veines. Pour continuer la comparaison, on pourrait dire que la rigole souterraine c'est l'intestin grêle où se rassemble le chyle, et les tuyaux qui viennent y plonger ce sont par conséquent les vaisseaux chylifères, les seuls par lesquels il arrive au cœur quelque chose qui n'en soit pas sorti. » J. MACÉ, 93.

(2) Cf. P. GERVAIS, *Zoologie : circulation et respiration*, p. 70 à 101.

servent les photographes, et que l'on appelle chambre noire. « Etant donnée une boîte fermée de toutes parts, et ne donnant accès à la lumière que par une petite ouverture, si l'on place derrière cette ouverture, dans l'intérieur de la boîte, une lentille convergente, les rayons lumineux partis d'un objet quelconque et forcés de traverser cette lentille iront se réunir sur l'écran disposé au fond même de la boîte, et y reproduiront l'image de l'objet externe, mais renversée » (1). — L'œil est un appareil de ce genre, mais incomparablement plus parfait qu'aucun de ceux que produit l'industrie humaine. Le globe oculaire constitue la chambre noire, et il est formé principalement par la sclérotique, membrane résistante et opaque, sauf sur le devant. La partie opaque se nomme le blanc de l'œil. La partie non opaque est appelée cornée transparente ; celle-ci ressemble à un verre de montre qui serait enchâssé en avant de la sclérotique.

Le fond de la chambre noire, c'est-à-dire du globe de l'œil, est tapissé par la choroïde sur laquelle s'étale la rétine, membrane nerveuse et sensible, qui est l'épanouissement du nerf optique.

Entre la rétine et l'ouverture oculaire il y

(1) P. Janet, *Les Causes finales*, p. 91.

a des matières convergentes pour remplacer la lentille du photographe, savoir : l'humeur aqueuse, le cristallin et l'humeur vitrée. Le cristallin a la forme d'une lentille plus ou moins convexe : il fait converger les rayons lumineux, et son foyer coïncide avec la surface de la rétine. « Mais au lieu d'être comme les nôtres, d'une substance homogène, cette lentille est formée d'un nombre considérable de couches superposées et de densités différentes. Cette particularité réalise un perfectionnement que Newton croyait impossible ; elle supprime les franges irisées qui défigurent les images dans les lunettes ordinaires.

De plus, le cristallin n'est pas inerte et invariable dans ses courbures. Sous l'action de certains muscles, soumis à la volonté, il peut devenir plus ou moins convexe, et s'adapter à la distance des objets, ce qui nous permet de percevoir avec netteté et les corps placés près de nous et les étoiles, dont la distance est presqu'infinie » (1).

Pour ce qui est de la rétine, épanouissement du nerf optique, elle est encore plus remarquable. « Elle est, avec l'organe de Corti, le plus admirable ensemble de terminaisons nerveuses que nous présente l'anatomie humaine. On y distingue huit couches

(1) SAINT-ELLIER, *L'Ordre du monde*, p. 60-65.

différentes dont la plus interne, celle qui reçoit l'action de la lumière, est formée par une multitude de fibres très fines dressées comme des filaments du velours le plus délicat ; les unes en forme de cylindres sont appelées bâtonnets ; les autres semblables à des fuseaux sont nommées les cônes. — Ces bâtonnets et ces cônes sont dressés côte à côte, avec une grande régularité, sur le fond de l'œil où ils forment une espèce de mosaïque d'une extrême délicatesse.

Comme leur diamètre ne dépasse pas 5 à 6 millièmes de millimètre (un deux centième de millimètre), on en peut compter de 30 à 40.000 par millimètre carré. Supposez que chacun de ces bâtonnets puisse recevoir l'impression distincte d'un point lumineux, et cette hypothèse a été vérifiée, chaque millimètre carré de la rétine reproduira plus de 30.000 points distincts de l'objet perçu, et un centimètre carré de trois à quatre millions. C'est ainsi que d'un seul coup d'œil nous pouvons embrasser tout un tableau, tout un vaste paysage.

Si l'on considère après cela les vibrations lumineuses qui viennent affecter le nerf optique, on peut dire d'une manière générale que la rétine en perçoit plus de 500 trillions par seconde. Qu'en juge par là de l'extrême délicatesse de cette membrane qui sans fatigue

vibre ainsi tout le jour, et pendant une vie entière.

Combien d'autres particularités remarquables dans la construction de l'œil, et dans le sens de la vue ! — Pour manier les instruments d'optique, les pointer, les adapter aux distances, il faut quantité de rouages, de vis, de pivots, de charnières.... Quelques muscles remués à volonté dirigent en tous sens notre organe visuel. En outre, pendant que le champ de nos lunettes est très restreint, celui de l'œil embrasse presque la moitié de l'horizon. Peintre inimitable, il nous offre un tableau vivant et animé, il reflète toutes les couleurs, il perçoit toutes les nuances... » Cf. Périer (*Anatomie et Phys.*), Milne-Edwards (*Leçons de phys.*) cités par Saint-Ellier. *ibid.*

C) STRUCTURE ET FONCTION DE L'OREILLE. — De même que l'œil est comparable à l'appareil dont se servent les photographes, de même l'oreille ressemble à certains instruments dont usent les physiciens pour l'étude et l'analyse des sons.

Chez les animaux supérieurs elle se compose de trois parties : l'oreille externe qui recueille les sons, l'oreille moyenne qui les transmet, et l'oreille interne qui les perçoit. On distingue dans l'oreille moyenne : — *a*) la mem-

brane du tympan ; — *b*) la fenêtre ronde et la fenêtre ovale ;— *c*) la chaîne des osselets ;— *d*) la trompe d'Eustache. — L'oreille interne ou labyrinthe semble être l'organe principal de l'ouïe : elle communique avec l'oreille moyenne par la fenêtre ovale et la fenêtre ronde, et avec le cerveau par un nerf acoustique ; elle comprend : — *a*) le vestibule ; — *b*) les canaux semi-circulaires ; — *c*) le limaçon.

Dans cet ensemble, où tout dénote un art aussi conpliqué que savant, nous ne nous arrêterons à considérer que la dernière partie, celle qui doit son nom à sa ressemblance avec une coquille bien connue. Le limaçon est formé par une sorte de tube contourné en spirale. Au fond de ce tube, et sur une membrane très mince, le célèbre anatomiste Corti a découvert une harpe microscopique qui se compose de 6000 fibres ou cordes tendues et vibrantes. La plus courte de ces cordes n'a qu'un vingtième de millimètre et la plus longue un demi-millimètre. Il est tout à fait vraisemblable qu'elles communiquent toutes avec autant de petits nerfs dépendant du nerf auditif. « Chacune est accordée pour un son différent d'autant plus grave que la corde est plus longue. On s'est demandé si la série entière est suffisante pour qu'à chacun des sons de l'échelle musicale corresponde une fibre. La réponse n'est pas douteuse. Pour les musi-

ciens même les plus exercés, l'échelle des sons musicaux ne dépasse pas 5376 intervalles compris entre les 49 notes différentes des sept gammes que l'oreille peut entendre (1). Or le nombre des fibres, suivant les estimations les plus modérées, n'est pas inférieur à 6000. On voit que ce nombre est plus que suffisant pour que le clavier réponde par une corde spéciale à chacun des sons que l'expérience nous montre comme constituant l'échelle musicale des sujets les mieux doués (2) ».

C'est donc un appareil musical d'une merveilleuse délicatesse que possède l'oreille humaine, et qui rend parfaitement compte de son aptitude à percevoir les sons et les notes harmoniques les plus complexes.

Dans la description qu'on vient de lire, nous n'avions en vue que le sens de l'ouïe tel qu'il existe ordinairement chez les animaux qui vivent dans l'air. Chez ceux qui vivent et entendent dans l'eau, les conditions sont différentes, mais dans les deux cas elles sont parfaitement appropriées aux milieux. Chaque fois la nature a trouvé juste dans la confection de l'organe, et jamais le système

(1) MATHIAS DUVAL, *Physiologie*, p. 554.

(2) Une oreille ne peut percevoir un intervalle inférieur à un 64e de demi-ton. Or, il y a sept octaves comprenant chacune 12 demi-tons ($64 \times 12 \times 7 = 5376$.)

convenable pour l'air ne se rencontre dans l'eau, ou réciproquement.

Ce serait ici le lieu de considérer les organes des autres sens, le système nerveux et surtout l'admirable corrélation qui existe entre toutes les fonctions et tous les organes de chaque être vivant (1).

Mais cette étude serait trop longue, et elle n'est pas nécessaire pour notre sujet (2). Nous terminerons donc l'énumération des faits en signalant les principaux instincts.

(1) On connaît la loi des corrélations organiques formulée par Cuvier : « toutes les parties d'un être organisé se correspondent mutuellement : les intestins correspondent avec les mâchoires, les mâchoires avec les griffes, les griffes et les dents avec les organes du mouvement... Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres changent aussi, et par conséquent chacune d'elles prise séparément indique et donne toutes les autres. » Découvrir cette loi c'était fonder la paléontologie qui tend à reconstituer les fossiles. « Quelques fragments épars, dit M. Jurien de la Gravière, avaient paru suffire à Cuvier pour reconstituer l'être préhistorique qu'il désigne sous le nom de Paléontérium magnum. On contestait l'exactitude de la reconstitution. Tout à coup d'une carrière à plâtre, exploitée à Vitry-sur-Seine, se lève un squelette gigantesque : me reconnaissez-vous, semble dire ce monstre ? Comparez au précieux fossile le dessin de Cuvier : lequel des deux est la copie de l'autre ? Jamais la science n'obtint un triomphe aussi éblouissant et aussi complet. (*Compte rendu de l'Académie des Sciences*, 27 *décembre 1886*.)

(2) Dans son ouvrage intitulé : *De l'espèce et de la classification en zoologie*, M. Agassiz a parfaitement exposé les rapports qui unissent les espèces et les règnes de la nature.

D) INSTINCTS DES ANIMAUX. — L'instinct, a-t-on dit, est une impulsion qui porte l'animal à accomplir certains actes absolument déterminés et invariables : c'est tout à la fois un besoin naturel et un savoir-faire naturel.

Parmi les caractères les plus remarquables de l'instinct, les psychologues et les naturalistes signalent la spécialité, l'ignorance du but et la perfection immédiate. L'instinct est spécial en ce sens qu'il ne sert qu'à une seule chose (par ex : l'oiseau sait bâtir son nid et pas autre chose), tandis que l'intelligence proprement dite sert à tout. D'autre part l'instinct est accompagné de conscience (plus ou moins sourde), mais il n'a pas conscience de sa fin. Des faits nombreux le prouvent. Si l'on perce, par exemple, le fond de la cellule d'une abeille maçonne au moment où elle est occupée à le remplir de miel, l'animal, tout entier à son travail actuel, néglige de mettre un tampon à ce tonneau des Danaïdes. Il s'obstine à vouloir remplir son récipient percé. Finalement l'œuf est pondu dans la cellule vide, et celle-ci fermée par le haut avec les précautions ordinaires, sans que l'abeille ait rien fait pour réparer la ruineuse brèche. (FABRE, *Nouv. Souvenirs entomol. chap. X.*) Enfin l'instinct arrive à son but sans tâtonnement, sans étude, avec une perfection que la science ne saurait dépasser.

Ces caractères montrent que l'instinct ne s'explique ni par l'expérience ni par l'habitude, ni enfin par la raison. L'animal ne parle pas, et il ne progresse pas. C'est donc qu'il n'a pas l'intelligence proprement dite. Et pourtant tout dénote dans ses actes instinctifs le discernement, le calcul et l'exacte appropriation des moyens à la fin. Les faits abondent : nous ferons un choix parmi les plus significatifs, renvoyant pour le surplus aux traités spéciaux sur la matière (1).

Parmi les instincts relatifs à la conservation de l'individu, tout le monde connaît ceux de l'araignée tissant sa toile et tendant ses pièges (2), du fourmilion se construisant un entonnoir pour y faire tomber sa proie, du castor bâtissant ses huttes, de l'abeille enfin édifiant sa ruche. « C'est un problème de mathématiques très curieux, de déterminer sous quel angle précis les plans qui composent le fond d'une cellule doivent se rencontrer, pour offrir la plus grande économie de matériaux et de travail. Il a été résolu par quelques mathématiciens. On a trouvé que c'était l'angle même sous lequel les trois plans de la cellule des abeilles se rencon-

(1) Voir surtout FABRE, *Souvenirs entomologiques*.

(2) Le fil de l'araignée, malgré son extrême finesse, peut soutenir un poids de 10 à 15 grammes, cent fois plus que le poids de l'insecte lui-même.

trent dans la réalité. » (JANET, *Causes fin.* p. 118.)

Les instincts qui ont trait à la conservation de l'espèce ne sont pas moins remarquables. On en pourra juger par l'exemple suivant. « L'ammophile hérissée est un insecte qui nourrit sa larve d'un ver gris de belle taille. Or, la larve ne s'accommode que de chair fraîche. Il faut donc que le gibier mis à sa portée reste vivant, mais qu'il soit paralysé, car le moindre mouvement risquerait de compromettre l'œuf de l'ammophile déposé sur le ver ; bien plus, à la première velléité d'attaque, le ver aurait vite raison de la larve. La paralysie complète du ver s'obtient par la lésion de neuf centres qui s'échelonnent dans le corps de la bête. Mais la lésion des ganglions cervicaux ne doit pas être assez profonde pour entraîner la mort : il suffit qu'elle détermine une sorte d'engourdissement, la suspension de toute faculté motrice. L'ammophile procède à l'opération en anatomiste et en physiologiste consommé. Sa proie saisie, neuf coups d'aiguillon, pas un de plus, pas un de moins, font l'affaire. Il n'y a pas d'hésitation. Les centres nerveux sont atteints ; reste le cerveau. Ici l'insecte ne joue pas du stylet : le coup serait mortel. Il se contente de mâchonner légèrement la tête du ver gris, jus-

qu'à ce que la pression ait donné le résultat voulu. » (RABIER, *Psychol*).

Nous resterons sur ce fait qui nous semble des plus caractéristiques (1). Aussi bien le moment est venu de se demander qui a pu enseigner aux oiseaux à construire leurs nids, aux abeilles à exécuter des travaux géométriques, aux araignées à résoudre des problèmes de mécanique, et à certains insectes enfin à pratiquer une chirurgie savante que les plus habiles parmi les hommes ne sauraient égaler. Mais cette question elle-même rentre dans une autre plus générale, et qui embrasse tous les faits dont il a été parlé. Il s'agit de savoir comment s'explique l'ordre entier qui règne dans le monde.

Au-dessus de nos têtes, les mouvements harmonieux de millions d'astres, autour de nous les lois stables qui assurent la régularité des phénomènes au milieu de la fragilité des êtres, l'art merveilleux qui se manifeste dans la formation et les rapports des vivants, la symétrie et la beauté répandues à profusion

(1) La plupart des hyménoptères carnivores ont, comme l'ammophile, à résoudre un problème d'anatomie chirurgicale, quand ils percent les flancs de leurs victimes. Mais il est à remarquer que chaque espèce a sa manière d'enfoncer le stylet, parce que la situation des centres nerveux varie avec les différents insectes qu'il s'agit d'immobiliser (Cf. FABRE, *Souv. ent.*).— Voir la note 3, à la fin du volume.

depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand, voilà ce qu'un rapide coup d'œil jeté sur le monde nous a fait entrevoir (1). Toutes ces merveilles ont évidemment une cause ; mais quelle est cette cause ? — On connaît déjà notre réponse.

L'ORDRE UNIVERSEL N'A PU ÊTRE PRODUIT QUE PAR UNE CAUSE INTELLIGENTE ET DISTINCTE DU MONDE.

« La raison qui voit l'ordre et les lois du monde, voit aussi que l'idee même d'ordre exclut l'idée de hasard et de force aveugle ; elle écarte donc avec dédain l'hypothèse d'un hasard produisant la symétrie, d'une multiplicité confuse produisant l'unité et le concert. Elle sait d'autre part que ces grands effets de l'intelligence se produisent en des êtres qui ne sont point dans le secret du poème splendide où ils jouent si fidèlement leur rôle. Elle affirme donc que le principe de l'ordre universel, n'étant point dans les êtres ordonnés, réside hors d'eux, dans un être ordonnateur ; elle affirme qu'il y a un

(1) Nous ne nous arrêterons pas à discuter ici l'objection tirée des désordres de la nature. Il est reconnu de tous que, dans l'ensemble, le monde est une harmonie et qu'il y a lieu d'en rechercher la cause. Cela nous suffit pour l'instant.

mécanicien derrière cette immense machine dont les rouages sont si bien d'accord, sans avoir cependant conscience ni de leur fonction propre, ni de leurs mutuels rapports, ni de leur destination commune » (1).

Telle est la conclusion certaine, où le bon sens populaire se repose comme dans la lumière même de l'évidence. Nous pourrions nous en contenter.

Mais avec des adversaires toujours en quête de subtilités, dans le but d'échapper à la logique qui les étreint, il faut garder toutes les issues et prévenir toute retraite. Pour rendre notre argumentation plus saisissante et plus serrée, nous allons limiter le terrain de la discussion, et considérer presque exclusivement les organismes vivants.

En décrivant ces organismes d'une architecture si délicate et si variée, nous avons parlé, comme malgré nous, d'ordre final. Ce point est à éclaircir sans plus tarder, car il a, dans le débat que nous soutenons contre le matérialisme athée, une importance capitale.

Il est bien certain, tout d'abord, que dans les corps vivants toutes les parties forment un système régulier et conspirent à produire des effets utiles. Personne aujourd'hui ne s'aviserait de prétendre, par exemple, que la dis-

(1) DE MARGERIE, *Théod. I,* 202.

position et l'agencement du cœur, des veines, des artères et des poumons ne servent pas directement à la circulation, ou que les diverses parties de l'œil sont de nul avantage pour la vision. Mais la question qui se pose est la suivante : la circulation est-elle un résultat qui a été prévu ? Pareillement la vision a-t-elle préexisté à l'état de dessein, de but dans l'agent qui a formé l'œil (1) ?

Répondre affirmativement, et cette réponse est la nôtre, c'est soutenir que la formation des organismes ne s'explique pas sans l'intervention d'une intelligence. — Sur quoi se fonde cette affirmation ?

Elle se fonde sur le principe, dit *des causes finales*, qui peut s'énoncer ainsi : « Chaque fois que des éléments multiples, complexes, de nature différente, et susceptibles de combinaisons variées, sont accordés ensemble de manière à produire un effet ou un résultat précis, déterminé, cet accord ne peut s'expliquer que par une idée directrice, et consé-

(1) Certains de nos adversaires distinguent *les fins* qui ne sont que des *résultats utiles* et à tout prendre de simples effets, et *les fins intentionnelles* qui sont des résultats utiles sans doute, mais prévus et préparés. C'est un véritable abus de langage auquel nous refusons de nous associer. Pour nous, comme pour l'immense majorité des philosophes, toute fin est un résultat préconçu et voulu, et par conséquent toute fin est intentionnelle.

quemment par l'intervention d'une intelligence (1). »

Pour faire ressortir le caractère de certitude absolue que présente ce principe, nous allons l'appliquer tout d'abord à l'interprétation d'une œuvre quelconque de l'industrie humaine ; nous nous en servirons ensuite dans la considération de ces merveilleuses machines, que l'on nomme des organismes.

Soit une locomotive qui circule sur des rails. En l'observant de près, vous trouvez qu'elle se compose de matériaux divers : il y a du fer, de l'acier, du cuivre, de la fonte, du nickel même. Ces matériaux susceptibles de prendre toutes les formes imaginables, en ont de très précises : ici la forme d'une chaudière, là d'un foyer ; ici d'une roue, là d'une bielle, ailleurs d'un piston, d'une soupape, etc.. Ces formes ne sont pas seulement juxtaposées, elles se lient et s'ajustent les unes aux autres, et — chose remarquable — en elles-mêmes, dans leur structure et leur dispo-

(1) Ce principe, qui exprime un rapport nécessaire entre l'ordre existant dans un assemblage et la cause intelligente, est immédiatement dérivé du principe de raison suffisante : « Tout ce qui existe a sa raison suffisante en soi-même ou dans un autre être ». M. Janet l'a formulé autrement. Mais la formule qu'il donne est trop philosophique pour être comprise de la masse des lecteurs : nous avons cru pouvoir lui en substituer une autre dont le sens est d'ailleurs identique.

sition, elles sont telles que les réclame un certain effet à produire, qui est la locomotion — Comment expliquer cet accord, cette conspiration, cette appropriation de matériaux si divers et de formes si différentes? En admettant que c'est précisément cet effet futur qui a commandé la réunion des matériaux et leur agencement (1). Mais cet effet, n'existant pas physiquement, quand la locomotive se construit, ne peut exercer une influence directrice que s'il existe à l'état d'idée dans une intelligence, seule capable de prévoir l'avenir, comme aussi de choisir, de réunir et d'adapter les moyens dans une exacte proportion avec le résultat qu'elle se propose d'obtenir (2).

(1) C'est la fin qui commande le choix et la disposition des moyens. Mais elle ne commande, elle n'est cause que dans l'ordre idéal, en tant qu'idée, parce qu'elle incite l'être à agir. Dans l'ordre réel, elle est simplement effet. On peut donc distinguer ici quatre moments : *a*) la représentation du but ; — *b*) la représentation des moyens ;— *c*) la réalisation des moyens ;— *d*) la réalisation du but. L'ordre d'exécution reproduit en sens inverse l'ordre de représentation. Suivant l'adage scolastique, ce qui est dernier dans l'exécution (le but réel), est premier dans la représentation (le but idéal ou l'idée du but).

(2) Toute l'argumentation se résume dans le sorite suivant dont les propositions s'enchaînent rigoureusement : l'accord d'éléments multiples, de nature et de formes diverses..... exige une cause suffisante, proportionnée — Cette cause proportionnée ne peut être

Que pourrait-on objecter ? Que la locomotion n'a pas été prévue et voulue par l'agent, quand il construisait la machine ? Mais alors, pourquoi la réunion de matériaux si divers, pourquoi leur agencement et leur adaptation si parfaitement utiles à la locomotion ? On va à l'encontre d'un principe fondamental de l'intelligence humaine, d'après lequel tout a sa raison, tout a son explication suffisante. A parler franc, il faudrait dire simplement ceci : La machine n'a pas été faite en vue de la locomotion sur des rails ; elle existe par une rencontre imprévue de matériaux divers, de formes très compliquées et très bien ajustées; et du moment qu'elle avait tout ce qu'il faut pour marcher sur des rails, elle s'est mise à marcher.....

Mais personne au monde ne voudrait aller jusque-là, tant l'absurdité d'un pareil langage est facile à saisir.

qu'une idée directrice, savoir : l'idée du résultat ultime à produire — Cette idée directrice exige elle-même une intelligence — Donc, l'accord d'éléments multiples... exige une intelligence.

On voit par là que nous ne supposons pas à priori la finalité. Nous partons de ce fait incontesté que la résultante des forces cosmiques est un ordre, et en nous appuyant sur un principe immédiatement dérivé du principe de raison suffisante, nous concluons que cet ordre, cet accord d'éléments multiples, variés, ne peut avoir sa raison d'être que dans une idée et dans une intelligence. Voir SERTILLANGES, *op. cit.* 125-126.

Maintenant, nous le demandons à tout homme de bonne foi : pourquoi la conclusion qui s'impose, quand il s'agit des œuvres de l'industrie humaine, ne serait-elle pas recevable et ne s'imposerait-elle pas en face des merveilles du règne végétal et du règne animal ?

Qu'on se rappelle ce qui a été dit de l'instinct de l'ammophile par exemple. Le choix de la proie, les neuf coups dont la larve est frappée, la direction et la profondeur des coups, la longueur du stylet, la qualité du poison, la situation de l'œuf sur la larve paralysée..... tout cela constitue une série de conditions et d'actes à la fois très complexes et très exactement appropriés aux besoins d'une progéniture que l'animal ne connaîtra peut-être jamais. Une telle appropriation que la science humaine admire, sans pouvoir l'égaler, ne suppose-t-elle pas une raison directrice qui, n'étant pas dans l'animal lui-même, doit se retrouver dans l'Auteur de la nature ?

Et, que penser des organismes considérés en eux-mêmes ? Ces machines, si compliquées dans leur structure et cependant si aisées dans leur jeu, ne sont-elles pas plus merveilleuses que les plus étonnants mécanismes de l'industrie humaine ? « Une machine nous paraît d'autant plus admirable, dit le

savant Réaumur, et elle fait d'autant plus d'honneur à son inventeur que, si en étant aussi simple que possible, par rapport à la fin à laquelle elle est destinée, il y entre un plus grand nombre de parties différentes entre elles. Nous avons une grande idée de l'ouvrier qui a su réunir et faire concourir à la même fin tant de parties différentes et nécessaires. Or, celui qui a fait les machines vivantes n'a fait entrer dans leur composition que les parties qui doivent y être... Ce sont là des ouvrages qui ne donnent point de prise à une critique raisonnable, et il n'y a qu'à admirer (1) ».

Que si de l'ensemble des organismes nous passons aux détails, le problème se pose de la même manière et la solution s'impose aussi impérieusement. Examinons le cœur, les veines, les artères et les capillaires. Cet ensemble ne constitue-t-il pas un magnifique appareil de circulation et d'irrigation que les plus habiles ingénieurs tenteraient vainement d'imiter? Et l'œil, qui est l'organe de la perception visuelle, n'est-il pas le plus parfait des appareils photographiques? La seule rétine qui compte

(1) De l'aveu de Hœckel, un des coryphées du darwinisme, « les organes se montrent si merveilleusement adoptés pour un but tout à fait spécial, que les mécaniciens les plus ingénieux ne seraient pas en mesure d'imaginer un organe plus parfait dans le même but. » Qu'on tire la conclusion !

plusieurs milliers de cônes et des bâtonnets ne surpasse-t-elle pas en complexité et en délicatesse l'écran le plus sensible qui ait été construit de main d'homme? Pour que le résultat contenu en puissance dans les propriétés de cette membrane ait pu se réaliser, il a fallu, dit M. Janet « un milliard de combinaisons toutes plus surprenantes les unes que les autres. » (JANET. *Caus. fin.* 54.)

Pour qui observe les choses et les faits, sans parti pris, le doute n'est pas possible. A moins d'admettre (ce qui serait de la déraison pure) que la logique ne vaut que quand on prétend l'employer à combattre les croyances religieuses, il faut bien avouer que, dans la formation des organismes, il y a eu nécessairement intervention d'une idée directrice, et, partant, intervention d'une intelligence capable de concevoir des fins et de les réaliser.

Nous pouvons nous réclamer ici des autorités scientifiques les plus hautes.

« Quoi de plus absurde, dit M. Flourens, que d'imaginer qu'un corps organisé, dont toutes les parties ont entre elles une connexion et une corrélation si admirablement calculées, puisse être produit par un assemblage aveugle d'éléments physiques ? »

M. Richet, directeur de la *Revue scientifique*, écrivait de son côté, le 2 juillet 1898 : « Ce n'est pas par hasard que l'œil voit ; il y

a tout un agencement de parties, tout un mécanisme merveilleux dans l'ensemble et dans les détails les plus minuscules, qui nous permet de dire avec certitude : l'œil est fait pour voir (1). Je ne crois pas qu'on puisse se soustraire à cette nécessité. L'adaptation de de l'œil à un but, qui est la vision, s'impose à nous avec une telle force que les sophismes les plus subtils ne pourront ébranler l'opinion de personne, voire celle des sophistes eux-mêmes. » Plus loin il ajoutait : « Nous avons pris l'œil comme exemple ; mais nous aurions pu prendre tout autre organe, l'oreille, ou le cœur, ou l'estomac, ou le cerveau, ou les muscles. Qui donc pourrait empêcher les physiologistes de prétendre que l'oreille a été faite pour entendre, le cœur pour lancer le sang dans les parties du corps, l'estomac pour digérer, le cerveau pour sentir et percevoir, les muscles pour produire le mouvement ? L'adaptation de l'organe à la fonction est tellement parfaite, que la conclusion s'impose d'une adaptation non fortuite, mais voulue. Même dans les plus petits mécanismes cette adaptation est extraordinaire ».

(1) C'est en étudiant l'œil que Littré, le chef des positivistes français, se convertit à la doctrine des causes finales. Il lui apparut clairement, comme à Newton, que celui qui a formé l'œil ne pouvait pas ignorer les lois de l'optique.

Citons encore deux physiologistes éminents. « On doit s'étonner, dit M. Milne-Edwards, qu'en présence de faits tellement nombreux, il puisse se trouver des hommes qui viennent nous dire que toutes les merveilles de la nature sont de purs effets du hasard, ou bien des conséquences forcées des propriétés générales de la matière, de cette matière qui forme la substance du bois ou de la pierre. Ces vaines hypothèses, ou plutôt ces aberrations de l'esprit, que l'on désigne parfois sous le nom de science positive, sont repoussées par la vraie science » (1).

Claude Bernard, s'arrêtant à considérer l'œuf qui est le germe de la plupart des organismes, montre parfaitement le rôle de l'idée directrice dans la construction de ces étonnantes machines. « L'œuf, dit-il, est sans contredit l'élément le plus merveilleux de tous, car nous le voyons produire un organisme entier... Qu'y-a-t-il de plus extraordinaire que cette création organique, et comment pouvons-nous la rattacher aux propriétés de la matière qui constitue l'œuf ? L'œuf est un devenir ; or, comment concevoir qu'une matière ait pour propriété de renfermer des propriétés et des jeux de mécanisme qui n'existent pas encore ? Il est clair que toutes les actions

(1) *Revue des Questions scientif.*, avril 1883, p. 386.

chimiques, en vertu desquelles l'organisme s'accroît et s'édifie, s'enchaînent et se succèdent en vue de ce résultat qui est l'organisation et l'accroissement de l'individu animal ou végétal. Il y a là comme un *dessin vital* qui trace le plan de chaque être et de chaque organe... Ces actions chimiques semblent dirigées par quelques conditions invisibles, dans la route qu'elles suivent, dans l'ordre qui les enchaîne..., comme si elles étaient dominées par une force impulsive gouvernant la matière, faisant une chimie appropriée à un but, et mettant en présence les réactifs aveugles du laboratoire, à la manière du chimiste lui-même. Cette puissance d'évolution, immanente à l'ovule, constitue le *quid proprium* de la vie ; car il est clair que cette propriété évolutive de l'œuf qui produira un mammifère, un oiseau, ou un poisson, n'est ni de la physique, ni de la chimie » (1).

Il y a donc un plan : c'est la conclusion à laquelle doit se ranger tout esprit sincère. « Il y a un plan de l'univers, un plan de la vie, un plan de réalisation pour chaque espèce, un plan d'évolution pour chaque individu de cette espèce ; il y a un plan pour la formation de chaque organe et l'exercice de chaque fonction. — Tout est mesure, nombre, poids, har-

(1) Claude Bernard, *Physiologie générale*, p. 155. *La Science expérimentale*, p. 133.

monie, pensée, puis persévérance et progrès dans cette harmonie et cette pensée. Et l'on aura beau entasser les sophismes, on ne persuadera à personne que tout cela s'est fait tout seul, et qu'il n'y a pas, au sommet des choses et au-dessus du temps, une intelligence qui a mis industrieusement en présence les éléments combinés du monde; qui a fait les parties pour le tout, les antécédents pour les conséquents, les puissances actives et leurs lois en vue des résultats harmonieux de ces puissances et de ces lois.

Ce sont là des choses qui ne devraient pas se prouver, tant leur évidence éclate et s'impose » (1).

Pour terminer, nous ferons une double remarque. Vouloir attribuer à des forces aveugles la formation des organismes, incomparablement plus parfaits que tous les produits du génie humain, c'est soutenir équivalemment que l'intelligence n'est jamais nécessaire pour expliquer quoi que ce soit, et d'autre part, c'est s'interdire à soi-même de pouvoir affirmer l'existence de l'intelligence chez les autres hommes (2).

(1) SERTILLANGES, *Des Sources de la croyance en Dieu*, p. 104.

(2) C'est ce que Diderot montre parfaitement, dans une page éloquente qui est à citer toute entière. « Convenez, dit-il, qu'il y aurait de la folie à refuser à nos sem-

Nous laisserons au lecteur, qui n'ignore pas que le faux ne peut sortir du vrai, le soin de qualifier une doctrine qui entraîne après elle de pareilles conséquences (1).

blables la faculté de penser. — Sans doute, mais que s'ensuit-il de là ? – Il s'ensuit que si l'univers, que dis-je l'univers, si l'aile d'un papillon m'offre des traces mille fois plus distinctes d'intelligence que vous n'avez d'indices que votre semblable est doué de la faculté de penser, il serait mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu que de nier que votre semblable pense. Or, qu'il en soit ainsi, c'est à votre conscience que j'en appelle. Avez-vous jamais remarqué dans les raisonnements, la conduite ou les actions d'un homme quelconque plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité que dans le mécanisme d'un insecte ? La divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron que dans les ouvrages de Newton ? Quoi ! la formation d'un monde prouverait moins d'intelligence que l'explication d'un monde ? Quelle assertion ! L'intelligence d'un premier Etre ne m'est-elle pas mieux démontrée, par ses ouvrages, que la faculté de penser dans un philosophe par ses écrits ? Songez donc que je ne vous objectais qu'une aile de papillon, quand j'aurais pu vous écraser du poids de l'univers. » DIDEROT, *Œuvres phil.*, tome 2, p. 3, § 20.

(1) Kant a rendu justice, dans les termes les plus nets, à l'argument des causes finales. « Cet argument le plus ancien et le plus clair de tous, dit-il, mérite toujours d'être rappelé avec respect ; et ce serait non seulement nous priver d'une consolation, mais encore vouloir l'impossible que de prétendre enlever quelque chose à son autorité. La raison incessamment élevée par des arguments si forts, et qui vont toujours se multipliant sous sa main, n'offre plus de prise au doute d'une spéculation subtile et abstraite ; elle s'affranchit de cette irrésolution sophistique et, en présence de la

monie, pensée, puis persévérance et progrès dans cette harmonie et cette pensée. Et l'on aura beau entasser les sophismes, on ne persuadera à personne que tout cela s'est fait tout seul, et qu'il n'y a pas, au sommet des choses et au-dessus du temps, une intelligence qui a mis industrieusement en présence les éléments combinés du monde ; qui a fait les parties pour le tout, les antécédents pour les conséquents, les puissances actives et leurs lois en vue des résultats harmonieux de ces puissances et de ces lois.

Ce sont là des choses qui ne devraient pas se prouver, tant leur évidence éclate et s'impose » (1).

Pour terminer, nous ferons une double remarque. Vouloir attribuer à des forces aveugles la formation des organismes, incomparablement plus parfaits que tous les produits du génie humain, c'est soutenir équivalemment que l'intelligence n'est jamais nécessaire pour expliquer quoi que ce soit, et d'autre part, c'est s'interdire à soi-même de pouvoir affirmer l'existence de l'intelligence chez les autres hommes (2).

(1) SERTILLANGES, *Des Sources de la croyance en Dieu*, p. 104.

(2) C'est ce que Diderot montre parfaitement, dans une page éloquente qui est à citer toute entière. « Convenez, dit-il, qu'il y aurait de la folie à refuser à nos sem-

Nous laisserons au lecteur, qui n'ignore pas que le faux ne peut sortir du vrai, le soin de qualifier une doctrine qui entraîne après elle de pareilles conséquences (1).

blables la faculté de penser. — Sans doute, mais que s'ensuit-il de là ? – Il s'ensuit que si l'univers, que dis-je l'univers, si l'aile d'un papillon m'offre des traces mille fois plus distinctes d'intelligence que vous n'avez d'indices que votre semblable est doué de la faculté de penser, il serait mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu que de nier que votre semblable pense. Or, qu'il en soit ainsi, c'est à votre conscience que j'en appelle. Avez-vous jamais remarqué dans les raisonnements, la conduite ou les actions d'un homme quelconque plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité que dans le mécanisme d'un insecte ? La divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron que dans les ouvrages de Newton ? Quoi ! la formation d'un monde prouverait moins d'intelligence que l'explication d'un monde ? Quelle assertion ! L'intelligence d'un premier Etre ne m'est-elle pas mieux démontrée, par ses ouvrages, que la faculté de penser dans un philosophe par ses écrits ? Songez donc que je ne vous objectais qu'une aile de papillon, quand j'aurais pu vous écraser du poids de l'univers. » Diderot, *Œuvres phil.*, tome 2, p. 3, § 20.

(1) Kant a rendu justice, dans les termes les plus nets, à l'argument des causes finales. « Cet argument le plus ancien et le plus clair de tous, dit-il, mérite toujours d'être rappelé avec respect ; et ce serait non seulement nous priver d'une consolation, mais encore vouloir l'impossible que de prétendre enlever quelque chose à son autorité. La raison incessamment élevée par des arguments si forts, et qui vont toujours se multipliant sous sa main, n'offre plus de prise au doute d'une spéculation subtile et abstraite ; elle s'affranchit de cette irrésolution sophistique et, en présence de la

SUBTERFUGES DU MATÉRIALISME ATHÉE

En dépit des raisonnements par lesquels nous avons prouvé qu'il est absolument déraisonnable de vouloir attribuer la formation des organismes à une cause aveugle et inintelligente, alors qu'on rougirait d'expliquer ainsi les œuvres incomparablement moins parfaites de l'industrie humaine, les matérialistes, dont le principal souci est la négation de Dieu, s'obstinent à reproduire la théorie si justement décriée d'Epicure et de Lucrèce, en la revêtant d'un appareil scientifique propre à faire illusion au vulgaire.

La discussion serrée de cette théorie sera la contre-épreuve de notre démonstration,

majesté qui éclate dans la structure du monde, de grandeur en grandeur elle s'élève jusqu'à la grandeur absolue » — Nous n'ignorons pas que dans un autre passage de la Critique de la raison pure, le philosophe allemand a prétendu que l'harmonie, ou la finalité qui se remarque dans le monde peut être l'effet soit d'une cause instinctive, soit d'une pluralité de causes agissant de concert. Nous discuterons plus loin la première de ces deux hypothèses. Quant à la seconde, elle peut être écartée d'un mot. Pour que plusieurs causes contribuent à produire un système de moyens et de fins, il faut nécessairement ou bien qu'elles se concertent entre elles, ou bien qu'elles soient subordonnées à une cause unique. Or, les forces de la nature sont incapables de se concerter puisqu'elles s'ignorent les unes les autres. Il reste donc que leur harmonie s'explique par ce fait qu'elles obéissent à la direction d'une seule et même cause intelligente.

qu'elle nous permettra d'ailleurs de compléter sur des points importants.

Voici donc tout ce que l'on a trouvé de mieux à opposer à la doctrine de la finalité que nous défendons.

A l'origine, il n'y avait que des atomes tourbillonnant dans l'espace, sous l'impulsion de forces aveugles. Après des milliers et des milliers de tâtonnements, après une longue série d'essais mal venus et de groupements instables, la combinaison actuelle (c'est-à-dire l'état harmonique du Cosmos), grâce à l'infini du temps, est sortie à son tour de la loterie éternelle. Cette combinaison était possible puisqu'elle existe en fait, et elle est stable parce qu'elle est harmonique. Mais l'harmonie du monde n'a pas été préconçue ; elle est un simple résultat, non un but. L'intelligence n'est pas au point de départ pour diriger le mouvement, elle est au terme, marquant l'étape la plus récente de l'évolution des choses (Cf. d'Hulst).

Critique. — Cette théorie, que l'on ose présenter comme le dernier mot de la science moderne, n'est en réalité, il faut bien le dire, qu'un assemblage d'assertions erronées et d'hypothèses gratuites contre lesquelles s'élèvent à l'envi l'expérience et la raison.

Quatre propositions la résument tout entière.

SUBTERFUGES DU MATÉRIALISME ATHÉE

En dépit des raisonnements par lesquels nous avons prouvé qu'il est absolument déraisonnable de vouloir attribuer la formation des organismes à une cause aveugle et inintelligente, alors qu'on rougirait d'expliquer ainsi les œuvres incomparablement moins parfaites de l'industrie humaine, les matérialistes, dont le principal souci est la négation de Dieu, s'obstinent à reproduire la théorie si justement décriée d'Epicure et de Lucrèce, en la revêtant d'un appareil scientifique propre à faire illusion au vulgaire.

La discussion serrée de cette théorie sera la contre-épreuve de notre démonstration,

majesté qui éclate dans la structure du monde, de grandeur en grandeur elle s'élève jusqu'à la grandeur absolue » — Nous n'ignorons pas que dans un autre passage de la Critique de la raison pure, le philosophe allemand a prétendu que l'harmonie, ou la finalité qui se remarque dans le monde peut être l'effet soit d'une cause instinctive, soit d'une pluralité de causes agissant de concert. Nous discuterons plus loin la première de ces deux hypothèses. Quant à la seconde, elle peut être écartée d'un mot. Pour que plusieurs causes contribuent à produire un système de moyens et de fins, il faut nécessairement ou bien qu'elles se concertent entre elles, ou bien qu'elles soient subordonnées à une cause unique. Or, les forces de la nature sont incapables de se concerter puisqu'elles s'ignorent les unes les autres. Il reste donc que leur harmonie s'explique par ce fait qu'elles obéissent à la direction d'une seule et même cause intelligente.

qu'elle nous permettra d'ailleurs de compléter sur des points importants.

Voici donc tout ce que l'on a trouvé de mieux à opposer à la doctrine de la finalité que nous défendons.

A l'origine, il n'y avait que des atomes tourbillonnant dans l'espace, sous l'impulsion de forces aveugles. Après des milliers et des milliers de tâtonnements, après une longue série d'essais mal venus et de groupements instables, la combinaison actuelle (c'est-à-dire l'état harmonique du Cosmos), grâce à l'infini du temps, est sortie à son tour de la loterie éternelle. Cette combinaison était possible puisqu'elle existe en fait, et elle est stable parce qu'elle est harmonique. Mais l'harmonie du monde n'a pas été préconçue ; elle est un simple résultat, non un but. L'intelligence n'est pas au point de départ pour diriger le mouvement, elle est au terme, marquant l'étape la plus récente de l'évolution des choses (Cf. D'HULST).

CRITIQUE. — Cette théorie, que l'on ose présenter comme le dernier mot de la science moderne, n'est en réalité, il faut bien le dire, qu'un assemblage d'assertions erronées et d'hypothèses gratuites contre lesquelles s'élèvent à l'envi l'expérience et la raison.

Quatre propositions la résument tout entière.

1° Les atomes ont tourbillonné, dans l'espace, pendant un temps infini.

2° Il y a eu tout d'abord une série de tâtonnements et d'essais mal venus.

3° La combinaison actuelle est du nombre des combinaisons possibles, puisqu'elle existe.

4° Elle est sortie de l'éternelle loterie, par le simple jeu des forces aveugles.

Examinons attentivement, et à tour de rôle, chacune de ces propositions.

1° Les atomes ont tourbillonné pendant un temps infini. — Il y a là une erreur manifeste. La matière n'étant pas éternelle et improduite, le tourbillonnement dont on parle n'a pas pu se produire pendant une durée infinie (1). Au reste, dès lors qu'il s'agit des organismes vivants (et c'est sur ce terrain que nous faisons porter principalement la discussion), point n'est besoin de faire appel au raisonnement philosophique, pour s'apercevoir que la combinaison actuelle n'a pas pu être préparée par d'autres qui auraient eu une éternité pour se dérouler. La science expérimentale se charge elle-même de souligner l'impossibilité de l'hypothèse matérialiste. En effet, les conditions de la vie (surtout

(1) Nous avons prouvé ailleurs que l'idée de temps infini implique contradiction.

quand il s'agit des animaux supérieurs) sont à la fois multiples et délicates. Il y en a de divers ordres, astronomiques, mécaniques, géologiques, physiques et chimiques (1). Or, il est certain que ces conditions n'ont été réalisées sur notre globe qu'à une époque relativement récente. Quand la terre était une masse en fusion, à une température énorme, l'eau, l'acide carbonique et les autres éléments indispensables à la formation des organismes n'auraient pu y apparaître sans se volatiliser et se dissocier ; et, par conséquent, les mouvements supposés des atomes étaient impuissants à ébaucher et à préparer d'une façon quelconque l'apparition de la vie.

2° Il y a eu tout d'abord une longue série de tatonnements et d'essais mal venus. — C'est une affirmation toute gratuite. Dans certaines parties du continent américain, formées par des polypiers accumulés on peut, suivant Agassiz, remonter jusqu'à 200.000 ans en arrière. C'est dire que l'on atteint ainsi jusqu'au 250e de la durée totale de la vie animale sur le globe (en admettant les chiffres donnés par Naudin (2). Or, à cette profondeur d'antiqui-

(1) Faye, *Origine du monde*, p. 302.

(2) A Naudin fut l'un des précurseurs de Darwin. « Suivant les calculs les plus récents, dit-il, la durée maximum de la vie animale sur notre globe peut être

té on ne se trouve pas la moindre trace de variations, de tâtonnements ou d'ébauches. Il est presque superflu d'ajouter qu'on n'en trouve pas davantage quand on observe les espèces conservées, depuis cinq mille ans, en Egypte, et celles qui ont existé dans les périodes géologiques les plus anciennes.

Au surplus, parler de tâtonnements c'est supposer que la matière tend vers l'organisation, comme vers un but. Mais cette supposition n'a pas la moindre vaisemblance. Laissée à elle-même, quel besoin la masse du globe a-t-elle de s'organiser ? Elle peut parfaitement subsister à l'état chaotique. L'absence d'ordre et d'harmonie n'est pas pour elle, comme pour un organisme déjà constitué, une cause de destruction. Et, si pendant des millions d'années elle s'est passée d'organisation, pourquoi ne s'en passerait-elle pas toujours ? Dira-t-on que le besoin de combinaisons plus complexes et plus harmoniques lui est venu sur le tard ? Mais pourquoi depuis des milliers et des milliers d'années se prive-t-elle d'essayer de nouvelles combinaisons, pourquoi ne produit-elle plus d'ébauches informes (1) !

approximativement évaluée à une cinquantaine de millions d'années tout au plus. » Et il ajoute « les progrès ultérieurs de la science n'élèveront jamais cette estimation, mais tendront au contraire à la restreindre. » (Janet, *Causes finales*, p. 361.)

(1) L'existence des monstres ne prouve en aucune

Il est trop évident qu'en affirmant une longue série de combinaisons plus ou moins rudimentaires, et d'essais mal venus, les matérialistes font l'histoire du globe, au gré de leurs désirs, et avec leur imagination. Ils sont hantés par l'idée d'une sorte de loterie où les cas défavorables se mêlent aux cas favorables. Mais rien, absolument rien, ne prouve qu'une telle loterie ait existé, ni que les forces aveugles aient régné en maîtresses, à l'exclusion de toute pensée directrice; et nous prouverons même plus loin que cette hypothèse est absolument inadmissible.

3° LA COMBINAISON ACTUELLE (*à laquelle nous devons les végétaux, les animaux et les organismes humains*) FAIT PARTIE DES COMBINAISONS POSSIBLES DES ATOMES, PUISQU'ELLE EXISTE. — Sous une équivoque se cache ici une véritable pétition de principe. — Cette combinaison est possible, dites-vous ? Il faut préciser. Possible avec le concours d'une intelligence directrice ? Nous l'accordons volontiers. Possible sans concours d'une intelligence ? C'est

façon l'hypothèse d'un tâtonnement de la nature, et l'existence d'un état à demi chaotique ayant précédé la période d'organisation régulière actuelle. Les monstres eux-mêmes supposent toujours des organismes bien réglés dont ils dérivent; ils ne sont que la déviation des lois ordinaires de la génération (P. JANET).

ce qui est en question, et ce que vous n'avez pas le droit d'affirmer sans preuve ; et il n'y a pas l'ombre de preuve à dire : elle est possible puisqu'elle existe ; car enfin, il s'agit toujours de savoir si elle existe, ou non, sans une cause intelligente.

Supposez qu'en face d'un tableau de Raphaël quelqu'un vienne vous dire : ce tableau est possible puisqu'il existe ; donc il s'est fait sans peintre. Cette manière de raisonner vous paraîtrait misérable, parce qu'il est évident que, sans peintre, le tableau n'est pas possible.

Or, nous avons un droit égal à affirmer que le monde actuel n'est pas possible, sans un ordonnateur pour diriger les combinaisons. En soutenant le contraire, les matérialistes ne prouvent qu'une chose : leur dessein arrêté de se passer de Dieu. Mais nous devons faire remarquer qu'il y a là de leur part une inconséquence. En effet, quand la vérité religieuse n'est pas en cause, il ne leur vient jamais à la pensée de nier la part active de l'intelligence dans la disposition de certaines formes, pour tout attribuer à l'action des forces aveugles de la nature. — Des fouilles pratiquées par M. Boucher de Perthes, dans les couches antédiluviennes, mirent à jour, il y a quelques années, des pierres qui semblaient maladroitement taillées. Si gros-

sier que fut le travail, les archéologues s'en autorisèrent pour déclarer que de telles pierres ne pouvaient pas être un jeu de la nature. Il leur parut que cette masse d'objets réunis en un même lieu, et taillés de la même manière, était l'indice certain d'un rapport de finalité; et ils affirmèrent que ces silex n'étaient point de simples pierres, mais des haches, des instruments destinés à couper, à tailler et à percer.— Nous posons la question à tout homme sincère. Si cette induction est légitime, si la réunion d'objets semblables, et la concordance de leurs formes plus ou moins grossières mais régulières, suffisent à marquer avec certitude l'intervention de l'intelligence, comment peut-on hésiter à admettre cette intervention, quand il faut expliquer la formation d'organismes où des millions de parties sont disposées, dans un ordre parfait, pour produire un effet absolument étonnant, comme la perception visuelle par exemple? N'est-ce pas la preuve qu'en de certaines circonstances c'est de la passion que l'on s'inspire, au lieu de consulter la raison?

Erreur évidente, affirmation aussi invraisemblable que gratuite, audacieuse pétition de principe doublée d'une inconséquence : voilà tout ce que nous avons trouvé jusqu'ici dans la doctrine de nos adversaires. Il ne nous reste plus qu'à examiner avec soin leur der-

nière assertion, qui se présente comme la conclusion de tout le système matérialiste.

4° LA COMBINAISON ACTUELLE (*comprenant tous les organismes du règne végétal et du règne animal*) EST DUE AU SIMPLE JEU DE FORCES AVEUGLES, INCAPABLES DE SE REPRÉSENTER UN BUT. L'harmonie du monde n'a pas été préconcue ; elle résulte. L'intelligence n'est pas au point de départ pour diriger le mouvement, elle est au terme, marquant l'étape la plus récente de l'évolution des choses. »

Il est impossible d'affirmer plus hardiment une chose plus inexacte. Si décidé que l'on soit à tout entendre avec calme, et à n'employer que des expressions mesurées, on ne peut s'empêcher de déclarer que cette assertion est un véritable défi au sens commun.

Si tout dérive de forces aveugles, comment se fait-il qu'il y ait dans le monde tant d'effets utiles, tant d'adaptations merveilleuses? Comment des forces aveugles, laissées à elles-mêmes, ont-elles pu imiter aussi parfaitement l'œuvre de l'intelligence?

A cette difficulté capitale certains matérialistes ont voulu répondre par l'hypothèse de l'évolution passive et mécanique (1). Pour

(1) Cette hypothèse de l'évolution passive, ou de l'influence des milieux, a été développée par DARWIN et SPENCER.

eux tout le secret de l'ordre doit être cherché dans la nature elle-même, et l'adaptation de l'organe à la fonction s'explique principalement par l'influence du milieu.

Le milieu, disent-ils, fait naître le besoin ; le besoin produit l'action, l'action l'organe, et de l'organe dérive la fonction. Mais comme tous les êtres luttent entre eux pour la vie, par suite de la concurrence vitale, il n'y a à subsister finalement et à transmettre leur organisation à des descendants que ceux qui sont mieux adaptés aux conditions d'existence. Les choses étant telles, pourquoi s'étonner de l'accord qui existe entre le milieu, l'organe et la fonction ? Cet accord s'explique naturellement, du moment que la fonction est l'effet de l'organe, comme l'organe lui-même est l'effet du milieu (1).

Cette explication contient une part de vérité. Il est bien certain que les organismes peuvent varier (mais dans de certaines limites, et sans aller jusqu'à altérer le type spécifique), sous l'influence du milieu et du besoin qui en dérive. Le climat, la température, le régime influent sur les tempéraments, et modifient parfois la configuration même des

(1) Il est facile de voir que cette hypothèse ne tend qu'à supprimer la finalité dans la nature. Pour les évolutionnistes la fonction, loin d'être la cause finale de l'organe, n'en est que le résultat mécanique.

organes. Il y a une loi d'adaptation des êtres aux milieux ambiants ; et cette loi joue un rôle aussi bien dans le règne organique que dans le règne inorganique. De même qu'un fleuve se creuse un lit approprié, de même il s'établit un rapport harmonique entre certains agents naturels et les tissus vivants ; et il serait ridicule de prétendre que toute adaptation, dans l'un ou l'autre règne, implique nécessairement un rapport de finalité. Mais le tort des évolutionnistes est de vouloir généraliser une explication partielle, et de prétendre que le milieu peut rendre compte de la formation des organismes. Leur hypothèse, ainsi entendue, se heurte à des difficultés insurmontables.

En effet : 1e) on ne voit pas comment le milieu pourrait agir sur un être qui n'a pas encore d'organespour recevoir son influence ; il est impossible de concevoir, par exemple, comment la lumière pourrait influer sur un être dépourvu du sens de la vue, et le modifier jusqu'à lui donner des yeux. Du reste, si le milieu suffisait à produire le besoin, et par le besoin l'organe, chez les êtres imparfaits il se produirait incessamment et de nouveaux besoins et de nouveaux organes. « Mais, dit Cuvier, quiconque avance sérieusement qu'un poisson, à force de se tenir au sec, pourrait voir ses écailles se fendiller et se changer en

plumes, et devenir lui-même un oiseau ; ou qu'un quadrupède, à force de pénétrer dans des voies étroites, pourrait se changer en serpent, ne fait autre chose que prouver qu'il est dans l'ignorance la plus profonde de l'anatomie. »

2e) On trouve des types exactement semblables, dans les régions les plus diverses et les milieux les plus différents. Ces faits, suivant la remarque d'Agassiz, « montrent évidemment que l'organisme, dans ses traits essentiels, échappe à l'influence des agents physiques et surtout qu'il ne peut être produit par ces causes ».

3e) Un autre argument décisif, c'est qu'il est d'expérience que les organes les plus parfaits se forment en dehors des milieux où ils doivent vivre : « Dans l'obscur sanctuaire du sein maternel, pour les vivipares, dans l'enveloppe de l'œuf, pour les ovipares, se forme, se fabrique, par la collaboration d'un nombre incroyable de causes, une machine vivante absolument séparée du monde extérieur, mais en accord avec lui, dont toutes les parties répondent à quelques conditions physiques de ce monde extérieur. Le monde physique externe et le laboratoire interne de l'être vivant sont séparés l'un de l'autre par des voiles impénétrables, et cependant ils sont unis l'un à l'autre par une incroyable har-

monie préétablie. Au dehors, il y a un agent physique appelé lumière : au dedans il se fabrique une machine optique adaptée à la lumière ; au dehors, il y a un agent appelé le son : au dedans, une machine acoustique adaptée au son ; au dehors, des végétaux et des animaux : au dedans, des cornues et des alambics adaptés à l'assimilation de ces substances... » (Janet). L'harmonie est donc complète, et il est bien impossible de l'expliquer par l'influence du milieu (1).

A l'hypothèse de l'évolution passive, d'un caractère tout mécanique, qui est manifeste-

(1) D'une manière générale, parler d'évolution à qui demande la cause première de l'harmonie du monde, c'est répondre à côté de la question. Il ne s'agit pas de la cause immédiate des phénomènes : nous ne demandons pas par quel procédé le monde s'est formé, mais par quelle cause ultime il s'est formé On allégue l'évolution. Mais pourquoi y a-t-il évolution ? Et pourquoi cette évolution aboutit-elle à une harmonie, au lieu de s'acheminer vers le chaos ?

Dira-t-on que c'est en vertu d'une loi, et que la nature va à son but nécessairement. Oui sans doute, mais comme la balle qui va nécessairement au sien, à condition qu'on l'y lance. Etant donnée la qualité de la poudre, le poids du projectile, le système du fusil et l'inclinaison de l'arme, la balle va nécessairement en tel point. Mais qui a réglé toutes ces choses ? La question reste entière. Ainsi pour l'univers. Vous dites que les forces naturelles agissent spontanément, s'emboitent et forment un ordre. Cet emboitement ne prouve-t-il pas qu'elles ont leur centre commun dans une idée directrice sans laquelle ne s'expliquerait pas

ment insuffisante, les philosophes allemands (Kant, Hégel, Schopenhauer, Schelling) ont proposé de substituer celle *d'une finalité inconsciente*. Voici comment ils s'en expliquent.

L'instinct de l'animal trouve, aussi bien que l'intelligence humaine, les moyens appropriés à ses fins, qu'il ne connaît pas d'ailleurs, et dont il n'a pas la moindre représentation. Pourquoi certaines forces plastiques de la nature n'agiraient-elles pas de la même manière, et ne produiraient-elles pas ainsi, par une impulsion aveugle, mais instinctive, ces œuvres qui se révèlent ensuite à notre intelligence comme conformes à un but ?

Cette hypothèse réalise un progrès sensible sur la précédente ; Kant, et ceux qui l'ont suivi, reconnaissent la nécessité d'une cause directrice et ordonnatrice, et ils admettent l'existence de la finalité dans les œuvres de la nature. Par là ils se rapprochent de la doctrine du spiritualisme. Mais leur explication est encore très insuffisante. Quand ils affirment que la nature agit plutôt spontanément, et par instinct, que par intelligence, ils oublient que l'instinct est un cas de finalité

leur concours ? Ne faut-il pas admirer celui qui a conçu toutes ces choses, celui qui a établi cette fraternité des êtres, qui les fait marcher tous ensemble, à travers leurs conflits apparents, vers un but harmonieux ? » SERTILLANGES, *op. cit.*, 120-125.

monie préétablie. Au dehors, il y a un agent physique appelé lumière : au dedans il se fabrique une machine optique adaptée à la lumière ; au dehors, il y a un agent appelé le son : au dedans, une machine acoustique adaptée au son ; au dehors, des végétaux et des animaux : au dedans, des cornues et des alambics adaptés à l'assimilation de ces substances... » (JANET). L'harmonie est donc complète, et il est bien impossible de l'expliquer par l'influence du milieu (1).

A l'hypothèse de l'évolution passive, d'un caractère tout mécanique, qui est manifeste-

(1) D'une manière générale, parler d'évolution à qui demande la cause première de l'harmonie du monde, c'est répondre à côté de la question. Il ne s'agit pas de la cause immédiate des phénomènes : nous ne demandons pas par quel procédé le monde s'est formé, mais par quelle cause ultime il s'est formé On allègue l'évolution. Mais pourquoi y a-t-il évolution ? Et pourquoi cette évolution aboutit-elle à une harmonie, au lieu de s'acheminer vers le chaos ?

Dira-t-on que c'est en vertu d'une loi, et que la nature va à son but nécessairement. Oui sans doute, mais comme la balle qui va nécessairement au sien, à condition qu'on l'y lance. Etant donnée la qualité de la poudre, le poids du projectile, le système du fusil et l'inclinaison de l'arme, la balle va nécessairement en tel point. Mais qui a réglé toutes ces choses ? La question reste entière. Ainsi pour l'univers. Vous dites que les forces naturelles agissent spontanément, s'emboitent et forment un ordre. Cet emboitement ne prouve-t-il pas qu'elles ont leur centre commun dans une idée directrice sans laquelle ne s'expliquerait pas

ment insuffisante, les philosophes allemands (Kant, Hégel, Schopenhauer, Schelling) ont proposé de substituer celle *d'une finalité inconsciente.* Voici comment ils s'en expliquent.

L'instinct de l'animal trouve, aussi bien que l'intelligence humaine, les moyens appropriés à ses fins, qu'il ne connaît pas d'ailleurs, et dont il n'a pas la moindre représentation. Pourquoi certaines forces plastiques de la nature n'agiraient-elles pas de la même manière, et ne produiraient-elles pas ainsi, par une impulsion aveugle, mais instinctive, ces œuvres qui se révèlent ensuite à notre intelligence comme conformes à un but ?

Cette hypothèse réalise un progrès sensible sur la précédente ; Kant, et ceux qui l'ont suivi, reconnaissent la nécessité d'une cause directrice et ordonnatrice, et ils admettent l'existence de la finalité dans les œuvres de la nature. Par là ils se rapprochent de la doctrine du spiritualisme. Mais leur explication est encore très insuffisante. Quand ils affirment que la nature agit plutôt spontanément, et par instinct, que par intelligence, ils oublient que l'instinct est un cas de finalité

leur concours ? Ne faut-il pas admirer celui qui a conçu toutes ces choses, celui qui a établi cette fraternité des êtres, qui les fait marcher tous ensemble, à travers leurs conflits apparents, vers un but harmonieux ? » Sertillanges, *op. cit.*, 120-125.

qui a lui-même besoin d'être expliqué. Si l'animal ignore la fin pour laquelle il agit, cette fin ne peut servir à diriger et à déterminer ses actes, qu'autant qu'elle est connue de la cause qui meut l'animal lui-même. Cette cause est donc intelligente. D'un mot, la finalité aveugle et inconsciente de l'instinct ne se comprend que par la finalité consciente d'une intelligence ordonnatrice (1).

Ces hypothèses écartées, il reste que, pour nos adversaires, les appropriations du domaine de la vie ne peuvent être que le produit exclusif de forces aveugles, purement mécaniques, agissant fatalement, sans plan, sans but, sans direction d'aucune sorte.

Dès lors il faut dire : l'œil n'a pas été fait pour voir, ni l'oreille pour percevoir les sons, ni les poumons pour respirer. L'œil est une combinaison qui s'est faite indépendamment des milieux, en dehors de toute idée directrice, et qui fortuitement se trouve servir à la vision. Rien de plus. Ainsi de toutes les parties de l'organisme, de tout

(1) « Une finalité interne, immanente, c'est-à-dire une tendance aveugle, inconsciente, une volonté de progrès qui ne se connaît pas et qu'on charge néanmoins de conduire le monde, à partir du néant ou de quelque chose qui lui ressemble fort, à travers tous les degrés de l'être, de la vie, de la pensée.... N'est-ce pas le renversement de la raison, la ruine des notions les plus fondamentales de l'esprit ? » SERTILLANGES, *op. cit.*, 129.

le système nerveux et musculaire, de tout l'appareil osseux....

Mais comment entendre ces choses sans se rappeler les énergiques paroles de M. Richet? « L'adaptation de l'organe à la fonction est tellement parfaite, que la conclusion s'impose d'une adaptation non fortuite, mais voulue.... L'adaptation de l'œil à un but, qui est la vision, s'impose avec une telle force que tous les sophismes ne pourront ébranler l'opinion de personne, voire celle des sophistes eux-mêmes (1) ».

Sophistes est le mot qui convient. Car enfin, que penser de ce que l'on répète en guise de preuve ? « L'organe étant donné, la fonction s'ensuit. » Oui sans doute, elle s'ensuit. Mais la question est précisément de savoir comment les organes se trouvent réalisés, comment il se fait qu'il y ait parfait accord entre les conditions internes, prodigieusement compliquées, de l'organisation, et les conditions externes du milieu physique, alors surtout que ces deux séries sont indépendantes l'une de l'autre.

Pour que la vision fut possible, il a fallu des millions et des millions de combinaisons, toutes plus surprenantes les unes que les autres; il a fallu que des millions de cellules, très variées et très complexes, indifférentes par nature à occuper telle ou telle position, vinsent se

(1) Cf. *Revue scientifique*, 15 janvier 1900.

ranger, chacune à sa place, pour faire les unes la cornée, les autres le cristallin, celles-ci l'humeur aqueuse, celles-là la rétine... Et c'est un ensemble de forces aveugles, ne sachant rien des lois de l'optique, qui a façonné cette merveille!

Bien plus, l'organisme tout entier a la même origine !

Dans le corps humain il y a environ 800 milliards de cellules, agissant avec un ensemble harmonieux tant que dure la vie. Le cerveau, suivant les calculs les plus modestes, contient, à lui seul, 600 millions de cellules et plusieurs milliards de fibres, et ces cellules et ces fibres sont elles-mêmes, pour ainsi dire, indéfiniment divisibles (1). Tous ces éléments sont disposés avec un art devant lequel le génie humain s'arrête confondu, déconcerté ; et cet art ne révèle et ne suppose aucune intelligence !

Au lieu de discuter avec les matérialistes de son temps, Voltaire leur disait : « Prenez un sac plein de poussière, versez-le dans un tonneau ; puis remuez bien et assez longtemps : vous verrez qu'il en sortira des plantes, des animaux et des tableaux. » Sous cette boutade se cache un argument sérieux. Il s'agit en effet d'expliquer, non pas seulement la formation d'un seul organisme,

(1) Cf. Rabier, *Psychologie.*

mais celle de tous les organismes, c'est-à-dire celle de tous les végétaux, de tous les animaux et de tous les hommes.

Or, on compte plus de 100.000 espèces dans le règne animal, et ce nombre est sensiblement dépassé dans le règne végétal. Quant aux individus de chaque espèce, dans l'un et l'autre règne, il est impossible de les compter. Ce que l'on sait avec certitude, c'est qu'il y a actuellement, dans le seul règne humain, environ un milliard et demi d'organismes. Mais ce n'est pas tout encore.

Les organismes actuels, appartenant aux trois règnes, ont été précédés par d'autres exactement semblables, en quantité prodigieuse, depuis la première apparition de la vie sur notre globle.

Le travail d'organisation a donc été fait, pendant des milliers et peut-être des millions d'années, toujours avec le même succès, et toujours avec des matériaux non encore organisés, puisque les germes d'où sortent les vivants (et ceci est très remarquable) ne présentent pas la moindre trace d'organisation, même à l'état d'ébauche, et que, « pour chaque individu qui naît à la vie, le problème d'une construction nouvelle revient se poser tout entier » (1).

(1) Tous les germes des animaux sans exception, au premier moment où peut les saisir l'œil des observa-

Or, s'il faut en croire les matérialistes, c'est à des milliards de forces aveugles ne sachant pas ce qu'elles font, ni pourquoi ni comment elles le font, qu'est dû ce travail

teurs (à l'aide du microscope), présentent une apparence absolument similaire ; à ce premier degré le germe ne laisse en aucune façon pressentir l'être futur qu'il contient. Il y a plus : les premières transformations du germe paraissent également identiques dans tous les animaux sans exception, jusqu'au moment où les couches extérieures du germe commencent à prendre la forme d'un tissu organisé ou blastoderme ; le germe alors devient embryon, et commence à se diviser entre les diverses formes essentielles du règne animal, la forme des vertébrés et la forme des invertébrés. Ce développement continue en allant toujours du général au particulier, de l'embranchement à la classe, de la classe à la tribu, de la tribu au genre, du genre à l'espèce. En un mot, son développement est une différenciation progressive. Mais ce n'est pas indifféremment que tel germe prend telle forme : il n'est pas libre, tout indéterminé qu'il est, d'être ou vertébré ou invertébré ; si vertébré, d'être mammifère, oiseau, reptile ou poisson ; si mammifère, d'appartenir à telle ou telle ou telle espèce ; non, il ne peut prendre que la forme déterminée de l'être dont il sort, et il est nécessairement semblable à ses parents... Autrefois, dans la théorie de l'emboitement des germes, l'accroissement du germe s'expliquait d'une manière toute physique ; l'embryon n'était autre chose que l'animal en miniature, son développement n'était que son grossissement. Mais, suivant la théorie universellement acceptée aujourd'hui, l'animal se forme pièce à pièce, et crée successivement tous ses organes, en s'assimilant peu à peu les parties extérieures, et en les disposant suivant le type auquel il appartient, en procédant, comme nous l'avons dit, du général au particulier. Comment concevoir ce travail

indéfiniment répété et si prodigieusement réussi. Ces forces aveugles se sont accordées, sans s'en douter, à ranger la masse immense des atomes, ici en cellule nerveuse, là en cellule motrice ou glandulaire ; et les cellules une fois constituées, elles les ont groupées sous forme de cerveau chez les vertébrés, de chaîne ganglionnaire chez les annelés, de système diffus chez les mollusques, donnant toujours à chaque être, avec une sûreté infaillible, la forme typique qui lui convient suivant l'espèce dont il fait partie (1).

Autant dire, suivant la remarque de M.

sans une conception préalable du tout que doivent former ces additions successives, et qui soit la raison de ces accroissements? C'est ainsi que l'embryon se complète peu à peu, comme s'il avait un modèle devant lui. » JANET, *Causes finales*, 69-70.

(1) Qu'on nous permette de le dire en toute sincérité : il n'y a qu'aux vérités religieuses qu'on ose faire de pareilles objections. En tout autre ordre d'idées on rougirait de s'appuyer sur de telles hypothèses. Mais tout est bon quand il s'agit d'éliminer Dieu, et de combattre le spiritualisme.

Le matérialisme, remarque M. Fouillé, compose tout avec des atomes, c'est-à-dire avec des espèces de grains de poussière, ayant des formes représentables, qu'il fait tournoyer dans l'espace comme dans un trou immense. N'est-ce pas de la mythologie au premier chef, et ne faut-il pas une rare ingénuité pour croire que cette danse de petits cubes, ou de petites sphères, soit le fond même de l'être, de la vie, des sentiments, de la pensée.?» FOUILLÉE, *L'Enseignement au point de vue naturel*, p. 277.

Janet, qu'un ouvrier aveugle, caché dans une cave et dénué de toute intelligence, en n'obéissant qu'au simple besoin de remuer ses membres, s'est trouvé avoir forgé, sans le savoir, une clef adaptée à la serrure la plus compliquée qu'il soit possible d'imaginer.

Autant dire encore que des millions d'aveugles, partant de tous les points de la France, sont venus sans guides se ranger, suivant un dessin très compliqué mais très régulier, sur la place de la Concorde à Paris, et qu'ils y sont venus non pas une fois, mais des milliers de fois.

La conséquence dernière de l'affirmation matérialiste c'est que, comme nous l'avons déjà remarqué, l'intelligence n'est pas nécessaire pour expliquer quoi que ce soit, et que tout sans exception, dans le domaine de la pensée et de la science, de l'art et de la morale, peut être le produit d'une rencontre inconsciente d'atomes. N'est-ce pas de la déraison pure, et ne voit-on pas que le scepticisme est au bout (1) ?

(1) Ces conséquences découlent logiquement du système matérialiste, et l'on voit, par cet exemple, qu'on ne viole pas impunément les principes rationnels sur lesquels se fonde la croyance à l'existence de Dieu. Nous n'ignorons pas sans doute que le bon sens, prenant sa revanche, empêche beaucoup d'hommes d'aller jusqu'au bout de leurs théories, et réussit par la même à les sauver du scepticisme. Mais la sagesse commande ne pas creuser l'abîme, et de ne pas s'y exposer.

C) La cause de l'ordre et de l'harmonie du monde est souverainement intelligente.

Pour concevoir et pour établir un ordre stable, embrassant l'infiniment petit et l'infiniment grand, reliant par un lien intelligible les règnes de la nature en un seul système, ne fallait-il pas pénétrer à fond la nature intime et les propriétés de tous les êtres, prévoir et prévenir tous les conflits possibles entre les diverses forces mises en jeu, s'assurer d'avance contre les abus que l'homme peut faire de son intelligence et de sa liberté, pour tout dire d'un mot, ne fallait-il pas être à même de tout calculer, de tout peser, de tout diriger dans l'immensité du temps et de l'espace? — Dès lors comment refuser à l'Ordonnateur du monde la souveraine intelligence et la suprême puissance? — Dira-t-on, avec Kant, que l'organisation de la matière, n'ayant qu'une perfection finie, ne réclame pas une cause infinie, et qu'on peut par conséquent concevoir l'ordonnateur du Cosmos comme un Démiurge ou architecte du monde, c'est-à-dire comme un être doué d'une sagesse et d'une puissance incomparablement supérieures sans doute à celle de l'homme, mais relatives cependant et bornées? (1)

(1) Certains philosophes, s'inspirant de la critique du philosophe allemand, croient devoir compléter la preuve

— Nous répondrons que la raison ne peut s'arrêter définitivement à cette conception (1). Le Demiurge, en effet, apparaissant comme une cause intermédiaire et finie, rentre par là même dans la série des êtres ordonnés ; son in-

que nous exposons en la rattachant à la preuve dite : a contingentia mundi. « L'ordre du monde, disent-ils, n'est pas, comme les œuvres de l'homme, une forme extérieure imposée à une matière toute passive, il sort du fond des choses, il est inséparable de leur existence même, et ainsi la cause ordonnatrice se confond avec la cause créatrice. »

Ce complément ne nous semble nullement nécessaire. Chacune de nos preuves se suffit à elle-même parce qu'elle manifeste la divinité, sous un aspect particulier, comme principe suprême ou des existences contingentes, ou du mouvement, ou de l'ordre etc... Toutes sans exception, s'appuyant sur le principe de causalité, nous permettent d'affirmer l'existence d'une cause première et nécessaire, supérieure au monde. La raison, analysant ensuite cette notion, reconnaît aisément que la cause première est nécessairement unique, indépendante et parfaite. Ainsi se fait la synthèse de toutes les preuves, qui sont comme autant de rayons convergeant vers un même centre qui est Dieu.

(1) « La critique de Kant est de peu d'intérêt aujourd'hui, nous n'en sommes plus à chicaner ainsi. Qui admettrait l'Architecte du monde, ne refuserait point d'admettre Dieu. Ce ne sont plus ces nuances qui peuvent gêner personne. Ce qui est en question, c'est, pour le vulgaire, de reconnaître quelque chose au-dessus de ce qui se voit et se palpe ; c'est, pour le savant, de reconnaître quelque chose au-dessus de l'objet direct de la science expérimentale. Une intelligence à la façon d'Anaxagore, un Génie, un Grand Esprit quelconque, un Demiurge ordonnateur ne gênerait pas moins nos athées. » SERTILLANGES, *op. cit.*, p. 124.

telligence, sa sagesse, sa puissance dont le monde porte l'empreinte constituent un ordre de beauté supérieure, mais relative encore ; et qui elle-même a besoin d'être expliquée. Or ici, comme partout ailleurs, la raison ne peut rester à mi-chemin dans ses explications; et, de cause en cause, il faut qu'elle remonte à une cause suprême qui est Dieu.

APPENDICE

LA LOTERIE ÉTERNELLE

ET LA FORMATION DU MONDE

Les matérialistes, comme nous l'avons déjà insinué, associent l'idée de hasard à l'idée de nécessité, et parlent volontiers d'une sorte de loterie éternelle, d'où le monde actuel pouvait et devait nécessairement sortir.

A les entendre, les atomes, doués de forces internes et de mouvements variés dans tous les sens, ont dû, dans l'infini du temps, passer par toutes les combinaisons possibles ; et la combinaison actuelle, c'est-à-dire le monde organisé que nous avons sous les yeux, étant du nombre des possibles, ne pouvait pas ne pas se réaliser.

Prenez, nous dit-on, une urne et mettez-y toutes les lettres de l'alphabet. Est-il impossible que, l'urne renversée, toutes ces lettres se rangent suivant l'ordre de la grammaire? Assurément non. Si l'on suppose maintenant que le jet, ou renversement de l'urne puisse se faire pendant toute une éternité, cet ordre,

qui est possible, ne devra-t-il pas se produire infailliblement un jour ou l'autre ?

Ainsi du monde. Sous sa forme harmonique actuelle, il doit sa naissance à un heureux hasard qui, vu l'infini de la durée, pouvait et même devait se réaliser.

Critique. – Nous ne savons si cette comparaison tirée du jeu du hasard peut plaire à certaines imaginations ; ce qui est incontestable, c'est qu'appliquée au monde elle est incohérente, inacceptable pour la raison, et que la doctrine matérialiste n'y peut trouver le moindre appui.

Pour nous en convaincre, analysons d'abord l'exemple cité. Pour que le jet de l'alphabet ait lieu, il faut 1e que la matière (bois, métal...), dont est fait l'alphabet, préexiste à l'opération ; 2e que les lettres, chacune suivant sa forme spéciale, aient été dessinées et découpées ; 3e qu'elles soient assemblées dans le même répicient, ; 4e qu'une main renverse l'urne ; 5e qu'on recommence l'opération, autant de fois qu'il en sera besoin.

Voilà des conditions indispensables qu'aucun hasard ne pourra expliquer. Supposons-les remplies. Sait-on quelles sont les chances favorables et défavorables pour que le jet des 24 lettres ait lieu, suivant l'ordre de la grammaire ? Le calcul a été fait. Il y a une chance

favorable, contre 620 sextillions de chances défavorables (le chiffre 620 suivi de 36 zéros). Pour rendre la chose sensible et donner quelque idée de ce nombre énorme, le Père Carbonnelle propose l'exemple suivant... (1) « Imaginons, dit-il, un sable fin dont le grain aurait pour diamètre moyen 1/4 de millimètre, de sorte qu'un centimètre cube renferme 64.000 de ces grains. Pour en avoir 620 sextillions, il faudrait que l'Europe entière, avec ses 9.808.300 kilomètres carrés, fut recouverte de ce sable à la hauteur d'un mètre. Or, dans cette masse énorme, on vous dit qu'il y a un grain, un seul, en carbone pur, mais sans indiquer s'il est en Russie, en Suède, en Angleterre, en Espagne, en Turquie ou ailleurs ; et l'on vous propose d'extraire ce tout petit diamant, du premier coup, les yeux bandés, en choisissant dans le tas. Y a-t-il quelque espoir, que vous mettiez la main sur ce grain unique de carbone ? Assurément non ; et l'on peut en quelque sorte parier l'infini contre un que vous ne réussirez pas. Or, en attribuant au hasard l'arrangement régulier, suivant l'ordre de la grammaire, des 24 lettres de l'alphabet, vous avez autant de chance de dire vrai. Pratiquement la chance est nulle.

(1) Cf. *Les Confins de la science et de la philosophie*, II, 273.

Ces remarques faites, considérons une combinaison organique comme celle de l'œil, par exemple.

Pour qu'elle se réalise, il faut : 1° que toutes les substances qui servent à la formation et à la nutrition de l'œil existent déjà ; (il y en a une trentaine de connues dans le sang, dit Jean Macé, sans parler de celles que nous ne connaissons pas) ; 2° qu'elles soient réunies au même endroit ; 3° qu'elles aient constitué des cellules nerveuses, motrices, glandulaires, épithéliales... autant qu'en réclament la cornée, le cristallin et la rétine (celle-ci, nous le savons, comprend 30 à 40.000 bâtonnets ou cônes par millimètre carré, et par suite 3 à 4 millions pour un centimètre carré de surface ; 4° il est nécessaire que toutes ces parties aient une forme propre et soient disposées dans un certain ordre. Pour que la vision soit possible, la rétine ne doit pas être en avant du cristallin ni de l'humeur vitrée, ni de l'humeur aqueuse etc. ; 6° il faut que le tout soit vivant et capable de se nourrir ; et par suite, 7° que toutes les conditions internes et, externes qui servent à l'entretien de la vie dans le corps entier (1) soient remplies, car l'œil n'est pas un organe isolé, et il ne peut vivre et sentir sans le concours du cœur, des poumons, de

(1) Cf. Faye, *op. cit.*

l'estomac, du cerveau, etc... Or, dans le corps humain il y a environ 800 milliards de cellules qui concourent à l'exercice des fonctions vitales.

Nous pouvons dès maintenant poser la question à tout esprit sincère, et libre de préjugés. N'y a-il pas là trop de conditions, et chacune d'elles n'est-elle pas mille fois trop compliquée, pour qu'on puisse convenablement parler de hasard ? A quel moment fera-t-on commencer la loterie dont on parle ? En faudra-t-il une, pour la réalisation de chacune des conditions qui viennent d'être énumérées ? Cela semble indubitable, puisque, dans l'hypothèse, tout se fait par une sorte de jeu de hasard. Mais toute loterie, en vue d'un résultat très complexe, pouvant exiger une durée illimitée et en quelque sorte infinie, quand la 5e, par exemple, commencera, il faudra que le résultat des précédentes subsiste sans dérangement, sans altération essentielle — Où ? comment ? par quel miracle ?

Tout ici déconcerte l'imagination et plus encore la raison. Malgré soi, on hésite à poursuivre l'examen d'une hypothèse qui aboutit à de telles incohérences. Mais il faut aller jusqu'au bout ; et puisqu'on persiste à parler de loterie éternelle, nous demanderons :

a) Qui se chargera d'organiser cette loterie et

de la continuer, s'il le faut, des millions ou des milliards d'années, jusqu'à ce que le résultat utile se réalise ?

b) Oublie-t-on que la matière minérale, qui existait seule avant l'apparition de la vie, n'a nul besoin de s'organiser, et qu'en lui supposant une tendance en ce sens, on lui prête, sans motifs et contre toute raison, la connaissance du possible et l'idée du progrès ?

c) A-t-on seulement l'idée de toutes les combinaisons inharmoniques possibles, parmi lesquelles des forces aveugles pourraient s'égarer ? Il ne s'agit plus du jet de 24 lettres, comme dans l'exemple précédent, mais de l'arrangement de milliards d'éléments ; et tous les édifices du monde ne suffiraient pas à contenir les manuscrits nécessaires aux calculateurs (1).

d) Ne sait-on pas que les combinaisons organiques n'ont pu commencer, sur notre globe, qu'a une époque relativement récente, et qu'il ne peut être question d'un temps infini pour le prétendu jeu de hasard, d'où serait sorti le monde actuel des vivants ?

(1) On imagine difficilement le nombre de combinaisons possibles avec plusieurs éléments. Huit lettres de l'alphabet, rangés dans un seul sens, peuvent se combiner de 40.320 manières ; douze personnes, autour d'une table de 12 couverts, peuvent se ranger de 479.002.600 façons différentes (FARGES, p. 170).

e) N'est-il pas évident enfin qu'une combinaison a d'autant moins de chances de sortir qu'elle est plus compliquée, et que, même dans l'infini de la durée, une combinaison extrêmement compliquée ne sortirait jamais (1) ?

Etrange attitude que celle du matérialiste ! Pour échapper à Dieu il ne craint pas de se réfugier dans le contradictoire et l'absurde. « Attribuer au hasard tout ce travail géant et splendide, toutes ces organisations savantes jusqu'au mystère, subtiles jusqu'à l'infini de la délicatesse et de la ténuité ; dire de l'être humain (pour ne parler que de lui), cet organisme admirable qui se développe d'une façon si stupéfiante au début, qui conserve ensuite, pendant des années, au milieu du flux incessant de la vie, son autonomie intangible ; qui, non seulement utilise ses organes, mais les crée, les développe, les répare avec une vigilance qui ne se connaît pas, et qui n'en est pas moins d'une fécondité de ressources, d'une

(1) « Supposer que le monde passe successivement par toutes les combinaisons possibles, et qu'il les parcourt toutes tour à tour, c'est supposer un certain ordre, un certain plan, dans la suite des combinaisons, ce qui contredit l'idée du hasard. Il est clair qu'il pourra passer très souvent par des combinaisons semblables (les plus faciles revenant plus souvent), et que celles où il y a un engrenage très compliqué ont une chance infinie contre leur réalisation. » (Janet, cf. p. 412.) Cf. D'Hulst, *Conf.* 1892, p. 19.

souplesse d'adaptation admirables ; cet être qui se fabrique ainsi lui-même sans le savoir, qui est à la fois son moyen et sa fin.., de sorte que le tout dépend de chaque partie et chaque partie à son tour du tout ; cet être, enfin qui n'est pas seulement mécanisme mais sentiment ; qui tire de la matière qui le forme, comme le musicien, d'une lyre, la gamme illimitée des sensations, des réactions organiques et sensibles... dire de cet être qu'il est le produit de l'accrochement des atomes ; qu'il n'eut d'autre loi de formation que le hasard, et que c'est là simplement l'une des infinies combinaisons, l'un des coups de dé que le cornet renversé des atomes pouvait amener sur le tapis de la matière, dans l'infini du temps... n'est-ce pas de toutes les suppositions la plus audacieuse, de tous les rêves le plus insensé (1) » ? — Et pourtant nous ne sommes pas au bout.

Pour être matéraliste, il faut soutenir encore que le hasard a triomphé des impossibilités que nous venons de dire, non pas seulement en de rares rencontres, mais des milliards de fois, depuis la première apparition de la vie sur notre globe (2), et qu'il en

(1) SERTILLANGES, p. 103.

(2) Qu'on ne dise pas que, le premier couple de vivants étant constitué, les combinaisons ne sont plus à recommencer puisque c'est le propre de la vie de se

triomphe tous les jours, sans à-coups, sans méprises, avec une sûreté d'exécution absolument merveilleuse. En vérité, c'en est trop, et mille fois trop (1) !

reproduire, de se perpétuer. Il est bien certain que dans l'œuf, comme dans la graine, l'organisme n'est pas préformé (comme on l'a cru), et que par conséquent le travail de la formation et de la distribution des organes est entièrement à refaire. Prenez la graine de l'encalyptus, par exemple. Dans cette graine, moins grosse qu'un grain de blé, le microscope le plus puissant ne découvre que quelques filets, quelques granulations au milieu d'une légère enveloppe. D'où vient qu'il en sort toujours un arbre puissant, qui atteint parfois 300 pieds, un arbre fait de matériaux lentement élaborés et qui reproduit toujours le type de l'espèce ? — Si vous admettez un principe vital qui est, pour ainsi parler, le vicaire de l'intelligence créatrice ; un principe dirigeant les atomes, suivant un plan dressé d'avance, et faisant, comme s'exprime Claude Bernard, une chimie appropriée à un but, le travail lent et méthodique d'organisation s'explique. Si vous supprimez au contraire la pensée directrice dans le monde, pour tout attribuer au hasard, il est clair comme le jour que la réfection des organismes du règne végétal ou animal, par voie de génération, n'est pas moins incompréhensible que leur première formation.

(1) Le hasard est aveugle, et il est sans lois. Sa caractéristique, c'est l'inconstance et l'irrégularité.

L'abbé Galiéni en fit un jour la remarque, sous une forme piquante, aux Encyclopédistes réunis chez le baron d'Holbach. « Je suppose, Messieurs, dit-il, celui d'entre vous qui est le plus convaincu que le monde est l'effet du hasard, jouant aux trois dés, je ne dis pas dans un tripot, mais dans la meilleure maison de Paris, et son antagoniste amenant une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, constamment une raffle de six.

Quiconque n'a pas renoncé à se servir de sa raison s'apercevra, bien vite, qu'on prête ici au hasard des qualités qui le rendent méconnaissable ; et que, ne pouvant se passer de l'intelligence, on la ramène sous un nom qui n'est pas le sien (1).

Pour peu que le jeu dure, mon ami Diderot, qui perdrait ainsi son argent, dira sans hésiter, sans douter un seul instant : les dés sont pipés, je suis dans un coupe-gorge. Ah ! philosophe ! Comment, parce que dix ou douze coups de dés sont sortis du cornet de manière à vous faire perdre six francs, vous croyez fermement que c'est en conséquence d'une combinaison artificieuse ; et en voyant dans cet univers un nombre si prodigieux de combinaisons, mille et mille fois plus difficiles et plus compliquées, et plus soutenues et plus utiles, vous ne soupçonnez pas que les dés de la nature sont aussi pipés, et qu'il y a là-haut un grand fripon qui se fait un jeu de vous attraper. » JANET, *Causes fin.* p. 407.

(1) « Savez-vous comment on fait pour substituer à l'ordonnateur suprême, une nécessité aveugle ? On prête à celle-ci l'intelligence qu'on lui avait d'abord refusée par définition. On introduit une nature prévoyante, calculatrice, habile à éviter les impasses, à choisir les arrangements féconds, à pousser sur la voie du progrès le troupeau des êtres. Où réside cette pensée directrice, si elle n'est dans aucun des sujets existants qui lui obéissent ? Elle est donc en dehors du système des choses ? Mais alors quelle différence faites-vous entre cette Providence déguisée et la Providence véritable, celle qui est antérieure et supérieure à ses ouvrages, la Povidence du Dieu trancendant ? Et de fait, c'est à cette conception inévitable que reviennent, sous l'étreinte des lois mêmes de l'intelligence, ceux qui ont commencé par l'exclure et qui se flattaient d'y suppléer par le hasard » (D'HULST, *Conf. 1892*, p. 20).

triomphe tous les jours, sans à-coups, sans méprises, avec une sûreté d'exécution absolument merveilleuse. En vérité, c'en est trop, et mille fois trop (1) !

reproduire, de se perpétuer. Il est bien certain que dans l'œuf, comme dans la graine, l'organisme n'est pas préformé (comme on l'a cru), et que par conséquent le travail de la formation et de la distribution des organes est entièrement à refaire. Prenez la graine de l'encalyptus, par exemple. Dans cette graine, moins grosse qu'un grain de blé, le microscope le plus puissant ne découvre que quelques filets, quelques granulations au milieu d'une légère enveloppe. D'où vient qu'il en sort toujours un arbre puissant, qui atteint parfois 300 pieds, un arbre fait de matériaux lentement élaborés et qui reproduit toujours le type de l'espèce ? — Si vous admettez un principe vital qui est, pour ainsi parler, le vicaire de l'intelligence créatrice ; un principe dirigeant les atomes, suivant un plan dressé d'avance, et faisant, comme s'exprime Claude Bernard, une chimie appropriée à un but, le travail lent et méthodique d'organisation s'explique. Si vous supprimez au contraire la pensée directrice dans le monde, pour tout attribuer au hasard, il est clair comme le jour que la réfection des organismes du règne végétal ou animal, par voie de génération, n'est pas moins incompréhensible que leur première formation.

(1) Le hasard est aveugle, et il est sans lois. Sa caractéristique, c'est l'inconstance et l'irrégularité.

L'abbé Galiéni en fit un jour la remarque, sous une forme piquante, aux Encyclopédistes réunis chez le baron d'Holbach. « Je suppose, Messieurs, dit-il, celui d'entre vous qui est le plus convaincu que le monde est l'effet du hasard, jouant aux trois dés, je ne dis pas dans un tripot, mais dans la meilleure maison de Paris, et son antagoniste amenant une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, constamment une raffle de six.

Quiconque n'a pas renoncé à se servir de sa raison s'apercevra, bien vite, qu'on prête ici au hasard des qualités qui le rendent méconnaissable ; et que, ne pouvant se passer de l'intelligence, on la ramène sous un nom qui n'est pas le sien (1).

Pour peu que le jeu dure, mon ami Diderot, qui perdrait ainsi son argent, dira sans hésiter, sans douter un seul instant: les dés sont pipés, je suis dans un coupe-gorge. Ah ! philosophe ! Comment, parce que dix ou douze coups de dés sont sortis du cornet de manière à vous faire perdre six francs, vous croyez fermement que c'est en conséquence d'une combinaison artificieuse ; et en voyant dans cet univers un nombre si prodigieux de combinaisons, mille et mille fois plus difficiles et plus compliquées, et plus soutenues et plus utiles, vous ne soupçonnez pas que les dés de la nature sont aussi pipés, et qu'il y a là-haut un grand fripon qui se fait un jeu de vous attraper. » JANET, *Causes fin.* p. 407.

(1) « Savez-vous comment on fait pour substituer à l'ordonnateur suprême, une nécessité aveugle ? On prête à celle-ci l'intelligence qu'on lui avait d'abord refusée par définition. On introduit une nature prévoyante, calculatrice, habile à éviter les impasses, à choisir les arrangements féconds, à pousser sur la voie du progrès le troupeau des êtres. Où réside cette pensée directrice, si elle n'est dans aucun des sujets existants qui lui obéissent ? Elle est donc en dehors du système des choses ? Mais alors quelle différence faites-vous entre cette Providence déguisée et la Providence véritable, celle qui est antérieure et supérieure à ses ouvrages, la Povidence du Dieu trancendant ? Et de fait, c'est à cette conception inévitable que reviennent, sous l'étreinte des lois mêmes de l'intelligence, ceux qui ont commencé par l'exclure et qui se flattaient d'y suppléer par le hasard » (D'HULST, *Conf. 1892*, p. 20).

CHAPITRE VI

PREUVE PAR L'EXISTENCE DU SUJET PENSANT, OU DE L'AME.

Il y a en chacun de nous un sujet pensant, indivisible, permanent et doué de liberté, c'est-à-dire une âme.

Or, ce sujet pensant est essentiellement distinct de la matière dont est formé notre corps,

Donc, quand il commence d'être il doit son existence, non pas à la matière, mais à une cause supérieure au monde, et que nous appelons Dieu.

Développement de la preuve. — L'existence du sujet pensant (1), en chacun de nous, est un fait primordial attesté par la conscience. Si je puis dire de telles ou telles sensations, de telles ou telles idées ou volitions qu'elles sont *miennes*, c'est que je perçois du même coup le fond intime, le centre commun de la vie inté-

(1) Le mot *pensant* est pris ici dans son sens le plus large, et désigne tous les phénomènes de conscience.

rieure, le sujet unique des phénomènes, sujet désigné dans le langage par le mot *je* ou *moi*.

L'observation interne ne porte pas sur des phénomènes à l'état abstrait et suspendus en quelque sorte dans le vide ; elle porte sur l'être conscient modifié par ces phénomènes, et formant avec eux dans la réalité un tout indivisible. — C'est un seul et même moi, indivis et indivisible, qui se réjouit et s'afflige, qui juge et compare, qui délibère et se décide ; et sa permanence ou son identité n'est pas moins incontestable que son existence même.

Je sais et je sens, à n'en pouvoir douter un seul instant, que je suis le même qu'il y a dix ans, vingt ans..., et que c'est moi qui ai accompli autrefois des actes dont je porte la responsabilité. Du reste, sans cette identité non seulement toute responsabilité, toute vie morale s'évanouirait, mais la mémoire serait impossible et la conscience même du changement inexplicable. Il n'y a qu'un être permanent, identique, restant le même sous le flot toujours mobile des phénomènes, qui puisse relier le passé au présent, et mesurer la succession. Une série de phénomènes successifs et sans lien, se connaissant elle-même en tant que série, est chose inconcevable (1).

(1) Voir notre volume de *Psychologie*, p. 201-202 (Retaux, Paris).

Pour ce qui est de la liberté du moi (du sujet pensant, de l'âme), le sentiment intime que nous en avons est tellement vif, que ceux-là même qui le voudraient nier ne peuvent s'empêcher, dans la pratique, de parler et d'agir à l'encontre de leurs théories. Qu'on nous montre donc un homme sensé, et de bonne foi, osant avouer aux autres et s'avouer à lui-même qu'il ne reconnaît aucun devoir, qu'il ne blâme aucun acte, et qu'au point de vue de la moralité il ne fait aucune différence entre ses semblables. Cet homme ne se rencontre pas Et pourtant, rien de plus logique que cette façon d'apprécier les événements et les hommes, si l'on n'admet pas la liberté. Où tout est nécessaire, fatal, iné-luctable, il ne peut être question de devoir, de responsabilité, de mérite ou de démérite, d'abaissement ou de progrès sous le rapport de la moralité.

S'il existe en chacun de nous un sujet pensant, permanent et libre (1), ce sujet peut-il être confondu avec la matière dont est formé notre corps ?

(1) Nous devons faire ici une observation importante. Lors même qu'on nierait, contre toute évidence l'existence du sujet pensant et permanent, notre raisonnement garderait toute sa valeur. Il resterait toujours, en effet une chaîne de phénomènes de conscience ; et cette chaîne, inexplicable par les propriétés de la matière, exigerait encore une cause supérieure au monde.

Non, c'est chose impossible, attendu que l'idée même de corps exclut la permanence, la pensée et la liberté.

a) *L'idée de corps vivant exclut la permanence.* — Les expériences fameuses de Flourens ont établi, de la façon la plus certaine, qu'il s'opère un échange continu de matériaux dans les corps vivants ; et, il est universellement admis aujourd'hui que toutes les parties du corps humain, en particulier, sans en excepter les os et le cerveau, se renouvellent peu à peu, sans discontinuer, et qu'au bout d'un certain temps la matière dont elles se composent a complètement changé (2).

b) *L'idée de corps exclut également la pensée.* — Tout corps est divisible et implique pluralité de parties. Or, la pensée requiert un sujet absolument simple et indivisible.

(2) Suivant Moleschot (matérialiste allemand), il faut trente jours pour donner au corps une composition nouvelle, et non pas sept ans, comme on le dit généralement. — Ce qui est certain, en tout cas, c'est que le renouvellement est intégral. Sans doute les éléments nouveaux gardent ordinairement les dimensions et les formes de ceux qu'ils remplacent : mais cette permanence des formes et des dimensions ne constitue qu'une similitude, ou identité apparente. En réalité, le corps n'est plus le même. Or, l'identité du sujet pensant est une identité absolue, seule capable d'expliquer la responsabilité et la mémoire.

Pour ce qui est de la liberté du moi (du sujet pensant, de l'âme), le sentiment intime que nous en avons est tellement vif, que ceux-là même qui le voudraient nier ne peuvent s'empêcher, dans la pratique, de parler et d'agir à l'encontre de leurs théories. Qu'on nous montre donc un homme sensé, et de bonne foi, osant avouer aux autres et s'avouer à lui-même qu'il ne reconnaît aucun devoir, qu'il ne blâme aucun acte, et qu'au point de vue de la moralité il ne fait aucune différence entre ses semblables. Cet homme ne se rencontre pas Et pourtant, rien de plus logique que cette façon d'apprécier les événements et les hommes, si l'on n'admet pas la liberté. Où tout est nécessaire, fatal, inéluctable, il ne peut être question de devoir, de responsabilité, de mérite ou de démérite, d'abaissement ou de progrès sous le rapport de la moralité.

S'il existe en chacun de nous un sujet pensant, permanent et libre (1), ce sujet peut-il être confondu avec la matière dont est formé notre corps ?

(1) Nous devons faire ici une observation importante. Lors même qu'on nierait, contre toute évidence l'existence du sujet pensant et permanent, notre raisonnement garderait toute sa valeur. Il resterait toujours, en effet une chaîne de phénomènes de conscience ; et cette chaîne, inexplicable par les propriétés de la matière, exigerait encore une cause supérieure au monde.

Non, c'est chose impossible, attendu que l'idée même de corps exclut la permanence, la pensée et la liberté.

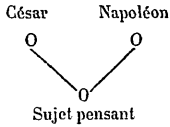
a) *L'idée de corps vivant exclut la permanence.* — Les expériences fameuses de Flourens ont établi, de la façon la plus certaine, qu'il s'opère un échange continu de matériaux dans les corps vivants ; et, il est universellement admis aujourd'hui que toutes les parties du corps humain, en particulier, sans en excepter les os et le cerveau, se renouvellent peu à peu, sans discontinuer, et qu'au bout d'un certain temps la matière dont elles se composent a complètement changé (2).

b) *L'idée de corps exclut également la pensée.* — Tout corps est divisible et implique pluralité de parties. Or, la pensée requiert un sujet absolument simple et indivisible.

(2) Suivant Moleschot (matérialiste allemand), il faut trente jours pour donner au corps une composition nouvelle, et non pas sept ans, comme on le dit généralement. — Ce qui est certain, en tout cas, c'est que le renouvellement est intégral. Sans doute les éléments nouveaux gardent ordinairement les dimensions et les formes de ceux qu'ils remplacent : mais cette permanence des formes et des dimensions ne constitue qu'une similitude, ou identité apparente. En réalité, le corps n'est plus le même. Or, l'identité du sujet pensant est une identité absolue, seule capable d'expliquer la responsabilité et la mémoire.

Entre ces deux choses il y a donc une opposition radicale, irréductible.

Prenons, comme exemple, cette opération de la pensée qu'on appelle une comparaison. Pour comparer, il faut sans doute avoir au moins deux idées (soit l'idée de César et celle de Napoléon); mais il faut en même temps que ces deux idées soient réunies dans l'unité de conscience, et qu'une seule intelligence les enveloppe, pour ainsi dire, du même regard.



Si l'idée de César réside dans un sujet et l'idée de Napoléon dans un autre, la comparaison ne se fera pas, c'est évident.

Or considérons un sujet pensant, et, par hypothèse, matériel. Ce sujet a au moins deux parties A et B (puisque tout corps est étendu et divisible); et deux cas peuvent se présenter : 1°) ou bien les deux idées sont l'une dans la partie A et l'autre dans la partie B, et la comparaison est impossible ; 2) ou bien les deux idées résident dans la même partie. Dans ce cas, nous demandons si cette partie elle-même est simple ou composée. Si elle est simple, nous tenons pour accordé ce que nous

affirmions, savoir : que la pensée ne réside que dans un sujet simple ; si elle est composée, la difficulté reparaît, et la comparaison ne se fait pas (1).

c) *L'idée de corps exclut la liberté.* — Ceci n'est pas discuté : la matière est soumise à des lois fatales, et, de l'aveu des matérialistes, il n'y a pas de place en elle pour la liberté.

Deux choses sont donc certaines : il existe en chacun de nous un sujet pensant, un et indivisible, permanent et libre ; et ce sujet (l'âme) est radicalement distinct du corps auquel il est uni.

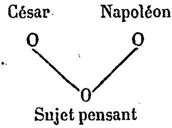
Arrivé à ce point, on pourrait se demander si ce sujet est contingent, et s'il y a lieu d'en rechercher la cause. La réponse à cette question ne souffre pas difficulté. Le sujet

(1) Toute notre augmentation subsisterait même dans l'hypothèse du monadisme de Leibnitz. Suivant cette hypothèse, un corps est un agrégat d'éléments simples ou monades. Or, il est indubitable, comme le reconnaît expressément Leibnitz lui-même, qu'un agrégat quelconque ne peut être le sujet de la pensée, et que celle-ci doit résider nécessairement dans une monade unique, supérieure à celles qui composent les corps, et qui est précisément l'âme.

Quant à l'unité que l'on remarque dans tout organisme, elle est évidemment très loin de suffire à l'explication de la pensée, attendu qu'elle implique la multiplicité des parties, un corps vivant étant indivis sans doute, mais non pas indivisible.

Entre ces deux choses il y a donc une opposition radicale, irréductible.

Prenons, comme exemple, cette opération de la pensée qu'on appelle une comparaison. Pour comparer, il faut sans doute avoir au moins deux idées (soit l'idée de César et celle de Napoléon); mais il faut en même temps que ces deux idées soient réunies dans l'unité de conscience, et qu'une seule intelligence les enveloppe, pour ainsi dire, du même regard.



Si l'idée de César réside dans un sujet et l'idée de Napoléon dans un autre, la comparaison ne se fera pas, c'est évident.

Or considérons un sujet pensant, et, par hypothèse, matériel. Ce sujet a au moins deux parties A et B (puisque tout corps est étendu et divisible) ; et deux cas peuvent se présenter : 1°) ou bien les deux idées sont l'une dans la partie A et l'autre dans la partie B, et la comparaison est impossible ; 2) ou bien les deux idées résident dans la même partie. Dans ce cas, nous demandons si cette partie elle-même est simple ou composée. Si elle est simple, nous tenons pour accordé ce que nous

affirmions, savoir : que la pensée ne réside que dans un sujet simple ; si elle est composée, la difficulté reparaît, et la comparaison ne se fait pas (1).

c) *L'idée de corps exclut la liberté.* — Ceci n'est pas discuté : la matière est soumise à des lois fatales, et, de l'aveu des matérialistes, il n'y a pas de place en elle pour la liberté.

Deux choses sont donc certaines : il existe en chacun de nous un sujet pensant, un et indivisible, permanent et libre ; et ce sujet (l'âme) est radicalement distinct du corps auquel il est uni.

Arrivé à ce point, on pourrait se demander si ce sujet est contingent, et s'il y a lieu d'en rechercher la cause. La réponse à cette question ne souffre pas difficulté. Le sujet

(1) Toute notre augmentation subsisterait même dans l'hypothèse du monadisme de Leibnitz. Suivant cette hypothèse, un corps est un agrégat d'éléments simples ou monades. Or, il est indubitable, comme le reconnaît expressément Leibnitz lui-même, qu'un agrégat quelconque ne peut être le sujet de la pensée, et que celle-ci doit résider nécessairement dans une monade unique, supérieure à celles qui composent les corps, et qui est précisément l'âme.

Quant à l'unité que l'on remarque dans tout organisme, elle est évidemment très loin de suffire à l'explication de la pensée, attendu qu'elle implique la multiplicité des parties, un corps vivant étant indivis sans doute, mais non pas indivisible.

pensant est du nombre des choses qui ont un commencement. Je n'ai pas toujours existé, j'ai surgi à l'existence, à la vie de la pensée, en même temps que se formait le corps qui me sert d'instrument.

D'autre part, je suis relatif : je ne puis exercer et developper mes facultés sans le secours des autres êtres. Je suis conditionné et dépendant ; mille événements se produisent que je m'efforcerais vainement d'empêcher. La nature m'enserre, et trop souvent m'opprime. Pour tout dire, je suis imparfait ; et ce qui me le prouve, autant que tout le reste, c'est que je doute et que j'ignore, c'est aussi que je souffre de mes désirs naturels inassouvis.

Or, tout ce qui commence, tout ce qui est imparfait et contingent a besoin d'une cause.

Donc, je suis produit par une cause. Mais toute cause doit être proportionnée à son effet ; elle doit lui être supérieure ou équivalente. Dès lors la cause du sujet pensant, qui est moi-même, ne peut être une cause matérielle, ni tout autre être inconscient, car le moins ne peut produire le plus. Elle est donc supérieure au monde.

Supposerai-je qu'elle est néanmoins imparfaite et produite ? Soit. Mais alors elle aura elle-même besoin d'explication ; et, comme

il est contradictoire de supposer une série de causes se produisant l'une l'autre, sans une cause première et improduite, il faudra bien que j'aboutisse à cette cause première, source inépuisable et parfaite de tout ce qu'il y a en moi de vie et d'intelligence, de liberté et de bonté.

CHAPITRE VII

CONFIRMATION DES PREUVES PRÉCÉDENTES PAR LE CONSENTEMENT UNIVERSEL.

Tous les peuples ont cru à l'existence d'un Dieu, c'est-à-dire d'un être supérieur au monde, qui gouverne les choses humaines et a droit à nos adorations et à nos hommages.

Ce consentement universel et permanent, que l'on ne peut expliquer par aucune cause d'erreur, est la confirmation éclatante du pouvoir qu'a la raison individuelle de s'élever jusqu'à Dieu (1).

(1) Cet argument est moins une preuve spéciale, qu'une sorte de vérification en bloc de toutes celles par lesquelles l'esprit humain démontre l'Existence de Dieu. La raison collective n'est que le faisceau des raisons individuelles. Mais ce faisceau donne du relief à la vérité, et peut contribuer puissamment à redresser une intelligence particulière, en

Développement — Quand nous disons que tous les peuples ont cru à l'existence de Dieu, nous ne prétendons pas que le genre humain tout entier ait toujours possédé la notion pure et philosophique du vrai Dieu ; et nous n'entendons pas nier les exceptions individuelles.

Ce que nous affirmons, c'est que toutes les sociétés civilisées et même tous les peuples barbares ont eu, en tout temps, l'idée du divin et la foi en son existence.

On comprend qu'à moins de donner à cette partie de notre étude les proportions d'un livre d'histoire, il nous est bien impossible de présenter ici, dans tous ses détails, l'énumération complète qu'on est en droit d'exiger. Mais le travail a été fait par des savants consciencieux et d'une autorité indiscutable ; et il a porté en même temps sur les peuples qui ont une histoire, sur les âges préhistoriques, et sur les peuplades qui vivent actuellement à l'état sauvage. Or, la conclusion de cette vaste enquête est précisément celle que nous avons indiquée.

Suivant M. Darmesteter (écrivain juif et

rupture d'équilibre et en danger de s'égarer. Quiconque s'aperçoit qu'il s'éloigne de la voie commune, par où passe le genre humain tout entier, a le devoir de se défier de ses propres conceptions, et de les soumettre à un contrôle sévère.

rationaliste), « toute l'antiquité s'accorde sur ce point : la race aryenne, la race sémitique, la Chine de race jaune, l'Egypte, l'Asie, l'Europe reconnaissent, quand on remonte à une haute antiquité, un Dieu unique, et considèrent ce Dieu comme l'être le plus puissant de l'univers, comme parfaitement sage, juste et bon, voyant tout, gouvernant le monde, exauçant les prières, récompensant la vertu, punissant le vice et pardonnant au repentir. Il y a des dieux multiples dans l'antiquité ; mais ils sortent d'un même tronc, et ne sont que des transformations du Dieu unique, adoré par les plus anciens peuples sous des noms divers, mais toujours le même. »

Pour se renseigner sur les croyances des âges préhistorisques, les documents écrits faisant défaut, la science a fouillé les tombes, les cavernes, en même temps qu'elle recueillait avec soin les débris de l'industrie primitive. De cet examen minutieux et persévérant est sortie la preuve que, dès l'origine, il y avait des rites religieux, et l'on croyait à une vie future.

Après les travaux d'hommes éminents, comme de Quatrefages et de Nadaillac etc.,

(1) Les plus connus parmi ces savants sont : DE ROUGEMONT, (*Les Peuples primilifs*); DE QUATREFAGES, (*L'Espèce humaine, Les Pygmées*) ; DE HARTAMANN, (*les Peuples d'A-*

pour faire brèche à l'argument tiré du consentement universel, il ne restait déjà plus aux adversaires de l'idée de Dieu qu'à prétendre qu'il existe des peuplades sauvages complètement athées. Cette suprême ressource leur a manqué, il y a une cinquantaine d'années. S'il est vrai qu'il existe, au fond de l'Océanie, un peuple de nègres (les Mincopies) tellement primitifs qu'ils ne connaissent ni la culture de la terre, ni l'élevage des bestiaux, ni l'usage des métaux, ni même la manière de faire du feu, il est certain aussi qu'en revanche cette peuplade n'est dépourvue ni de religion ni de morale. Le témoignage des Anglais, qui ont établi chez ces Mincopies un établissement pénitentiaire, est formel à cet égard. Des observations analogues faites sur les Négritos de la presqu'île de Malacca et des Philippines, sur les Pygmées d'Afrique tels que les Hottentots et les Boschismans, ont eu le même résultat. On a trouvé chez eux des prêtres, des fétiches et des formules de prières(1).

frique); FUSTEL DE COULANGES, *(La Cité antique)*; DARMESTETER, *(Le Dieu suprême dans la mythologie aryenne)*; DE NADAILLAC, *(L'Homme avant l'histoire)*.— Voir sur ce sujet DE MARGERIE, *(Théodicée*, chap. IV*)*; FARGES, *(L'Idée de Dieu)*; DE BROGLIE, *(Problèmes et conclusions de l'histoire des religions)*.

(1) Qu'on ne dise pas qu'il n'y a rien de commun entre la religion des peuples sauvages et la nôtre. Il

En présence de faits si universels et si concordants, M. de Quatrefages conclut comme il suit : « Là est le grand fait. L'athéisme n'est nulle part qu'à l'état erratique. Partout et toujours la masse des populations lui a échappé ; nulle part, ni une des grandes races humaines, ni même une division quelque peu importante de ces races, n'est athée (1) ».

Le savant auteur ajoute ailleurs : « à procéder comme les naturalistes, la définition de l'homme, sa caractéristique est donc celle-ci : l'homme est un être organisé, vivant, sentant, agissant spontanément, doué de moralité et de religiosité. »

C'est dire d'abord que la religion est un fait social universel qui doit avoir sa raison, son fondement dans la nature humaine ; c'est dire aussi que la foi religieuse est un caractère essentiel, profond, dominateur, un attribut de règne, et que l'athéisme n'est pas seulement une exception dans l'humanité, mais qu'il constitue une anomalie, et au sens des natu-

y a au moins ceci de commun que, dans toutes les religions, les hommes croient à une puissance suprême et invisible qui gouverne le monde. Quant à la diversité des notions religieuses, elle ne prouve pas plus contre la valeur de l'idée de Dieu que les divergences en morale ne prouvent contre la morale elle-même

(1) De Quatrefages, *L'Espèce humaine et les Pygmées.*

ralistes comme au sens des moralistes, une *monstruosité*.

Cette conclusion, si importante qu'elle soit, ne saurait cependant nous suffire. « Il nous faut montrer que la foi religieuse du genre humain porte en elle-même le signe de sa vérité, et qu'en se détachant d'elle, c'est de la raison même que l'athée se sépare (1) ».

Le procédé à suivre n'est autre que celui de l'induction ordinaire. Le consentement du genre humain étant donné comme un fait, il s'agit de remonter à sa cause. Or, à un fait universel et perpétuel il faut une cause de même ordre, c'est-à-dire une cause universelle et perpétuelle.

Dès lors l'alternative suivante s'impose : ou bien la foi religieuse du genre humain s'explique par l'évidence de la vérité qui éclaire toutes les intelligences, ou bien elle s'explique par une cause générale et permanente d'erreur (2).

Cette dernière explication, comme bien on pense, est celle de nos adversaires. Ils attribuent la croyance universelle à l'existence de

(1) De Margerie, *Théod.*, ch. IV.

(2) La rotation du soleil autour de la terre est une erreur qui s'est trouvée universelle ; mais précisément, il y a de cette erreur une cause permanente et facile à saisir, savoir : le mouvement apparent des astres. Serait-il possible d'expliquer ainsi la croyance en Dieu ? C'est ce qu'il s'agit de rechercher.

Dieu tantôt à l'ignorance et à la crainte, tantôt à l'éducation et à l'influence des législateurs, le plus souvent à toutes ces causes réunies, auxquelles se joint d'ordinaire l'entraînement de la passion.

Nous n'aurons pas de peine à prouver qu'il n'en est rien.

Tout d'abord, la croyance en Dieu ne vient pas de l'ignorance des causes naturelles, car elle se retrouve chez les savants ausssi bien que les ignorants ; et le progrès de la science, bien loin de l'affaiblir, ne va qu'à lui fournir de nouveaux arguments, en mettant dans une plus vive lumière la nécessité d'une cause intelligente et supérieure, soit pour expliquer l'origine de la vie, soit pour en diriger le mouvement harmonieux.

On ne saurait non plus y voir l'effet de la crainte qu'éprouvent les hommes en présence des phénomènes terrifiants de la nature, tels que la foudre, les tremblements de terre et les tempêtes. Le mot de Lucrèce : *Primus in orbe deos fecit timor*, ne sera jamais accepté que des esprits vains, sceptiques et superficiels. La crainte religieuse suppose que l'homme a déjà la notion d'une puissance supérieure de laquelle il relève ; elle est donc l'effet de la religion, au lieu d'en être la cause. Du reste, comment la crainte expliquerait-elle la foi à un législateur infiniment juste et sage, la

croyance à un Dieu bienfaisant et secourable ?

Dira-t-on que la religion a sa source dans l'éducation première de l'enfance. Eh ! sans doute, c'est un puissant moyen que l'éducation pour propager une doctrine, même religieuse ; mais il suppose que cette doctrine a réussi à se faire accepter des maîtres et de ceux qui les entendent. Une croyance qui serait imposée du dehors, et qui ne s'appuierait pas sur les tendances naturelles de l'esprit et du cœur, ne réunirait pas l'unanimité ; elle ne tiendrait pas longtemps devant l'expérience et elle disparaîtrait bientôt avec l'âge.

Recourir aux calculs des politiques, aux supercheries des prêtres, pour expliquer la foi religieuse du genre humain, n'est pas plus raisonnable.

L'histoire authentique ne nous parle point de l'invention de la religion. Il est bien évident d'ailleurs que l'homme qui aurait voulu inspirer à tout un peuple la croyance en Dieu, n'aurait pu le faire si cette croyance n'eût pas été conforme aux aspirations les plus élevées de la conscience humaine.

Impossible enfin d'en appeler aux passions mauvaises pour avoir l'explication cherchée ; car, la foi en Dieu contrarie manifestement les inclinations déréglées de notre nature,

tandis que l'incrédulité s'allie fort bien avec le libertinage.

Toutes ces causes d'erreurs étant écartées(1), parce que leur influence est locale et limitée, variable et passagère, que reste-t-il pour rendre raison de la foi universelle et perpétuelle au divin, si ce n'est l'évidence de la vérité, et le droit de l'intelligence à affirmer l'existence de Dieu ?

Cette conclusion ne fait pas de doute pour qui se rappelle la suite des preuves par lesquelles, précisément, l'esprit humain entend démontrer qu'il y a au sommet des choses un premier principe qui est Dieu.

Habitués que nous sommes à rapporter les œuvres humaines à un auteur, dont le génie se mesure à leur perfection et à leur beauté, nous appliquons tout naturellement le même procédé à l'ensemble du monde. Par delà les choses visibles et contingentes, qui n'ont pas en elles-mêmes leur raison d'être, nous nous élevons jusqu'au principe invisible qui les explique et les soutient. Ce mouvement de la

(1) Nous les écartons comme explication suffisante de la croyance en Dieu ; mais nous reconnaissons volontiers qu'elles ont contribué à faire dévier dans la suite des âges le sentiment religieux. De là les superstitions qui ont çà et là plus ou moins altéré et défiguré la religion elle-même. Celles-là se modifient incessamment comme l'erreur toujours mobile ; celle-ci reste immuable comme la vérité.

raison apparaît ici d'autant plus légitime qu'il a été suivi de tout temps, en dépit des passions frémissantes, et qu'il a été reconnu valable par tous les êtres pensants (1).

(1) L'argument a donc pour nous une très grande valeur comme contre-épreuve, c'est-à-dire comme moyen de vérification des preuves directes de l'Existence de Dieu. Mais il serait exagéré de prétendre qu'il se suffit à lui-même. Pris isolément, il ne peut donner, croyons-nous, qu'une très haute probabilité. Car, s'il est certain qu'un fait universel et perpétuel, comme la foi religieuse de l'humanité, doit avoir une cause de même ordre, il ne l'est pas autant a priori que cette foi religieuse ne puisse s'expliquer par aucune cause générale et permanente d'erreur. Toutes les causes alléguées par nos adversaires sont insuffisantes. Nous l'avons dit et prouvé. Mais ne pourrait-on pas supposer qu'il y a en d'autres, soit internes, soit externes, encore inaperçues? Le seul moyen d'écarter définitivement ce doute, c'est de prouver par des arguments directs que la raison a des voies nombreuses et sûres pour s'élever jusqu'à Dieu.

Cette démonstration achevée, on fera très légitimement appel au consentement universel pour confirmer et éclairer d'un nouveau jour le travail de la raison. Ainsi procède le mathématicien qui fait contrôler par d'autres ses calculs, pour se donner à lui-même un surcroît de preuve qu'il ne s'est pas trompé.

CHAPITRE VIII

LES SAVANTS ET LA CROYANCE A L'EXISTENCE DE DIEU

En présence d'adversaires aux yeux desquels les croyances du peuple n'ont aucune valeur, et dont quelques-uns n'hésiteraient pas à dire, avec Hégel, que « le sens commun est le contraire de la science », il ne sera pas sans intérêt de montrer, par d'illustres exemples, que l'accord est toujours facile entre la religion et la raison éclairée, et que, suivant le mot profond de Bacon, « si une science superficielle éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène ».

C'est un fait historique, indéniable, que les plus grands génies dans tous les temps ont confessé hautement l'existence d'un Etre suprême, cause première de tout ce qui existe. Mais nous nous contenterons d'évoquer les noms de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Cicéron, qui représentent la civilisation grecque et romaine dans tout leur éclat ; et

nous ne dirons rien ni des Pères de l'Eglise, ni des grands docteurs du Moyen-âge, dont la foi religieuse est d'ailleurs connue de tous, pour arriver d'emblée aux temps modernes, et recueillir, sur la question qui nous occupe, les témoignages des savants adonnés à l'étude de la nature.

LES FONDATEURS DE LA SCIENCE MODERNE

Commençons par ceux que le sentiment unanime des historiens désigne comme les fondateurs de la science moderne (1). Copernic, Bacon, Descartes, Galilée, Newton, Leibnitz ont été, personne n'en doute, des croyants convaincus; et, au commencement du dix-neuvième siècle, on a pu faire plusieurs volumes du recueil de leurs pensées sur la religion et la morale.

Copernic fut un prêtre pieux et charitable, et un savant de premier ordre. Il a déclaré lui-même que c'est la pensée de la sagesse du Créateur qui lui fit soupçonner l'erreur de Ptolémée, et le guida dans sa réforme scientifique, « La sagesse de Dieu est si grande, écrivait-il, que les complications extraordinaires

(1) Cf. L. Naville, *La Physique moderne*, p. 154.

de notre système astronomique en démontrent la fausseté. »

En terminant son magnifique ouvrage de l'*Harmonie des mondes*, Képler a écrit ces touchantes paroles : « O mon créateur et mon Dieu, je te remercie de toutes les joies que j'ai éprouvées dans les ravissements où m'a jeté la contemplation de l'œuvre de tes mains. J'ai proclamé devant les hommes la magnificence de ton ouvrage, autant du moins que mon esprit borné a pu le comprendre. S'il m'était échappé quelque chose d'indigne de toi, reçois-moi dans ta clémence et ta miséricorde, accorde-moi cette grâce que l'œuvre que je viens d'achever contribue à ta glorification et au salut des âmes. »

Bacon, dans la préface de son *Instauratio magna*, montre qu'il est fort loin de séparer sa science de sa foi. C'est de lui cette belle et profonde parole si souvent citée : « s'il est vrai qu'un peu de philosophie incline les hommes vers l'athéisme, une philosophie plus profonde les ramène à la religion. »

Descartes a commis des erreurs sans doute, mais on trouve, à chaque instant, dans ses œuvres l'expression sincère des sentiments religieux qui l'animaient ; et l'on peut dire, sans exagération, que l'idée de Dieu domine toute sa philosophie.

Galilée en se ralliant au système de Co-

pernic estime, comme lui, que les progrès de l'astronomie ne peuvent qu'accroître nos sentiments d'adoration envers le Créateur des mondes.

Newton, dont le nom rappelle la découverte de l'attraction universelle, a rendu témoignage de sa foi, comme savant, et dans les ouvrages qui ont fondé sa renommée. « D'une nécessité métaphysique aveugle, qui est partout et toujours la même, nulle variation ne saurait naître... Toute cette diversité des choses créées selon les lieux et les temps (qui constitue l'ordre et la vie de l'univers), n'a pu être produite que par la pensée et la volonté d'un Être qui soit l'être par lui-même et nécessairement (1). »

Mêmes sentiments religieux chez Leibnitz, le plus illustre des mathématiciens et des philosophes allemands, au XVII siècle. « Dieu, dit-il, est la première raison des choses; celles qui sont bornées, comme celles que nous voyons et expérimentons, sont contingentes, et n'ont rien en elles qui rende leur existence nécessaire. Et cette cause intelligente doit être infinie de toutes manières, et absolument parfaite en puissance, en sagesse et en bonté, puisqu'elle va à tout ce qui est possible (2). »

(1) Newton, *Principes math. de la philosophie naturelle.*
(2) *Théodicée*, 1re partie, n° 7.

On trouve d'autre part, dans son traité des *Principes de la nature et de la grâce*, ce passage caractéristique, touchant l'explication des lois de la nature. « Par la seule considération des causes efficientes, ou de la matière, on ne saurait rendre raison de ces lois du mouvement découvertes de notre temps, et dont une partie a été découverte par moi-même. Car j'ai trouvé qu'il y faut recourir aux causes finales, et que ces lois ne dépendent point du principe de la nécessité, comme les vérités logiques, arithmétiques et géométriques, mais du principe de la convenance, c'est-à-dire du choix de la sagesse. Et c'est une des plus efficaces et des plus sensibles preuves de l'existence de Dieu, pour ceux qui peuvent approfondir ces choses. »

LES SAVANTS DU XVIII[e] SIÈCLE.

Au XVIII[e] siècle, il faut bien le dire, le spiritualisme subit une crise. En réagissant violemment contre l'ancien état de choses, les Encyclopédistes allèrent jusqu'à combattre les idées qui sont le fondement indispensable des sociétés, et qui conviennent à tous les régimes. Ce fut une déviation presque générale de l'intelligence française. Néanmoins l'idée de Dieu resta intacte dans les

consciences les plus troublées ; et les esprits les plus remarquables reconnurent la nécessité d'une cause première intelligente.

On n'a pas oublié sans doute la page éloquente de Diderot, que nous avons eu l'occasion de transcrire.

Voltaire n'était pas moins affirmatif, au sujet de l'ordre physique et de son évidente signification. Après avoir cité ces deux vers :

L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
Que cette horloge marche, et n'ait point d'horloger,

il ajoutait : « Affirmer que l'œil n'est pas fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'estomac pour digérer, n'est-ce pas la plus énorme des absurdités, la plus révoltante folie qui soit jamais tombée dans l'esprit humain ? Tout douteur que je suis, cette démence me paraît évidente ; et je le dis ».

Quant à Jean-Jacques Rousseau, il demandait : « à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence ? (1) », et il défendait cou-

(1) Il m'est impossible de concevoir un système d'êtres si constamment ordonnés, sans que je considère aussi une intelligence qui l'ordonne Il ne dépend pas de moi de croire que la matière passive et morte a pu produire des êtres vivants et sentants, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligents, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent. » *(Profession de foi du vicaire Savoyard.)*

rageusement les dogmes de la religion naturelle.

Dans le même temps, en France et à l'étranger, des savants comme Réaumur, Linné, les deux Jussieu, Haller, Buffon, Euler et Lavoisier proclamaient, avec non moins de force, l'existence de l'Etre suprême.

Dans une de ses lettres à une princesse d'Allemagne, Euler a des expressions d'une énergie singulière : « Les athées, dit-il, ont l'audace de soutenir que le monde est l'œuvre du hasard. Ils n'y reconnaissent aucune marque de sagesse, et ils crient bien haut que l'œil n'est point fait à dessein, et qu'il faut dire plutôt : nous avons reçu des membres par hasard, et par suite nous en profitons selon ce que permet leur nature... *Ce ne sont que des fous* qui disent dans leur cœur : il n'y a point de Dieu ! »

Pour terminer cette rapide revue, nous devons rappeler que deux athées qui se firent remarquer à la fin du XVIIIe siècle, par l'audance de leurs négations au moins autant que par leurs travaux scientifiques, Cabanis et Broussais ont laissé en mourant une rétractation formelle et motivée de leurs erreurs.

Dans une lettre à son ami M. F., Cabanis reconnaît la nécessité « d'une Sagesse qui a conçu les plans (de la nature organique) et d'une volonté qui les a mis à exécution ; mais

de la sagesse la plus haute et de la volonté la plus attentive à tous les détails. »

Broussais de son côté, dans une sorte de testament qui a été publié en 1851, a écrit ces paroles : « Je sens comme beaucoup d'autres qu'une Intelligence a tout ordonné. Je reste avec le sentiment d'une intelligence ordonnatrice. » L'étude et la réflexion avaient enfin arraché à ces deux hommes l'aveu devant lequel les membres de la Convention eux-mêmes n'avaient pas reculé, quand ils proclamaient l'existence de l'Etre Suprême.

LES SAVANTS DU XIXe SIÈCLE.

Le siècle qui vient de finir a été appelé « le siècle de la science. » Ce titre paraîtra justifié, au regard de l'impartiale histoire, par l'ardeur passionnée que de nobles intelligences ont déployée dans la poursuite du vrai, et par les merveilleuses découvertes qui ont couronné leurs efforts. Aux sciences anciennes sont venues s'en ajouter de nouvelles. Tout dans la nature a été exploré, étudié (1). ana-

(1) Il n'y a pas jusqu'à la disposition des feuilles, des plantes qui ne soit devenue l'objet d'une science qui se nomme la *phyllotaxie*. Cette science a trouvé et formulé la loi suivant laquelle les feuilles sont disposées, autour de la tige, dans les diverses espèces végétales.

rageusement les dogmes de la religion naturelle.

Dans le même temps, en France et à l'étranger, des savants comme Réaumur, Linné, les deux Jussieu, Haller, Buffon, Euler et Lavoisier proclamaient, avec non moins de force, l'existence de l'Etre suprême.

Dans une de ses lettres à une princesse d'Allemagne, Euler a des expressions d'une énergie singulière : « Les athées, dit-il, ont l'audace de soutenir que le monde est l'œuvre du hasard. Ils n'y reconnaissent aucune marque de sagesse, et ils crient bien haut que l'œil n'est point fait à dessein, et qu'il faut dire plutôt : nous avons reçu des membres par hasard, et par suite nous en profitons selon ce que permet leur nature... *Ce ne sont que des fous* qui disent dans leur cœur : il n'y a point de Dieu ! »

Pour terminer cette rapide revue, nous devons rappeler que deux athées qui se firent remarquer à la fin du XVIIIe siècle, par l'audance de leurs négations au moins autant que par leurs travaux scientifiques, Cabanis et Broussais ont laissé en mourant une rétractation formelle et motivée de leurs erreurs.

Dans une lettre à son ami M. F., Cabanis reconnaît la nécessité « d'une Sagesse qui a conçu les plans (de la nature organique) et d'une volonté qui les a mis à exécution ; mais

de la sagesse la plus haute et de la volonté la plus attentive à tous les détails. »

Broussais de son côté, dans une sorte de testament qui a été publié en 1851, a écrit ces paroles : « Je sens comme beaucoup d'autres qu'une Intelligence a tout ordonné. Je reste avec le sentiment d'une intelligence ordonnatrice. » L'étude et la réflexion avaient enfin arraché à ces deux hommes l'aveu devant lequel les membres de la Convention eux-mêmes n'avaient pas reculé, quand ils proclamaient l'existence de l'Etre Suprême.

LES SAVANTS DU XIXe SIÈCLE.

Le siècle qui vient de finir a été appelé « le siècle de la science. » Ce titre paraîtra justifié, au regard de l'impartiale histoire, par l'ardeur passionnée que de nobles intelligences ont déployée dans la poursuite du vrai, et par les merveilleuses découvertes qui ont couronné leurs efforts. Aux sciences anciennes sont venues s'en ajouter de nouvelles. Tout dans la nature a été exploré, étudié (1), ana-

(1) Il n'y a pas jusqu'à la disposition des feuilles, des plantes qui ne soit devenue l'objet d'une science qui se nomme la *phyllotaxie*. Cette science a trouvé et formulé la loi suivant laquelle les feuilles sont disposées, autour de la tige, dans les diverses espèces végétales.

lysé ; et là où les recherches n'ont pas donné de résultats désisifs, des voies de pénétration, toutes pleines de promesses pour l'avenir, semblent avoir été ouvertes.

Dans leur empressement à exploiter ce mouvement intellectuel, qu'ils croyaient devoir être fatal à l'idée religieuse, les matérialistes n'ont pas craint de proclamer que la science était enfin parvenue à éliminer Dieu.

Rien n'est plus contraire à la vérité. Et, pour qu'on ne puisse pas nous accuser de répondre témérairement à une assertion qui est elle-même plus que téméraire, nous allons faire entendre ici la voix même de la science, par l'organe de ses plus illustres représentants (1).

1° Témoignage des mathématiciens et astronomes. — Laplace, dont on se plaît à faire un athée, n'a jamais nié l'existence d'une cause suprême, intelligente. Ce n'est pas Dieu qu'il traitait d'hypothèse, mais son intervention directe à chaque étape de l'évolution des mondes. « Newton, disait-il, affirme que l'admirable arrangement du soleil, des planètes

(1) Voir Abbé Guillemet, *Témoignages spiritualistes*, empruntés aux mémoires de l'Académie des sciences, et aux diverses publications de ses membres.

et des comètes, ne peut être que l'ouvrage d'un être intelligent et tout puissant... Mais cet arrangement ne peut-il pas être lui-même un effet des lois du mouvement, et la suprême intelligence que Newton fait intervenir ne peut-elle pas l'avoir fait dépendre d'un phénomène plus général ? » Cette remarque de l'illustre savant est très acceptable, et n'a rien qui ressemble à l'athéisme. « Du reste, dit M. Faye, je tiens de M. Arago que Laplace averti, peu avant sa mort, qu'une anecdote, qui le représentait comme athée, allait être publiée dans un recueil biographique, l'avait prié d'en demander la suppression à l'éditeur. Il fallait en effet l'expliquer ou la supprimer. Ce second parti était le plus simple : malheureusement elle n'a été ni supprimée ni expliquée (1) ». C'est aussi le témoignage du baron Fourier, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Nous pouvons ajouter, d'autre part, que l'auteur de l'*Exposition du système du monde* demanda le curé d'Arcueil, à son lit de mort, et que ses funérailles furent célébrées dans l'église des Missions Etrangères, à Paris.

Augustin Cauchy, que des juges compétents considèrent comme le premier mathématicien de son siècle, fut aussi chrétien que savant.

(1) Faye, *Origine du monde*, p. 132 (3e éd.)

« Je suis chrétien, écrivait-il, avec tous les grands astronomes, tous les grands physiciens, et tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis même catholique, avec la plupart d'entre eux, et si l'on m'en demandait la raison, je la donnerais volontiers ; on verrait que mes convictions sont le résultat, non de préjugés de naissance, mais d'un examen approfondi » (1).

William Herschel, le créateur de l'astronomie stellaire, nous a laissé dans ses écrits cette belle profession de foi religieuse : « Plus le champ de la science s'élargit, plus les démonstrations de l'existence éternelle d'une intelligence créatrice et toute puissante deviennent nombreuses et irrécusables ; géologues, mathématiciens, astronomes, naturalistes, tous ont apporté leur pierre à ce grand temple élevé à Dieu lui-même. »

Urbain le Verrier, dont les calculs prodigieux révélèrent l'existence de la planète Neptune, disait, peu de temps avant sa mort, en présentant à l'Académie des sciences les derniers fascicules de ses recherches astronomiques, « qu'elles affermissent les vérités impérissables de la philosophie spiritualiste » (2).

(1) *Revue des Questions scientifiques*, p. 436.
(2) *Compte rendu Acad. Sc.*, 5 juin 1876.

M. Hervé Faye, membre de l'Institut, et professeur d'astronomie à l'Ecole polytechnique, dans son bel ouvrage sur l'*Origine du monde*, affirme nettement ses sentiments religieux. « Comme notre intelligence ne s'est pas faite elle-même, dit-il, il doit exister une intelligence supérieure dont la nôtre dérive. Dès lors, plus l'idée qu'on se fera de cette intelligence suprême sera grande, plus elle approchera de la vérité Nous ne risquons pas de nous tromper en la considérant comme l'auteur de toutes choses, en reportant à elle ces splendeurs des cieux qui ont éveillé notre pensée, en croyant que nous ne lui sommes ni étrangers ni indifférents, et finalement nous voilà tout préparés à comprendre et à accepter la formule traditionnelle : Dieu, Père tout puissant, Créateur du ciel et de la terre. — Quant à nier Dieu, c'est comme si de ces hauteurs on se laissait choir lourdement sur le sol. Ces astres, ces merveilles de la nature seraient l'effet du hasard ! Notre intelligence, de la matière qui se serait mise d'elle-même à penser ! L'homme redeviendrait un animal comme les autres !... Il est faux que la science ait jamais abouti d'elle-même à cette négation. Celle-ci se produit à certaines époques de luttes contre les institutions du passé.... que la lutte cesse, et bientôt les esprits reviennent aux vérités éter-

nelles, tout étonnés au fond, de les avoir combattues si longtemps » (1).

M. Constant Wolf, de l'Observatoire de Paris, dans ses *Hypothèses cosmogoniques*, rend aussi hommage aux doctrines spiritualistes : « Une hypothèse cosmogonique, dit-il, devrait pour être complète, prendre la matière à l'état primitif où elle est sortie des mains du Créateur, avec ses propriétés et ses lois ; et, par l'application des principes de la mécanique, en faire surgir l'univers entier tel qu'il existe aujourd'hui, sauf pour ce qui est de l'évolution de la vie. — A Kant revient l'honneur d'avoir le premier considéré le chaos, sorti des mains du Créateur, comme comprenant à l'état de dissociation et de diffusion extrême tous les éléments des mondes futurs. » Plus loin il ajoute : « nos tentatives cosmogoniques n'ébranlent en rien la démonstration de l'existence de Dieu tirée des merveilles du ciel » (2).

(1) FAYE, *Origine du monde, Introd.* p. 3. (3e édition.)
(2) *Hypoth. cosmog. Introduction*, p. 1 à 9. — Aux noms déjà cités nous pourrions ajouter ceux de Hermite, que le congrès des mathématiciens réunis à Paris en 1900 proclamait le plus illustre des géomètres, de Jordan, professeur d'Analyse à l'Ecole polytechnique, d'Edouard Roche de Montpellier, du physicien belge Joseph Plateau, qui a donné une sorte de confirmation expérimentale du système de Laplace, du colonel de Ligondès et surtout celui du R. P. Secchi, directeur de l'observat. du Collège Romain etc... (Cf. GUILLEMET, *Op. cit.*)

2° PHYSICIENS ET CHIMISTES. — André Marie Ampère, le Newton de l'électricité, l'inventeur de l'électro-magnétisme, et suivant M. Joseph Bertrand, le plus grand génie scientifique du XIXe siècle, était un chrétien convaincu et pratiquant. « Nous l'avons vu, dit Sainte-Beuve, allier sans effort la foi et la science, de manière à frapper d'étonnement et de respect. »

Volta, à qui l'on doit la découverte de la pile électrique, écrivait dix ans avant sa mort : « J'ai toujours tenu et je tiens pour unique, vraie et infaillible, cette sainte religion catholique, remerciant sans cesse Dieu de m'avoir accordé cette foi... Puisse cette protestation, que je permets de montrer à chacun, parce que *non erubesco evangelium*, produire quelques bons fruits. »

Œrsted, professeur de physique à Copenhague, l'un des fondateurs, lui aussi, de la science de l'électricité, admirait l'harmonie des lois de l'esprit avec les lois de la nature, et il ajoutait : « quelle est donc la raison de cette harmonie que nous montrent des lois semblables dans la nature et dans l'espèce ? c'est que ces lois ont une cause commune qui est Dieu. »

Augustin Fresnel, qui a fixé par d'immortelles découvertes la théorie de la lumière, fut toujours profondément attaché au spiritua-

lisme ; et parmi ses hautes spéculations il trouva le temps d'écrire *L'Essai d'une démonstration mathématique de ses convictions religieuses* (1).

Robert Mayer l'un des fondateurs de la théorie mécanique de la chaleur, ou thermodynamique, professait ouvertement la religion catholique. Devant le congrès scientifique d'Inspruch, en 1879, il déclarait, comme Œrsted, la nécessité d'une cause première pour expliquer l'harmonie qui règne entre les lois de pensée et celles de la nature, et il ajoutait : « sans cette harmonie établie par Dieu entre le monde subjectif et le monde objectif toutes nos pensées seraient stériles. »

Adolphe Hirn, de Colmar, le continuateur de Mayer et l'émule de Joule, s'indignait contre le matérialisme assez audacieux pour se réclamer de la science : « L'existence de Dieu, disait-il, est une vérité mathématique, et le dernier mot de la science moderne... Le matérialisme est condamné à nier toute idée de finalité harmonieuse dans la nature ; mais une telle négation heurte si violemment les affirmations élémentaires de la raison qu'elle est le coup mortel pour la doctrine d'où elle émane » (2).

(1) Cf Abbé Guillemet, *ibidem*.

(2) Cité par H. Faye, *Origine du monde*.

Le nom de Faraday « doit être ajouté à la liste de ceux qui ont été aussi sincères dans leur foi que profonds dans leur science » (1). Il aimait à dire que « douter des vérités divines c'est livrer sa vie au hasard ; y croire c'est lui donner son lest ».

Sir William Thomson (lord Kelvin), physicien éminent lui aussi, a prononcé en 1871, comme président de l'*Association britannique pour l'avancement des sciences*, ces mémorables paroles que lord Salisbury s'est plu à rappeler dans ces dernières années. « L'existence d'un plan a été trop souvent perdue de vue. Des preuves éclatantes d'une action intelligente, d'un dessein bienveillant, sont multipliées autour de nous. Elles nous montrent la nature soumise à une volonté libre. Elles nous apprennent que toutes les choses vivantes dépendent d'un Créateur et d'un maître éternel » (2).

Auguste de la Rive, savant physicien de Genève, a maintes fois protesté contre le matérialisme. Il disait en 1860 : « Si j'ai appris quelque chose dans les longues années d'une étude qui a fait l'un des charmes de ma vie, c'est que Dieu agit continuellement, c'est que sa main qui a tout créé, veille sur tout l'univers. »

(1) *Eloge de Faraday*, par J.-B. Dumas.
(2) Cf. Abbé Guillemet.

J.-B. Dumas, l'un des plus grands chimistes du XIX[e] siècle, disait devant l'Académie des sciences en faisant l'éloge de Faraday: « Le Dieu de la Révélation est le même que celui de la nature... La science ne tue point la foi, et la foi tue encore moins la science ». Un peu plus tard, en 1876, dans son discours de réception à l'Académie française, après avoir hautement réclamé contre les prétentions du matérialisme, il ajoutait : « la fièvre passagère de la pensée scientifique, qui menace les fortes doctrines du spiritualisme et qui n'a rien pour en tenir lieu, s'apaisera comme elle s'est apaisée autrefois » (1).

Parmi les chimistes croyants nous citerons encore : Liebig, Berthollet, Gay-Lussac, Thénard, Chevreul, Wurtz et Pasteur.

Wurtz, membre de l'Académie des sciences et doyen de la faculté de médecine de Paris de 1866 à 1875, disait à Lille en 1874 : « C'est en vain que la science nous aura révélé la structure du monde et l'ordre de tous ses phénomènes, l'esprit humain veut remonter plus haut, et dans la conviction intime que les choses n'ont pas en elles-mêmes leur raison d'être, leur support, leur origine, il est conduit à les subordonner à une cause première, unique, universelle qui est Dieu » (1).

(1) *Revue des questions scient.*, juillet 1885.

Quant à Pasteur, dont on a dit que, « s'il peut avoir des égaux, dans la science contemporaine, il n'a pas de supérieur », il a toujours professé le plus pur spiritualisme, et il a donné à ses contemporains l'exemple salutaire d'une vie et d'une mort chrétienne. Dans son discours de réception à l'Académie française, le 27 avril 1882, après avoir rappelé ces paroles de Faraday : « la notion et le respect de Dieu arrivent à mon esprit par des voies aussi sûres que celles qui nous conduisent à des vérités de l'ordre physique », il concluait ainsi : « Heureux celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté et qui lui obéit! Idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Evangile. »

3e) Savants naturalistes. — Dans le cours de ce travail, nous avons cité, à l'appui de nos conclusions, le témoignage de savants naturalistes tels que Flourens, Claude Bernard et Milne-Edwards. En complétant cette liste, nous achèverons de montrer que les hommes supérieurs ont toujours reconnu la nécessité d'une intelligence, pour l'explication des merveilles qui se remarquent particulièrement dans le monde des vivants.

Lamarck, le véritable père du transformisme, en maint endroit de ses ouvrages, n'hésite pas à attribuer l'ordre de la nature à l'Auteur

suprême de toutes choses. Dans son *Histoire des animaux sans vertèbres*, il dit expressément : « La nature est un pouvoir limité, ce pouvoir n'existe que par la volonté d'une puissance supérieure et sans bornes. On a pensé que la nature était Dieu même ; chose étrange ! on a confondu la montre avec l'horloger, l'ouvrage avec son auteur. »

Le plus célèbre des naturalistes, Cuvier, le fondateur de la paléontologie animale et de l'anatomie comparée, avait le sentiment très vif du plan divin dans la nature. Après avoir formulé la fameuse loi de la corrélation des organes, il concluait en ces termes : « Nous concevons donc la nature simplement comme une production de la Toute-puissance réglée par une Sagesse dont nous ne découvrons les lois que par l'observation. »

Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, qui fut l'émule de Cuvier et qui a renouvelé la science de l'organisation, en y introduisant l'idée de l'unité de composition et en cherchant l'explication des formes adultes dans les développements embryonnaires, Etienne Geoffroy écrivait dans sa *Philosophie anatomique :* « Arrivé sur cette limite, le physicien disparaît, l'homme religieux seul demeure pour partager l'enthousiasme du saint prophète et pour s'écrier avec lui : « *Cœli enarrant gloriam Dei* ; *laudamus Dominum.* » Parlant ailleurs

de l'athéisme, il l'appelait « la plus monstrueuse des opinions ».

De Blainville, qui succéda à Cuvier dans la chaire d'anatomie comparée, se montre chrétien convaincu dans son *Histoire des sciences de l'organisation* (1).

Cruveilhier, physiologiste éminent, écrivait au début de son *Anatomie pathologique* du corps humain : « A la vue de cette merveilleuse organisation du corps humain, où tout a été prévu, coordonné, avec une sagesse telle qu'une fibre ne saurait avoir un peu plus ou moins de force, sans qu'à l'instant l'équilibre ne soit troublé, quel anatomiste ne s'écrierait avec Galien : qu'un livre d'anatomie est le plus bel hymne qu'il ait été donné à l'homme de chanter à l'honneur du Créateur. »

Agassiz, le célèbre naturaliste suisse, termine ainsi son grand ouvrage de l'*Espèce et de la classification en zoologie* : « La combinaison de tant de conceptions profondes, non seulement manifeste l'intelligence, mais elle

(1) « Dans la nouvelle salle d'anatomie comparée des vertébrés, au Muséum de Paris, une noble pensée de reconnaissance a fait placer en évidence les bustes des cinq principaux fondateurs : au centre, Georges Cuvier ; aux angles, Etienne Geoffroy, Henri de Blainville, le Dr A. Serres et enfin Paul Gervais. Il se trouve que ces éminents naturalistes sont, tous les cinq, spiritualistes, et, qui plus est, chrétiens. » (Abbé GUILLEMET, *op. cit.* p. 67.)

prouve la préméditation, la sagesse, la grandeur, l'omniscience, la providence. Tous ces faits et leur enchaînement naturel proclament le seul Dieu que l'homme puisse connaître, adorer, aimer. »

Van Bénéden, l'éminent professeur de l'Université catholique de Louvain, écrit dans la préface de son ouvrage : *Commensaux et Parasites* : « quand on voit le poulain, à peine né, gambader et trouver le lait de sa mère, le poussin au sortir de l'œuf chercher sa becquée... peut-on trouver ailleurs que dans l'instinct la cause de ces actes, et cet instinct n'est-ce-pas la direction de l'Esprit créateur ? » Il cite plus loin, en les faisant siennes, ces paroles d'un savant naturaliste, Oswald Heer : « Plus nous avançons dans la connaissance de la nature, plus est profonde notre conviction que la croyance en un Créateur tout puissant et en une Sagesse divine qui a créé le ciel et la terre, selon un plan éternel et préconçu, peut seule résoudre les énigmes de la nature comme celle de la vie humaine. »

Ces paroles rappellent la profession de foi religieuse de Réaumur écrivant au début de son grand ouvrage sur les Insectes : « l'histoire naturelle est l'histoire des ouvrages de Dieu, et il n'est point de démonstration de son existence plus à la portée de tout le monde que celle qu'elle nous fournit. »

Dans la correspondance de Ch. Darwin, publiée par son fils, on lit cette phrase de l'apôtre du Transformisme : « Je n'ai jamais été athée ; je n'ai jamais nié l'existence de Dieu... Je crois que la théorie de l'évolution est tout à fait compatible avec la croyance en Dieu... »

C'est aussi le sentiment de l'éminent professeur de paléontologie au Muséum, M. Albert Gaudry. S'il croit à une évolution, il proclame en même temps que cette évolution est l'œuvre du Divin artiste, « sous la direction duquel tout se coordonne, se pénètre, s'enchaîne à travers les espaces et les âges ».

Nous pourrions apporter d'autres témoignages, mais non pas de plus autorisés ni de plus décisifs. Aussi bien nous en resterons là (1), croyant avoir montré suffisamment que le progrès des sciences, loin d'ébranler les preuves de l'existence de Dieu, contribue au contraire à leur donner une nouvelle force et un nouvel éclat.

(1) Qu'on nous permette cependant de citer encore, pour clore cette liste de savants spiritualistes, les noms de l'abbé Haüy, le créateur de la cristallographie, de Latreille, le fondateur de l'entomologie, d'Armand de Quatrefages, d'Elie de Beaumont, de l'amiral Jurien de la Gravière, de Lapparent et de Branly.

CHAPITRE IX

CONCLUSION

L'ATHÉISME DANS SES RAPPORTS AVEC LA SCIENCE ET LA MORALE

Il existe un Dieu cause première, éternelle et nécessaire, des existences contingentes, moteur immobile de l'inerte matière, ordonnateur du monde, auteur de la vie, même la plus humble, et de ces êtres pensants, permanents et libres qui sont les âmes...

Telle est la conclusion qui ressort avec évidence des arguments que nous avons developpés ; et cette conclusion l'humanité, prise dans son ensemble, à toutes les époques et sous tous les climats, l'a toujours tenue pour vraie, les plus grands génies l'ont toujours proclamée.

Par quel excès d'audace nos adversaires ont-ils donc pu prétendre qu'elle n'est pas scientifique, et qu'il est indigne d'un esprit cultivé de s'y arrêter ? — Nous savons, comme eux, à quelles conditions et par quelle méthode

une vérité fondée sur l'expérience peut entrer définitivement dans la science. Prendre pour point de départ des faits certains ; interpréter ces faits à la lumière des principes directeurs de la raison ; ne faire appel qu'à des formes de raisonnement rigoureusement logiques : voilà ce qui est requis, rien de plus. Nous demandons qu'on nous montre en quoi nous avons manqué de satisfaire à ces justes exigences.

Toutes nos preuves de l'Existence de Dieu reposent sur des faits constatés et indiscutables, savoir : l'existence d'êtres produits et dépendants, le mouvement général de la matière, l'apparition de la vie sur notre globe à une date relativement récente, l'ordre du monde, et enfin l'existence de sujets pensants permanents et libres (1).

Pour l'interprétation de ces faits, nous n'avons invoqué que les seuls principes dont la science elle-même fait usage à tout instant, et qui sont comme le fondement inébranlable de la raison humaine (2) ; nous n'avons employé que des formes de raisonnement légitimes et

(1) « Quand on raisonne sur des prémisses abstraites, comme sont, par exemple, les définitions de la géométrie, c'est à des conclusions abstraites qu'on arrive. Mais quand on raisonne sur le réel, c'est au réel qu'on aboutit. Tel est le caractère des preuves par lesquelles nous établissons l'existence de Dieu. » (DE MARGERIE, I, 144.)

(2) Ces principes directeurs de la raison sont : *a*) le principe de contradiction : une même chose ne peut pas

CHAPITRE IX

CONCLUSION

L'ATHÉISME DANS SES RAPPORTS AVEC LA SCIENCE ET LA MORALE

Il existe un Dieu cause première, éternelle et nécessaire, des existences contingentes, moteur immobile de l'inerte matière, ordonnateur du monde, auteur de la vie, même la plus humble, et de ces êtres pensants, permanents et libres qui sont les âmes...

Telle est la conclusion qui ressort avec évidence des arguments que nous avons developpés ; et cette conclusion l'humanité, prise dans son ensemble, à toutes les époques et sous tous les climats, l'a toujours tenue pour vraie, les plus grands génies l'ont toujours proclamée.

Par quel excès d'audace nos adversaires ont-ils donc pu prétendre qu'elle n'est pas scientifique, et qu'il est indigne d'un esprit cultivé de s'y arrêter ? — Nous savons, comme eux, à quelles conditions et par quelle méthode

une vérité fondée sur l'expérience peut entrer définitivement dans la science. Prendre pour point de départ des faits certains ; interpréter ces faits à la lumière des principes directeurs de la raison ; ne faire appel qu'à des formes de raisonnement rigoureusement logiques : voilà ce qui est requis, rien de plus. Nous demandons qu'on nous montre en quoi nous avons manqué de satisfaire à ces justes exigences.

Toutes nos preuves de l'Existence de Dieu reposent sur des faits constatés et indiscutables, savoir : l'existence d'êtres produits et dépendants, le mouvement général de la matière, l'apparition de la vie sur notre globe à une date relativement récente, l'ordre du monde, et enfin l'existence de sujets pensants permanents et libres (1).

Pour l'interprétation de ces faits, nous n'avons invoqué que les seuls principes dont la science elle-même fait usage à tout instant, et qui sont comme le fondement inébranlable de la raison humaine (2) ; nous n'avons employé que des formes de raisonnement légitimes et

(1) « Quand on raisonne sur des prémisses abstraites, comme sont, par exemple, les définitions de la géométrie, c'est à des conclusions abstraites qu'on arrive. Mais quand on raisonne sur le réel, c'est au réel qu'on aboutit. Tel est le caractère des preuves par lesquelles nous établissons l'existence de Dieu. » (DE MARGERIE, I, 144.)

(2) Ces principes directeurs de la raison sont : *a*) le principe de contradiction : une même chose ne peut pas

reconnues comme telles par les logiciens de tous les temps. Chaque argument est un faisceau de propositions rigoureusement enchaînées entre elles ; et, les prémisses s'imposant à l'esprit par leur évidence même (immédiate ou médiate), la conclusion suit nécessairement en vertu de la force logique qui ne permet pas de reculer devant la conséquence d'un principe accepté.

S'ils en jugent autrement, et s'ils veulent une discussion loyale et sérieuse, nos adversaires doivent cesser leurs vaines protestations, et prendre enfin le parti d'établir ou que nos prémisses sont douteuses, ou que la conclusion ne s'en déduit pas logiquement et nécessairement. C'est sur ce terrain que nous les attendons.

Il est permis de penser que nous les y attendrons longtemps ; car il apparaît clairement, à tout esprit exempt de préjugés, que l'Existence de Dieu est aussi certaine que celle

être et n'être pas en même temps, *b*) le principe de raison suffisante : tout ce qui existe a sa raison suffisante en soi-même ou dans un autre être, *c*) le principe de causalité : tout ce qui commence d'être a une cause proportionnée. — D'où ce principe dérivé, le moins ne peut produire le plus, *d*) le principe de finalité ou d'ordre : l'accord ou l'unité de direction d'éléments multiples, divers... ne peut s'expliquer que par une pensée unique embrassant la totalité de ces éléments, et conséquemment par une intelligence.

du monde, du mouvement, de l'ordre et de la vie, aussi certaine enfin que notre propre existence (1).

(1) Certains esprits mobiles et inquiets, tout en reconnaissant la valeur logique de nos arguments, semblent hésiter parfois à accepter la conclusion qui s'en dégage, parce que la notion de Dieu n'est pas exempte de mystère. Cette attitude est franchement déraisonnable.

C'est notre condition ici-bas que, sur les mêmes objets, nous ayons une connaissance partielle, très claire et très certaine, mêlée à une profonde ignorance. Pourquoi vouloir projeter sur ce que l'on sait l'ombre de ce que l'on ignore ? Est-ce que les savants refusent d'admettre les conclusions démontrées de la physique ou de la mécanique céleste, parce que la nature de l'électricité, comme celle de l'éther et de l'attraction, reste mystérieuse, ou pour cette raison plus générale que les propriétés de la matière ne sont qu'imparfaitement connues ? Est-ce qu'on met en question la réalité et la valeur du souvenir, sous ce prétexte que les psychologues sont impuissants à expliquer le mécanisme de la mémoire ? Nous demandons qu'on ne se montre pas plus exigeant, quand il s'agit de vérités religieuses.

Les règles d'une sage méthode veulent qu'on procède du connu à l'inconnu, en commençant par les questions les plus simples, relatives au monde expérimental, par les problèmes qui se présentent les premiers comme étant plus rapprochés de l'expérience et des principes qui l'expliquent, et qu'on suive fidèlement la raison aussi loin qu'elle peut aller, à la lumière de l'évidence. Que s'il se rencontre ensuite des problèmes reconnus insolubles. il n'est que juste de confesser le mystère, mais sans rien abandonner des certitudes acquises. Le voyageur ne cesse pas de connaître le pays qu'il a parcouru, du jour où il constate qu'il reste encore devant lui des régions inexplorées ou

reconnues comme telles par les logiciens de tous les temps. Chaque argument est un faisceau de propositions rigoureusement enchaînées entre elles ; et, les prémisses s'imposant à l'esprit par leur évidence même (immédiate ou médiate), la conclusion suit nécessairement en vertu de la force logique qui ne permet pas de reculer devant la conséquence d'un principe accepté.

S'ils en jugent autrement, et s'ils veulent une discussion loyale et sérieuse, nos adversaires doivent cesser leurs vaines protestations, et prendre enfin le parti d'établir ou que nos prémisses sont douteuses, ou que la conclusion ne s'en déduit pas logiquement et nécessairement. C'est sur ce terrain que nous les attendons.

Il est permis de penser que nous les y attendrons longtemps ; car il apparaît clairement, à tout esprit exempt de préjugés, que l'Existence de Dieu est aussi certaine que celle

être et n'être pas en même temps, *b*) le principe de raison suffisante : tout ce qui existe a sa raison suffisante en soi-même ou dans un autre être, *c*) le principe de causalité : tout ce qui commence d'être a une cause proportionnée. — D'où ce principe dérivé, le moins ne peut produire le plus, *d*) le principe de finalité ou d'ordre : l'accord ou l'unité de direction d'éléments multiples, divers... ne peut s'expliquer que par une pensée unique embrassant la totalité de ces éléments, et conséquemment par une intelligence.

du monde, du mouvement, de l'ordre et de la vie, aussi certaine enfin que notre propre existence (1).

(1) Certains esprits mobiles et inquiets, tout en reconnaissant la valeur logique de nos arguments, semblent hésiter parfois à accepter la conclusion qui s'en dégage, parce que la notion de Dieu n'est pas exempte de mystère. Cette attitude est franchement déraisonnable.

C'est notre condition ici-bas que, sur les mêmes objets, nous ayons une connaissance partielle, très claire et très certaine, mêlée à une profonde ignorance. Pourquoi vouloir projeter sur ce que l'on sait l'ombre de ce que l'on ignore ? Est-ce que les savants refusent d'admettre les conclusions démontrées de la physique ou de la mécanique céleste, parce que la nature de l'électricité, comme celle de l'éther et de l'attraction, reste mystérieuse, ou pour cette raison plus générale que les propriétés de la matière ne sont qu'imparfaitement connues ? Est-ce qu'on met en question la réalité et la valeur du souvenir, sous ce prétexte que les psychologues sont impuissants à expliquer le mécanisme de la mémoire ? Nous demandons qu'on ne se montre pas plus exigeant, quand il s'agit de vérités religieuses.

Les règles d'une sage méthode veulent qu'on procède du connu à l'inconnu, en commençant par les questions les plus simples, relatives au monde expérimental, par les problèmes qui se présentent les premiers comme étant plus rapprochés de l'expérience et des principes qui l'expliquent, et qu'on suive fidèlement la raison aussi loin qu'elle peut aller, à la lumière de l'évidence. Que s'il se rencontre ensuite des problèmes reconnus insolubles. il n'est que juste de confesser le mystère, mais sans rien abandonner des certitudes acquises. Le voyageur ne cesse pas de connaître le pays qu'il a parcouru, du jour où il constate qu'il reste encore devant lui des régions inexplorées ou

La situation du spiritualisme étant telle, au regard de la logique et de la science, nous devons examiner maintenant celle du matérialisme et en marquer, d'un trait précis, les difficultés et les incohérences. Il ne saurait nous convenir en effet de nous cantonner, immobiles, dans nos retranchements, et de renoncer à prendre l'offensive.

Dans une discussion, comme en une bataille, l'attitude passive prend aisément couleur d'impuissance ; qui se borne à parer les coups paraît manquer de force ou de courage ; et si heureux qu'ait été le sort des engagements partiels et successifs, au point de

même inaccessibles. De même, si « nous ne savons le tout de rien », suivant le mot de Pascal, nous pouvons du moins savoir quelque chose avec une entière certitude. La nature humaine, a dit Bossuet, connaît la force de la raison, et elle voit dans tout bon raisonnement une lumière éternelle de vérité. Quand un argument solide a conduit l'esprit à une conclusion logiquement liée à des prémisses certaines, cette conclusion est acquise : peu importe l'ombre du mystère qui la suit ou qui l'enveloppe. A-t-on jamais vu qu'une telle conclusion ait reçu un démenti de la raison ou de l'expérience? Assurément non. Les lacunes et même les contradictions apparentes que l'esprit humain rencontre sur sa route, et qui proviennent de l'imperfection de ses connaissances, ne doivent pas lui enlever une légitime confiance en ses propres forces; et, à moins de verser dans le scepticisme le plus absolu, il est nécessaire d'admettre « que si nous ne pouvons tout savoir, il est du moins des choses sur lesquelles nous ne pouvons pas nous tromper ».

vue du résultat final, la victoire n'est décisive que lorsque l'ennemi, délogé de ses positions, a été contraint de déposer les armes.

Or, nous avons la conviction que, pour enlever à nos adversaires les armes qu'ils prétendent tenir de la raison et de la science, l'effort à faire n'est point considérable.

Nous avons vu que le spiritualisme, s'il contient, comme toute science d'ailleurs, des obscurités et des mystères, s'appuie du moins constamment sur les principes fondamentaux de la raison, et ne contredit jamais les données certaines de l'expérience scientifique. Il en va tout autrement du matérialisme athée. La solution qu'il donne du problème des origines, non seulement ne supprime pas le nuage et le mystère, mais elle mène à contredire directement soit l'observation expérimentale, soit les premiers principes. Les exemples abondent; nous en rappellerons quelques-uns.

Revenons d'abord au fait de l'existence des êtres produits et dépendants, lequel a servi de base à notre première preuve. Quelle est l'explication que propose l'athée? — Il admet une série infinie d'êtres dont aucun n'est improduit ni nécessaire — ou bien il affirme que la matière (considérée comme la substance commune) est l'être existant nécessairement et de toute éternité. Dans le premier

cas, c'est supposer une chaîne d'êtres dont chaque chaînon n'a pas en soi la raison de son existence, puisqu'il est produit et dépendant, et dont l'ensemble pourtant se suffit à lui-même, attendu qu'il n'y a, par hypothèse, hors de la série totale aucun autre être dont elle dérive. La contradiction est manifeste (1). — Dans le second cas, c'est faire de l'imparfait (la matière) l'être premier et nécessaire, et c'est violer par là même le principe de raison suffisante. En effet, non seulement il n'y a nulle raison pour que l'être premier et nécessaire soit limité ; mais cet être, ayant l'absolue indépendance, et étant la source de toute perfection réelle et possible, ne peut pas ne pas être parfait (2).

S'agit-il de rendre compte du mouvement de l'univers et de l'apparition de la vie sur notre planète, l'athéisme se heurte également à des difficultés insurmontables. Il est obligé de nier l'inertie de la matière et d'affirmer la géné-

(1) Chacun des êtres de la série supposée infinie serait produit, dépendant, contingent, et l'ensemble ne le serait pas. C'est évidemment contradictoire. L'addition ne saurait changer la nature des être saddition-nés, et faire avec des êtres dépendants un tout indépendant.

(2) Nous pourrions ajouter qu'en identifiant l'être par soi et nécessaire avec la matière essentiellement mobile et changeante, on va directement contre le principe de contradiction, attendu que le changemen. exclut la nécessité, comme la nécessité le changement.

ration spontanée, ou bien il doit se résigner à admettre des faits sans cause. Contredire les données certaines de l'expérience scientifique (1), ou s'insurger contre le principe de causalité : l'alternative ne laisse pas que d'être embarrassante.

Il nous serait facile de montrer, en poursuivant cet examen, que dans l'explication qu'ils donnent du progrès des êtres, de l'harmonie du monde et de l'existence de la pensée, les matérialistes vont directement contre le principe évident d'après lequel « le moins ne saurait produire le plus ». Mais nous croyons avoir suffisamment caractérisé, par ce qui précède, le vice essentiel de leur doctrine (2).

(1) M. Moleschott n'hésite pas à nier la loi d'inertie qui est le fondement de la mécanique, et que l'on trouve à la base de toutes les découvertes modernes. Il écrit textuellement dans son ouvrage *De la circulation de la vie*, lettre 17[e] : « Un des caractères les plus généraux de la matière est de pouvoir, dans des circonstances propices, se mettre d'elle-même en mouvement. « — D'autres matérialistes traitant de l'origine de la vie, s'obstinent également, en dépit des expériences décisives de Pasteur, à affirmer la génération spontanée. On se rappelle le mot déjà cité de J. Soury : « Qui ne croit pas à la génération spontanée admet le miracle. C'est une hypothèse nécessaire, qu'on ne saurait ruiner ni par des arguments a priori, ni par des expériences de laboratoire ». M. Schmitt dit de son côté : « C'est une nécessité logique » ; et le docteur Isnard proclame à son tour « que c'est une vérité qui s'impose » (Cf. NAVILE et MICHEL, p. 205).

(2) Ce qui étonne, presqu'autant que l'incohérence de

Dans ses études historiques et philosophiques sur la physique moderne, M. Ernest Naville a solidement démontré que l'athéisme, qui supprime l'idée de Dieu dans l'étude de la nature, est destructeur de la science, parce qu'il conduit à la négation des principes de simplicité, d'harmonie, de constance, de causalité... qui sont les bases essentielles de toute recherche scientifique (1). Il a fait voir en outre, avec preuves à l'appui, que les fondateurs de la science moderne et les principaux initiateurs de son développement contemporain ont été des croyants sincères, et que l'idée d'un Créateur puissant et sage a exercé la plus heureuse influence sur leurs travaux et leurs découvertes (2).

Serait-il vrai, comme on le dit, que le matérialisme, dans ces dernières années, a fait de nombreuses recrues parmi les hommes de science, qu'il n'y aurait pas lieu de s'en inquié-

la pensée matérialiste, c'est l'audace d'hommes s'attribuant le monopole de la raison et de la science, quand ils sont disposés, en toute rencontre, à faire bon marché des principes de l'une et des données certaines de l'autre. Qu'une pareille attitude puisse en imposer au vulgaire, c'est fort possible ; mais elle ne trompe certainement ni les esprits qui réfléchissent ni les consciences qui jugent.

(1) *La Physique moderne* (2e édit.) p. 189 à 207.

(2) *Ibidem*, p. 133-188.

ter pour la doctrine spiritualiste (1). Celle-ci vaut par elle-même et par les preuves qui la démontrent ; et, si l'adhésion des savants lui est un hommage qui compte, elle est assez sûre d'elle-même pour pouvoir, à l'occasion, s'en passer (2). Quiconque se détache d'elle, pour l'ignorer ou la combattre, ne fait de tort qu'à soi et à sa raison, car la véritable science n'a rien de commun avec les négations de l'athéisme (3).

M. Edmond Hébert, professeur de géologie à la Sorbonne, durant de longues années, disait à ses auditeurs en 1868 : « S'il y a des tendances matérialistes dans notre société, elles reposent sur des illusions, elles ne

(1) Un protestant, le Dr Denner de Berlin, a voulu faire, en 1903, une enquête aussi complète que possible.
Sur les 300 savants qu'il cite, 242 sont certainement croyants, spiritualistes. Le reste comprend des incroyants, des indifférents et d'autres enfin dont l'opinion n'est pas connue. (Cité par G. Sortais, *La Providence et le miracle,* p. 37.)

(2) « Nous sommes des naïfs en France lorsque nous nous épouvantons de voir certains savants mener grand tapage contre nos idées religieuses. En quoi consiste leur compétence spéciale ?... Que tel chimiste me parle de chimie, tel physiologiste de physiologie, tel autre savant de physique mathématique, je m'incline de tout cœur devant leur haut savoir et leur compétence supérieure. Mais s'ils parlent philosophie, ou s'ils dissertent religion, je suis distrait, je pense à Aristote et à Pascal. » (SERTILLANGES, *op. cit.*, p. 169.)

(3) Voir la note 4 à la fin du volume.

peuvent germer que dans des esprits complètement absorbés par des études spéciales, et qui oublient tout le reste du monde. »

La remarque est juste. Des mathématiciens constamment occupés à manier des formules, des chimistes ou des physiologistes absorbés par des expériences de laboratoire des naturalistes plongés dans l'observation exclusive de la nature végétale ou animale, en un mot, des hommes dominés par leur spécialité scientifique peuvent tenir leur pensée captive dans l'étroite enceinte d'un horizon borné, et perdre de vue la cause suprême (1) ; mais les intelligences supérieures,

(1) Nous n'avons pas à dire ici tout ce qui peut entrer d'orgueil, de légèreté, de calcul même, dans de certaines négations plus ou moins bruyantes ; mais à ceux qui s'étonnent, parfois jusqu'au scandale, de voir qu'on discute avec âpreté les vérités religieuses, tandis que les conclusions des sciences de la nature sont l'objet d'une adhésion calme et unanime, nous rappellerons que la religion est tout à la fois une question d'ordre intellectuel et une question d'ordre moral. Or, « dès qu'il s'agit de doctrines qui atteignent la conscience de l'homme et qui imposent des devoirs, il y a des éléments étrangers au pur raisonnement et à la pure observation qui entrent en jeu, savoir : la liberté et la passion ; et la certitude absolue ne s'acquiert que sous la condition de certaines dispositions morales. Les raisonnements, quelque démonstratifs qu'ils soient en eux-mêmes, ont besoin d'être étudiés avec attention ; les objections quoique mal fondées ont une puissance apparente qu'elles empruntent aux dispositions subjectives... La liberté joue donc un grand rôle dans la re-

les esprits indépendants et soucieux de la vérité intégrale, ne sauraient manquer de s'élever aux vues d'ensemble qui permettent de saisir le plan merveilleux de la création, et de remonter jusqu'à cet Etre transcendant duquel tout dépend, et dont l'affirmation, comme dit Adolphe Hirn, est le dernier mot de la science moderne.

*
* *

Nous avons considéré jusqu'ici l'athéisme en lui-même et dans ses relations avec la science. Nous croyons devoir attirer particu-

cherche de telles vérités. Ce rôle d'ailleurs peut-être plus ou moins conscient ; les désirs secrets du cœur portent à regarder une question sous telle face plutôt que sous telle autre, et il est rare que l'étude d'une vérité de ce genre puisse se faire sans considérer les conséquences diverses qu'elle entraîne... De là des passions violentes qui s'agitent autour de la doctrine, et provoquent des controverses incessantes. » (DE BROGLIE.) — Il y a longtemps que Leibnitz a dit : « Si la géométrie s'opposait autant à nos passions et à nos intérêts personnels que la morale, nous ne la contesterions guère moins, malgré toutes les démonstrations d'Euclide et d'Archimède qu'on traiterait de rêveries. » Ne voyons-nous pas de nos jours une certaine philosophie contester, contre toute évidence, l'existence du monde extérieur et celle du sujet pensant ? Sous l'empire de la passion, l'esprit a des puissances d'aberration qui effraient. Heureux l'homme qui garde son cœur toujours en état de désirer la pure vérité, et toujours prêt à s'y attacher !

lièrement l'attention des âmes honnêtes sur ses conséquences, au point de vue de la moralité.

Les écrivains les plus audacieux montrent ordinairement beaucoup d'empressement à déclarer qu'ils n'en veulent pas le moins du monde à la morale, et que celle-ci n'a rien à redouter de leurs négations. Est-ce conviction sincère de philosophes prévenus et prompts à s'illusionner, ou habileté de polémistes désireux de donner le change à l'opinion ? Il ne nous appartient pas d'en juger. Une discussion ne doit pas ressembler à un réquisitoire ; et c'est une trop commode façon de combattre que de jeter le discrédit sur les intentions de ses adversaires. Mais nous avons le droit — et nous le revendiquons hautement — d'apprécier une doctrine par ses conséquences (1), et de la déclarer immorale, si elle l'est en effet. Or, tel est le cas de l'athéisme.

En niant la liberté humaine, il supprime le sujet de la loi morale ; en niant Dieu, il ôte à la loi elle-même sa base et son couronnement, son principe et sa sanction (2). D'une

(1) Les conséquences sont l'épreuve de la doctrine. Toute doctrine qui mène à des conséquences reconnues fausses, doit être tenue elle-même pour fausse, car c'est un axiome indiscutable de logique que le faux ne peut pas sortir du vrai.

(2) La loi morale est la règle obligatoire ou la loi des volontés libres. Comme toute loi, elle suppose

façon comme de l'autre toute moralité disparaît. Ceci est pour nous de toute évidence ; mais pour les lecteurs, peu au courant des questions philosophiques, quelques éclaircissements ne seront pas superflus.

a) Considérons eu premier lieu la négation de la liberté. Cette négation fait partie intégrante de l'athéisme (1). Dans un système qui affirme que l'homme est le produit des forces aveugles de la matière, il n'y a vraiment pas de place pour le libre arbitre ; mais aussi il ne peut plus être question de devoir et de moralité. On ne commande pas à la pierre de tomber, à l'arbre de porter des fruits, au chien de servir son maître. Le minéral, le végétal, l'animal agissent fatalement, et d'une manière déterminée. S'il arrive que leur mode d'action vous soit dommageable, dans tel ou tel cas, vous pourrez le regretter sans doute, mais il ne nous viendra jamais à la pensée

d'une part un législateur ayant l'autorité nécessaire pour l'imposer, et de l'autre un juge ou vengeur capable de la faire respecter par un ensemble de récompenses et de châtiments qu'on appelle la sanction. Liberté, obligation et sanction sont les fondements immédiats de l'ordre moral. Il s'agit de montrer que ces fondements eux-mêmes ont pour appui nécessaire l'existence de Dieu.

(1) Cette négation du fait le plus facile à observer et le plus certain pour nous est, à elle seule, le signe infaillible de la fausseté du matérialisme athée.

d'attribuer aux choses elle-mêmes une part quelconque de responsabilité.

Ainsi de l'homme, dans la doctrine de l'athéïsme ; n'étant pas libre, il échappe au devoir ; ne pouvant choisir ses actes, il n'en est pas responsable. Ce que l'on appelle communément bien moral ou mal moral, vice ou vertu, n'est au fond que le produit fatal du tempérament. Dès lors, au point de vue du mérite, Néron est l'égal de saint Vincent de Paul ; et il n'y a pas plus de différence entre l'ami généreux qui me tend une main secourable et l'ennemi qui me veut accabler, qu'il n'y en a entre la planche qui supporte le naufragé et le tronc d'arbre qui le heurte et finalement l'écrase. Si odieuses qu'elles soient, ces conséquences sont rigoureusement logiques. Pour avoir le droit de les répudier, l'athée n'aurait qu'un moyen : renoncer à son déterminisme universel et affirmer la liberté.

Mais hâtons-nous de le dire : ce moyen ne suffirait pas à le sauver de la faillite morale à laquelle il est voué ; car, par sa négation même de Dieu, il enlève au devoir toute force obligatoire et toute sanction suffisante.

Ce nouveau point de vue, n'étant pas moins important que le premier, mérite également de fixer notre attention.

b) Nous affirmons d'abord que la négation de Dieu enlève au devoir toute force obligatoire. Mais à ce mot, on nous arrête : « Dieu, nous dit-on, n'est nullement nécessaire à la loi morale Quand l'homme rentre en lui-même, il entend la voix de la conscience qui lui prescrit de faire le bien et d'éviter le mal. Ce commandement intérieur est inconditionnel, absolu, et il se suffit à lui-même. On doit lui obéir ; que Dieu existe ou n'existe pas, il n'importe. »

Cette théorie de la morale indépendante est inacceptable (1). On peut bien admettre sans doute que nous nous sentons soumis à un idéal de perfection, avant de penser formellement qu'il existe un Dieu. Mais cette abstraction est nécessairement provisoire ; et le moment arrive bientôt, pour chacun de nous, de se demander d'où vient la loi et qu'elle en est la valeur. Parmi nos devoirs, en effet, il en est qui sont contraires à nos inclinations, et pénibles à remplir. Comment ne chercherions-nous pas à savoir si la conscience qui les promulgue est, ou non, l'or-

(1) Les partisans de cette morale n'ont pas une seule et même manière d'expliquer l'origine du devoir. Mais ils s'accordent à dire qu'en définitive nous n'obéissons qu'à nous-mêmes, à notre propre conscience. C'est ce point essentiel de leur doctrine que nous allons réfuter brièvement.

d'attribuer aux choses elle-mêmes une part quelconque de responsabilité.

Ainsi de l'homme, dans la doctrine de l'athéïsme ; n'étant pas libre, il échappe au devoir ; ne pouvant choisir ses actes, il n'en est pas responsable. Ce que l'on appelle communément bien moral ou mal moral, vice ou vertu, n'est au fond que le produit fatal du tempérament. Dès lors, au point de vue du mérite, Néron est l'égal de saint Vincent de Paul ; et il n'y a pas plus de différence entre l'ami généreux qui me tend une main secourable et l'ennemi qui me veut accabler, qu'il n'y en a entre la planche qui supporte le naufragé et le tronc d'arbre qui le heurte et finalement l'écrase. Si odieuses qu'elles soient, ces conséquences sont rigoureusement logiques. Pour avoir le droit de les répudier, l'athée n'aurait qu'un moyen : renoncer à son déterminisme universel et affirmer la liberté.

Mais hâtons-nous de le dire : ce moyen ne suffirait pas à le sauver de la faillite morale à laquelle il est voué ; car, par sa négation même de Dieu, il enlève au devoir toute force obligatoire et toute sanction suffisante.

Ce nouveau point de vue, n'étant pas moins important que le premier, mérite également de fixer notre attention.

b) Nous affirmons d'abord que la négation de Dieu enlève au devoir toute force obligatoire. Mais à ce mot, on nous arrête : « Dieu, nous dit-on, n'est nullement nécessaire à la loi morale Quand l'homme rentre en lui-même, il entend la voix de la conscience qui lui prescrit de faire le bien et d'éviter le mal. Ce commandement intérieur est inconditionnel, absolu, et il se suffit à lui-même. On doit lui obéir ; que Dieu existe ou n'existe pas, il n'importe. »

Cette théorie de la morale indépendante est inacceptable (1). On peut bien admettre sans doute que nous nous sentons soumis à un idéal de perfection, avant de penser formellement qu'il existe un Dieu. Mais cette abstraction est nécessairement provisoire ; et le moment arrive bientôt, pour chacun de nous, de se demander d'où vient la loi et qu'elle en est la valeur. Parmi nos devoirs, en effet, il en est qui sont contraires à nos inclinations, et pénibles à remplir. Comment ne chercherions-nous pas à savoir si la conscience qui les promulgue est, ou non, l'or-

(1) Les partisans de cette morale n'ont pas une seule et même manière d'expliquer l'origine du devoir. Mais ils s'accordent à dire qu'en définitive nous n'obéissons qu'à nous-mêmes, à notre propre conscience. C'est ce point essentiel de leur doctrine que nous allons réfuter brièvement.

gane d'une volonté supérieure ayant l'autorité nécessaire pour nous commander ? Décidément on n'obéit pas à une voix inconnue, on n'accepte pas d'emblée un code sans signature et une législation anonyme (1).

C'est plaisanter mal à propos, et de la plus mauvaise façon, que de dire : « qu'il y ait un Dieu, auteur de la loi morale, ou qu'il n'y en ait pas, il n'importe ». Cela importe extrêmement. L'indifférence qu'on nous conseille ne peut se soutenir. Il est nécessaire que l'on sache si l'effort qui nous est demandé répond à une réalité, c'est-à-dire si la loi n'est pas une illusion. Voudrait-on condamner l'homme à subir le joug de je ne sais quel instinct, dont il lui serait interdit de scruter l'origine ? La prétention serait étrange, venant d'hommes qui aiment à se proclamer libres-penseurs.

Au surplus, tout agent moral est capable de réflexion ; et voici ce qu'il se dira néces-

(1) On a fait l'objection suivante : « Dans les autres sciences on constate les lois sans s'occuper de leur origine première. Pourquoi n'en serait-il pas de même en morale ? » La réponse est facile : « Dans les autres sciences toute loi est nécessairement obéie, et il suffit qu'elle soit constatée pour qu'elle entre dans la science. Dans la morale la loi doit s'imposer obligatoirement à l'agent libre ; il faut donc qu'elle puisse se justifier à ses yeux, et elle ne le peut que si l'on montre qu'elle émane d'une autorité souveraine qui est Dieu. — Cf. FONSEGRIVE, *Philos. II*, p. 372.

sairement, tôt ou tard. « L'obligation que je sens en moi-même est quelque chose de réel, et qui doit avoir sa raison d'être dans un être réel. Donc, de deux choses l'une : ou la loi qui me commande vient de moi, en dernière analyse, ou elle vient d'un être supérieur à moi, c'est-à-dire de Dieu. Si elle vient de Dieu, volonté vivante et souveraine qui m'a donné l'existence, je dois obéir ; si elle vient au contraire de mon propre fonds, sans aucun rapport avec un Etre suprême, si c'est moi qui m'oblige, je prendrai de l'obligation ce qui me plaira, suivant les circonstances, car, l'ayant faite, je puis toujours la défaire. En définitive, on n'est pas sujet de soi-même (1).

Comment échapper à ce dilemme ? N'est-il pas évident que, dans la doctrine de l'athéisme,

(1) « La loi morale, suivant un philosophe contemporain, ne peut venir que de nous, du fond même de notre conscience ; c'est une loi que nous faisons nous-mêmes et que nous ne recevons pas. Le devoir émane de nous. » On a répondu d'avance à cette théorie, en disant : « Mais comment la loi morale pourrait-elle commander à la volonté humaine, si elle émane de la nature humaine ? Le caractère absolu et universel de la loi prouve bien qu'elle a une autre source, et un autre fondement que la constitution d'un être contingent. Notre volonté essentiellement changeante ne peut édicter une loi immuable, et une résolution du passé ne saurait, par cela seul qu'elle est libre et volontaire, être la raison suffisante d'un engagement per-

la loi morale perd son caractère obligatoire, et qu'elle n'existe plus en réalité ? « La conscience, a dit sagement un philosophe, n'est que l'ambassadeur de Dieu. Quand ses lettres de créances seront déchirées, il nous sera loisible de l'éconduire avec mépris. »

c) L'athéisme ne ruine pas la morale par un seul côté ; en lui ôtant son principe il la prive aussi de sanction suffisante.

Les philosophes que nous combattons constatent, aussi bien que nous, cette nouvelle conséquence de leur doctrine ; mais, loin de s'en plaindre, ils s'en félicitent hautement. « Demander, disent-ils, une sanction pour la loi morale c'est la rabaisser, la dégrader. La loi se suffit à elle-même. Lui obéir, uniquement par respect pour elle-même, sans même nous demander si nous avons quelque chose à espérer, si le bonheur que le devoir nous donnera sera de nature à compenser le sacrifice qu'il exige, voilà la vraie, la pure moralité. Le devoir doit donc être épuré de toute idée de récompense, ou de sanction ; car il n'est pas possible que cette idée ne vienne pas vicier l'intention et compromettre le respect dû à la loi. »

manent pour l'avenir. La même raison d'indépendance qui aurait pu nous inspirer la résolution passée, pourrait nous servir à justifier son renversement futur. » Cf. JANET, *Traité de phil.*, p. 806. — Cf. FONSEGRIVE, *Elém. de ph. II*, p. 364.

Nous répondrons tout d'abord que l'homme qui croit à la sanction peut cependant accomplir la loi, d'une façon désintéressée, en faisant abstraction de la récompense. Le plus ou moins de désintéressement, dans la manière d'agir et de se comporter en face du devoir, est affaire de délicatesse et de grandeur d'âme (toute grâce mise à part). Il n'en va pas autrement dans les relations des hommes entre eux. L'ami sincère, qui ne peut faire que l'amitié ne lui soit douce et même profitable, n'a pas de peine pour autant à se dégager de toute considération de plaisir ou d'intérêt ; il aime sans calcul, et il se sacrifie sans compter ; et ce qui le prouve, c'est que son affection ne s'éteint pas au bord de la tombe, devant la froide dépouille de celui qu'il chérissait.

La raison de désintéressement ne suffit donc pas à écarter l'idée de sanction. S'il est vrai qu'il n'est pas permis, en accomplissant la loi, de penser à la récompense, il y a lieu néanmoins de se demander si celle-ci ne doit pas nous être donnée par surcroît. La question subsiste donc ; et, il s'agit avant tout de savoir si la sanction fait nécessairement partie de l'ordre moral, ou, en d'autres termes, si l'idée de la loi morale et l'idée de sanction sont tellement solidaires que la ruine de l'une entraîne nécessairement celle de l'autre.

Or, il ne nous semble pas qu'on puisse hésiter, un seul instant, sur la réponse à faire à cette question.

La raison exige que l'accomplissement du devoir ait sa récompense, et la violation de la loi son châtiment. L'idée de sanction dérive en effet de l'idée de justice, et l'idée de justice est partie essentielle de l'ordre moral, tel que l'esprit humain le conçoit. Il serait contradictoire et véritablement monstrueux que l'agent moral fut tenu de rendre justice à ses semblables, et qu'il n'y eut pas pour lui de suprême justice. Quoi ! la loi morale me dit : Quoi qu'il t'en puisse coûter, ne viole jamais le droit d'autrui ; sacrifie, s'il en est besoin. ta tranquillité, ton intérêt, ton plaisir, tous tes désirs de bonheur ici-bas, mais ne commets pas d'injustice. Et quand je demande si, pour s'être sacrifié à l'ordre universel, l'homme a droit à une récompense ; quand je supplie qu'on me dise s'il doit y avoir finalement une différence entre celui qui, à tout instant du jour, se dévoue à l'accomplissement de la loi et celui qui passe sa vie à la violer, j'entends qu'on me répond : « la loi se suffit à elle-même ; elle veut être obéie uniquement pour elle-même : ne parlez pas de sanctions. »

Mais alors, le monde moral est un chaos, et l'honnêteté une duperie ; l'ordre des choses,

pour l'être libre, est essentiellement mauvais, et les pessimistes ont raison. La loi qui prescrit la justice et ne la rend pas se contredit elle-même; la respecter, lui sacrifier son bonheur, et parfois sa vie, serait de la naïveté, sinon de la folie.

Oui, en vérité, il faut à la loi morale une sanction (1) ; et cette sanction elle-même,

(1) Il est maintenant facile de faire comprendre l'erreur de ceux qui affirment que l'idée de sanction ne peut que vicier l'intention et compromettre le respect dû à la loi. – Sans doute, il n'est pas permis d'agir uniquement en vue de la sanction, à l'exclusion de tout autre motif; mais il est très légitime de vouloir à la fois la loi et la sanction dans leur rapport naturel, et de rechercher celle-ci comme une conséquence de la loi et parce qu'elle couronne la justice. Dans ces conditions, le motif de la sanction ne se substitue pas au motif du devoir; il s'y superpose, et les âmes communes trouvent là ordinairement un secours necessaire pour se maintenir dans la pratique du bien. La remarque faite plus haut, sur la possibilité et la beauté du désintéressement, subsiste d'ailleurs intégralement : « Ce n'est évidemment parce que l'homme vertueux aura fait un calcul qu'il sera béatifié, c'est parce qu'il aura fait son devoir. Plus il se sera oublié dans l'effort vertueux, plus grande sera sa récompense... L'Eglise catholique n'a jamais constesté la possibilité pour l'âme chrétienne de s'élever par instants à l'amour de Dieu pour lui-même, et de puiser dans cet amour le motif d'actes de vertu parfaitement désintéressés, qu'elle ne laisserait pas de produire si elle était certaine qu'elle n'en aurait jamais la récompense. Il dépend de chacun de nous de rendre de plus en plus fréquents dans sa vie ces instants sublimes. » (D'HULST, *Carême 1892*, p. 200 et *Carême 1891*, p. 413.)

pour être entièrement conforme à l'idée de justice distributive que nous portons au plus profond de nous-mèmes, doit être universelle et proportionnée, c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre à toutes les actions bonnes et mauvaises, sans exception, et être en rapport exact avec le mérite et le démérite de l'agent.

Qu'une telle sanction puisse se rencontrer ici-bas, c'est ce que personne n'osera affirmer, tant il est clair « que la répartition des biens et des maux se fait en ce monde d'après de tout autres lois que celle du mérite ».

Dès lors, l'alternative s'impose : ou bien admettre que, dans une vie ultérieure, un Juge incorruptible, infaillible et tout-puissant donnera à chacun le sort qu'il mérite, ou bien renoncer à la justice ou à la morale (1).

Pour les athées, nous le savons, le choix n'est plus à faire. Après avoir nié le libre arbitre, et réduit l'homme à l'état de rouage passif dans l'immense machine de ce monde, ils se refusent à reconnaître Dieu, Législateur souverain et Juge suprême. Sous le poids de ces négations, tout l'ordre moral s'écroule et s'évanouit.

(1) « Dire que si le monde n'a pas sa contre-partie, l'homme qui s'est sacrifié pour le bien et le vrai, doit le quitter content... cela est trop naïf. Non, il a droit de blasphémer. » — C'est Renan lui-même qui en fait l'aveu.

C'est en vain que, dans des écrits destinés à la jeunesse des écoles, on s'obstine à parler de devoir, de responsabilité, de moralité. Ces mots sonnent faux, n'ayant plus le sens que l'humanité y a toujours attaché ; et qui s'en contente s'amuse à respirer le parfum d'un vase vide. Car enfin, n'est-ce pas l'évidence même ? Si la liberté n'existe pas, il est absurde de commander à qui ne peut rien changer à ses actes. S'il n'y a ni Dieu ni maître (et telle est la vraie formule de l'athéisme), il est déraisonnable de parler d'une loi s'imposant universellement et obligatoirement à l'humanité et de compter sur la justice : « Tout en nous et hors de nous est contradiction pour la raison, scandale pour la conscience et désolation pour le cœur. » (d'Hulst.)

Les philosophes moralistes, s'ils tiennent à garder ce nom désormais sans objet, devront du moins borner leur rôle à dresser l'inventaire des actes humains, à écrire l'histoire naturelle de l'homme comme on écrit l'histoire naturelle des animaux. Que si d'aventure ils conçoivent un idéal de vie pour eux et pour leurs semblables, cet idéal ne pourra en aucun cas revêtir la forme du précepte ; et faute de liberté, il sera inefficace autant qu'inaccessible : tel un songe que, dans notre impuissance à le réaliser, nous nous hâtons d'oublier au réveil.

L'humanité pourtant attend bien autre chose ; elle attend des motifs d'action, parce qu'elle veut vivre et qu'elle est pressée d'agir. Si vous la détournez de regarder vers le ciel où règne le Maître infiniment bon, seul capable d'édicter une loi essentiellement juste, bienfaisante et sage, elle se repliera sur elle-même pour y chercher quelque règle de conduite ; et à défaut de l'honnête, dont la racine est en Dieu, elle prendra pour guide le plaisir ou l'intérêt, elle se portera d'un élan irrésistible vers l'égoïsme aveugle et passionné ou vers l'égoïsme savant et raffiné.

Morale du plaisir ou morale de l'intérêt. Dieu manquant, et avec lui la morale du devoir, voilà tout ce qui nous reste (1). En vérité, c'est trop peu. Nous n'avons pas à recommencer ici une critique cent fois faite, et de façon décisive. Qui ne voit que ces prétendues morales ne méritent pas leur nom. Plaisir et intérêt sont choses essentiellement variables et qui n'ont rien d'obligatoire. Les prendre pour guides, c'est mettre l'égoïsme au-dessus de tout et justifier par avance toutes les infamies, tous les crimes où il peut trouver à se satisfaire. Dans une société d'hommes réglant leur conduite sur ce principe le mot

(1) On nous permettra de ne pas faire entrer ici la ligne de compte la morale du sentiment qui n'a jamais servi qu'à distraire quelques philosophes.

de Hobbes « *homo homini lupus* » n'aurait rien d'exagéré, et l'on verrait partout à l'œuvre la concurrence vitale, la lutte pour l'existence et l'impitoyable écrasement du faible par le fort.

Nos modernes athées ordinairement ne refusent pas d'en convenir. Seulement, à les entendre, la critique qui s'applique justement à la morale de l'intérêt personnel ne vaut pas contre la morale de l'intérêt général. Celle-ci, il est vrai, dérive de celle-là ; mais elle substitue à une sagesse trop étroite, et purement égoïste, une sagesse plus large, plus noble aussi, et bien autrement féconde. Or, pour passer de l'une à l'autre il n'est besoin que de considérer attentivement le grand fait de la solidarité humaine.

Il n'est pas niable que l'homme soit solidaire des autres hommes, et même solidaire du monde entier. Pour vivre et pour s'instruire, pour se défendre contre les ennemis de toutes sortes qui l'entourent et se procurer les commodités de la vie, en domptant la nature, il a sans cesse besoin de l'aide de la société (1).

Au surplus par cela seul qu'il est doué de

(1) C'est ce que Sully Prudhomme exprime parfaitement dans les vers suivants :

Le laboureur m'a dit en songe « Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème. »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même. »
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en mains. »

sympathie, il est naturellement porté à s'associer aux joies et aux souffrances de ses semblables. Dans ces conditions, il y aurait de l'aveuglement ou de la maladresse à vouloir être heureux isolément. Notre intérêt bien compris nous commande au contraire d'embellir et d'améliorer notre milieu, de le rendre plus viable, et pour tout dire, de songer sans cesse à l'utilité générale. En travaillant pour la ruche, l'abeille travaille pour elle-même ; ainsi l'homme véritablement ami de soi est celui qui se dévoue passionnément au bonheur des autres.

La maxime fondamentale de la morale moderne sera donc celle-ci : « favoriser la coopération solidaire des hommes en société, aider nos semblables à vivre d'une vie aussi large, aussi intense, aussi humaine que possible — ou plus brièvement — tâcher d'assurer le plus grand bonheur au plus grand nombre. » — De là des règles pratiques

Et seul, abandonné de tout le genre humain
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin,

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle :
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au siècle où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;
Et, depuis ce jour-là, je les ai tous aimés.

généralement admises : respectez le droit d'autrui pour qu'on respecte le vôtre ; aimez pour que l'on vous aime ; soyez dévoué pour que l'on use de réciprocité envers vous... N'est-ce pas là une morale acceptable ? Ne tend-elle pas à substituer le dévouement à l'égoïsme, et l'idéal de vie qu'elle propose ne mérite-t-il d'occuper les plus nobles âmes ?

Certes, ce n'est pas nous qui reprocherons à ses partisans d'avoir mis en pleine lumière les liens de solidarité qui nous unissent les uns aux autres, et de recommander le dévouement, sous sa forme la plus générale. en tant qu'il embrasse l'humanité tout entière, Mais il ne suffit pas d'observer judicieusement un fait d'ordre social, et d'emprunter, en les démarquant, quelques vérités à l'Evangile pour fonder une morale digne de ce nom. Sans vouloir entrer ici dans une discussion approfondie et complète qui nous entraînerait trop loin, nous allons signaler, en quelques mots, les défauts les plus saillants de la doctrine de la solidarité que l'on nous propose.

a) Remarquons d'abord qu'à vouloir faire sortir le dévouement, sous toutes ses formes, de la recherche de l'intérêt personnel on commet un illogisme. La déduction ne tient pas. Elle suppose en effet que l'intérêt particulier est *toujours* d'accord avec l'intérêt

général, ce qui n'est pas exact. Sans doute, à prendre les choses en gros, on peut dire que les services rendus à une société rejaillissent sur les individus qui la composent. Mais, dans beaucoup de cas, il s'en faut bien que celui qui se dévoue reçoive l'équivalent de ce qu'il a sacrifié. Prenons des exemples. Supposons d'abord un homme qui a volé des millions à l'Etat, en puisant indûment dans les caisses publiques. Que demande l'utilité générale? Qu'il rende l'argent. Et l'utilité particulière ? Qu'il le garde. Toutes les subtilités de l'arithmétique utilitaire n'empêcheront pas que cela soit évident. Mais voici un cas plus clair encore, s'il est possible. C'est celui d'un soldat à qui la patrie demande le sacrifice de sa vie. Pour l'inciter à mourir bravement essaierez-vous de lui persuader qu'il y va de son intérêt propre, et qu'il travaillera ainsi « à améliorer son milieu », à se faire une atmosphère viable? Ce serait d'une ironie sinistre. Il n'est donc pas vrai qu'il y ait accord constant entre l'intérêt individuel et l'intérêt général. Les exceptions abondent comme autant de brèches par où l'égoïsme vulgaire pourra passer légitimement, et se substituer au dévouement universel dont on prétend faire la règle (1).

(1) En recommandant l'intérêt social au nom de l'intérêt privé, on se montre calculateur fort téméraire,

b) Lors même que l'utilité générale coïnciderait toujours avec l'utilité particulière, elle ne serait pas obligatoire, et il serait toujours permis de la négliger. La raison en est bien simple. L'intérêt général, n'étant que la résultante des intérêts particuliers, ne saurait avoir plus d'autorité que ceux-ci pour s'imposer à la volonté libre. Or, comme l'a dit Kant, l'intérêt conseille, seule la moralité ordonne. Si je ne suis pas tenu d'être un habile homme, un homme intéressé pour ce qui me concerne, pourquoi serais-je tenu de l'être pour les autres ?

c) L'utilité générale, ou si l'on veut, la recherche du plus grand bonheur pour le plus grand nombre ne peut pas être érigée en règle suprême de la morale. — La conscience humaine ne se place pas à ce point de vue pour apprécier la moralité des actions, et elle ne confond pas le bien avec l'intérêt général : « Si l'intérêt de tout le monde était d'un côté, et que le droit d'un seul y fit obstacle, ne serait-ce pas une infamie de condamner l'innocent pour assurer le bonheur des autres ? » (*Marion*). Personne n'en doute. Mais, avec le criterium que l'on propose, cette appréciation

c'est entendu. Mais en outre on supprime, en morale, le désintéressement. Le dévouement dont on nous parle n'est qu'un égoïsme déguisé.

devrait paraître surannée. Si l'utilité générale est la mesure du bien, tout ce qui sert au bonheur des hommes sur cette terre est bon, tout ce qui s'y oppose est mal. Dès lors, pourquoi la société ne pourrait-elle pas se débarrasser des vieillards, des infirmes et des enfants mal conformés si elle y trouve son intérêt (1)?

Concluons que la règle proposée n'est pas admissible. En voulant la rattacher, bon gré mal gré, à la morale de l'intérêt personnel, on ne réussit qu'à lui enlever tout caractère obligatoire et à faire éclater son opposition avec la conscience morale.

(1) L'utile, étant ce qui sert à quelque chose que l'on se propose comme fin, doit se définir par cette fin. Qu'on dise donc clairement ce que l'on entend par l'utilité générale ou le bonheur du grand nombre. Les idées des hommes sur ce sujet sont très diverses. Les uns placent le bonheur dans les richesses, d'autres dans la puissance, ceux-ci dans le plaisir des sens, ceux-là dans les jouissances délicates de l'esprit et du cœur... Il faut choisir. Direz-vous que le bonheur pour nous « est de vivre d'une vie aussi large, aussi intense et aussi humaine que possible », et que la recherche du bonheur ainsi entendu est la règle suprême ? Je réponds que cette règle est encore très équivoque, et qu'elle peut servir à justifier de véritables crimes. Si pour mener une vie aussi large que possible vous avez besoin de prendre quelques milliers de francs à un riche voisin, aurez-vous le droit de le faire ? —

Pour trouver une règle acceptable il faut revenir à l'idée du bien, et dire : le bien est tout ce qui est suivant l'ordre voulu par Dieu et reconnu par la raison ; et notre suprême devoir, c'est de faire le bien.

Nos modernes athées s'abusent étrangement s'ils s'imaginent qu'en faisant appel à l'intérêt privé, ou à je ne sais quel instinct de l'altruisme, dans un monde sans Dieu et sans espoir de vie future, ils pourront amener les hommes à accepter les inévitables misères de leur condition et à se sacrifier pour le plus grand bonheur de la société. C'est à d'autres sources que s'alimente la résignation joyeuse et active et le véritable dévouement.

Un homme qui a combattu, avec un art raffiné et perfide, les grandes vérités du spiritualisme déclarait, non sans tristesse, il y a quelques années, « qu'en dehors des croyances divines on n'entrevoit pas le moyen de donner à l'humanité un catéchisme moral désormais acceptable ». Quiconque voudra y réfléchir ne pourra penser autrement. Toute crise de la foi s'accompagne nécessairement d'une crise morale ; et quand on a le triste courage de nier Dieu, qui est à la base de tout, on ne s'embarrasse pas longtemps des remontrances de la conscience. L'athéisme doctrinal et le scepticisme moral sont liés l'un à l'autre comme le principe à sa conséquence ; et, à défaut du raisonnement, l'expérience de chaque jour suffirait à le prouver. Depuis que la lutte est engagée, avec un acharnement extrême, contre toute idée religieuse, c'est comme une marée montante d'immoralité

qui envahit graduellement le pays tout entier: « La statistique criminelle nous montre les pires forfaits devenus le monopole de scélérats imberbes. Chaque année voit s'accroître le nombre des attentats, chaque année voit s'abaisser l'âge moyen de ceux qui les commettent (1). »

Le spectacle de cette perversité précoce est attristant sans doute ; mais qui pourrait s'en étonner ?

On l'a dit avec infiniment de raison. « Le peuple est un grand logicien qui ne manque jamais de conclure. » Or, des hommes sont venus dire : « la liberté est une illusion, et Dieu un mensonge. Arrangeons-nous pour être heureux ici-bas ; au delà de la tombe, il n'y a rien ! » A la surprise douloureuse, causée par l'audace de ces négations sacrilèges, a succédé bientôt dans les masses la joie mauvaise d'appartenir à un monde sans maître et à une humanité sans lisières ; et la conclusion du matérialisme brutal est apparue à tous avec une rigueur implacable : « A quoi bon se gêner alors ? Pourquoi vouloir lutter contre la poussée de penchants et d'instincts qu'on déclare irrésistibles ? Si le ciel est désert, nous n'offensons personne, et c'en est fait de la vieille morale,

(1) D'Hulst, *Carême 1892*, page 7.

qui comprimait nos ardeurs et calmait notre envie par l'espoir d'une justice suprême.

A chacun de faire sa vie comme il l'entend ; l'intérêt est la seule règle. Mais nous, les prolétaires, nous voulons jouir comme les riches, et comme eux être dispensés de tous les devoirs. Il nous faut le bonheur prochain, immédiat, et par tout moyen, car nous n'avons pas le temps d'attendre ; c'est aujourd'hui le réveil : demain sera terrible ! »

Des publicistes effrayés de ce langage, et voyant poindre sous ces explosions de colère envieuse la lutte violente des classes, la ruine de la propriété, la désorganisation de la famille et l'abolition de l'idée de patrie, ne peuvent se tenir d'accuser violemment le peuple, et particulièrement les ouvriers des grandes villes, dont ils dénoncent sans se lasser les bas instincts et les stupides violences.

Ce jugement est-il bien équitable? Nous ne le croyons pas. Au-dessus des bras qui s'agitent, il y a la tête qui imprime le mouvement; par delà les faits, il y a les idées qui les inspirent. Pour faire œuvre de justice sérieuse, il faut rechercher attentivement et mesurer avec soin toutes les responsabilités ; et lorsqu'il est constant que certains posent et proclament, d'un cœur léger, les principes les plus subversifs, tandis que d'autres se bornent à en déduire les conséquences, on n'a vrai-

qui envahit graduellement le pays tout entier. « La statistique criminelle nous montre les pires forfaits devenus le monopole de scélérats imberbes. Chaque année voit s'accroître le nombre des attentats, chaque année voit s'abaisser l'âge moyen de ceux qui les commettent (1). »

Le spectacle de cette perversité précoce est attristant sans doute ; mais qui pourrait s'en étonner ?

On l'a dit avec infiniment de raison. « Le peuple est un grand logicien qui ne manque jamais de conclure. » Or, des hommes sont venus dire : « la liberté est une illusion, et Dieu un mensonge. Arrangeons-nous pour être heureux ici-bas ; au delà de la tombe, il n'y a rien ! » A la surprise douloureuse, causée par l'audace de ces négations sacrilèges, a succédé bientôt dans les masses la joie mauvaise d'appartenir à un monde sans maître et à une humanité sans lisières ; et la conclusion du matérialisme brutal est apparue à tous avec une rigueur implacable : « A quoi bon se gêner alors ? Pourquoi vouloir lutter contre la poussée de penchants et d'instincts qu'on déclare irrésistibles ? Si le ciel est désert, nous n'offensons personne, et c'en est fait de la vieille morale,

(1) D'Hulst, *Carême 1892*, page 7.

qui comprimait nos ardeurs et calmait notre envie par l'espoir d'une justice suprême.

A chacun de faire sa vie comme il l'entend ; l'intérêt est la seule règle. Mais nous, les prolétaires, nous voulons jouir comme les riches, et comme eux être dispensés de tous les devoirs. Il nous faut le bonheur prochain, immédiat, et par tout moyen, car nous n'avons pas le temps d'attendre ; c'est aujourd'hui le réveil : demain sera terrible ! »

Des publicistes effrayés de ce langage, et voyant poindre sous ces explosions de colère envieuse la lutte violente des classes, la ruine de la propriété, la désorganisation de la famille et l'abolition de l'idée de patrie, ne peuvent se tenir d'accuser violemment le peuple, et particulièrement les ouvriers des grandes villes, dont ils dénoncent sans se lasser les bas instincts et les stupides violences.

Ce jugement est-il bien équitable ? Nous ne le croyons pas. Au-dessus des bras qui s'agitent, il y a la tête qui imprime le mouvement ; par delà les faits, il y a les idées qui les inspirent. Pour faire œuvre de justice sérieuse, il faut rechercher attentivement et mesurer avec soin toutes les responsabilités ; et lorsqu'il est constant que certains posent et proclament, d'un cœur léger, les principes les plus subversifs, tandis que d'autres se bornent à en déduire les conséquences, on n'a vrai-

ment pas le droit de condamner ceux-ci pour absoudre ceux-là. Nous refusons, pour ce qui nous concerne, de nous associer à un verdict où l'imprévoyance le dispute à la partialité. En bien comme en mal, ce sont les idées qui mènent le monde ; et quand il s'agit de celles dont dépend, pour tout être pensant, l'orientation de la vie entière, il y a de la naïveté (ou de l'impudeur) à s'étonner qu'elles passent du domaine de la spéculation sur le terrain des faits. Ne manque pas de logique qui veut.

A ceux qui s'affligent, comme nous, de la dépravation croissante, nous ne craindrons donc pas de dire : « Le peuple a droit à une indulgente pitié que ne méritent pas ceux qui se donnent pour ses guides. Gardez-vous de le maudire ; allez plutôt à lui, la main tendue, le cœur plein de tendresse, comptant sur sa loyauté native ; et aidez-le, en l'éclairant, à rompre le réseau de sophismes malsains où l'on emprisonne sa pensée et sa vie. »

Quant aux sophistes eux-mêmes, la loi de charité qui nous interdit de les haïr nous commande de les blâmer. Le drame affreux où se joue l'avenir de notre pays est principalement leur œuvre ; et il n'est que juste de leur faire entendre, en terminant, les sévères paroles que J.-J. Rousseau lui-même adressait aux impies de son temps : « Ils sèment, disait-il, dans le cœur des hommes, de

désolantes doctrines, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leurs misères, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le crois comme eux ; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Note 1. — **V. preuve par l'existence des êtres qui se succèdent dans le monde, p. 24.**

« Il est absolument nécessaire que quelque chose ait existé de toute éternité. En effet, puisque quelque chose existe, il est clair que quelque chose a toujours existé. Autrement il faudrait dire que les choses qui sont maintenant sont sorties du néant, et n'ont absolument point de cause de leur existence, ce qui est une contradiction dans les termes... Maintenant, si quelque chose a existé de toute éternité, il faut que cet être qui a toujours existé soit un être immuable et indépendant, ou qu'il y ait une succession infinie d'êtres dépendants ou sujets au changement. Mais cette dernière supposition est impossible : car cette chaîne infinie d'êtres dépendants ne saurait avoir aucune cause externe de son existence, puisqu'on suppose que tous les êtres qui sont dans l'univers y entrent. D'un autre côté, elle ne peut avoir aucune cause

interne, parceque dans cette chaîne d'êtres il n'y en a aucun qui ne dépende de celui qui précède et qu'aucun n'est supposé exister par lui-même. Ce serait donc un assemblage d'êtres qui n'ont ni cause intérieure ni cause extérieure de leur existence, c'est-à-dire d'êtres qui considérés séparément auraient été produits par une cause, et qui conjointement n'auraient été produits par rien. Il s'ensuit qu'il faut qu'un être immuable et indépendant ait existé de toute éternité. » (CLARKE, *Traité de l'existence de Dieu*, ch. II et III.)

NOTE 2. — **V. preuve par le mouvement, p. 45.**

« L'analyse scientifique des phénomènes, dont nous sommes les témoins, conduit à la notion d'un commencement et à celle d'une fin....

Des savants comme Lagrange, Laplace et Poisson croyaient avoir démontré la stabilité du système solaire. M. Poincarré a fait voir, il y a vingt ans, que cette confiance reposait en fait sur une erreur...

Du reste, à défaut des télescopes, la photographie du ciel suffirait à démontrer que l'aspect de la voûte céleste n'est pas invariable. Comètes capturées, qui ne reviendront plus que sous la forme d'essaims capricieux d'étoiles filantes; étoiles allumées tout à coup dans le ciel, à une place où les anciens n'avaient jamais rien vu; étoiles qui changent de couleur, c'est-à-dire d'état physique; nébuleuses en voie de condensation ; sans compter l'indéniable évolution interne de chaque planète ; il

y a dans tout cela de l'énergie, c'est-à-dire des causes de changement, beaucoup plus actives qu'on ne l'imaginait. Avoir commencé, et n'être pas exposé à finir, était une notion quelque peu contradictoire (quand il s'agit du monde matériel). A la science qui croyait l'avoir établie, une science mieux informée inflige un démenti, que la philosophie ratifiera sans peine.

Ajoutons que la notion astronomique d'origine, que Laplace a si bien entrevue, a reçu une nouvelle force de certaines constatations récentes. L'hypothèse de la nébuleuse primitive, d'où seraient sortis successivement le soleil, les planètes et leurs satellites, rencontrait encore quelques réfractaires, qui demandaient à quelle source cette nébuleuse aurait pu emprunter la chaleur dont elle devait être pourvue au début, et dont les restes sont encore aujourd'hui si manifestes, ne fût-ce que dans les profondeurs de notre globe. Or il semble que les dernières recherches des physiciens aient répondu à cette difficulté d'une manière très satisfaisante.

En effet, on tend aujourd'hui à considérer que les derniers éléments des corps sont formés par des *corpuscules* ou *millièmes* d'atomes, qui, à l'état isolé, se montrent pourvus d'une charge électrique considérable, qu'on a pu mesurer. Lors de la réunion de ces corpuscules en atomes, leur énergie électrique se transforme en chaleur, et on a calculé que, de ce chef, la formation d'un gramme d'hydrogène dégagerait une énergie calorifique capable d'élever de quatorze mille degrés la température d'un gramme d'eau. Ainsi disparaît l'objection par

interne, parceque dans cette chaîne d'êtres il n'y en a aucun qui ne dépende de celui qui précède et qu'aucun n'est supposé exister par lui-même. Ce serait donc un assemblage d'êtres qui n'ont ni cause intérieure ni cause extérieure de leur existence, c'est-à-dire d'êtres qui considérés séparément auraient été produits par une cause, et qui conjointement n'auraient été produits par rien. Il s'ensuit qu'il faut qu'un être immuable et indépendant ait existé de toute éternité. » (CLARKE, *Traité de l'existence de Dieu*, ch. II et III.)

NOTE 2. — **V. preuve par le mouvement, p. 45.**

« L'analyse scientifique des phénomènes, dont nous sommes les témoins, conduit à la notion d'un commencement et à celle d'une fin....

Des savants comme Lagrange, Laplace et Poisson croyaient avoir démontré la stabilité du système solaire. M. Poincarré a fait voir, il y a vingt ans, que cette confiance reposait en fait sur une erreur...

Du reste, à défaut des télescopes, la photographie du ciel suffirait à démontrer que l'aspect de la voûte céleste n'est pas invariable. Comètes capturées, qui ne reviendront plus que sous la forme d'essaims capricieux d'étoiles filantes; étoiles allumées tout à coup dans le ciel, à une place où les anciens n'avaient jamais rien vu; étoiles qui changent de couleur, c'est-à-dire d'état physique; nébuleuses en voie de condensation ; sans compter l'indéniable évolution interne de chaque planète ; il

y a dans tout cela de l'énergie, c'est-à-dire des causes de changement, beaucoup plus actives qu'on ne l'imaginait. Avoir commencé, et n'être pas exposé à finir, était une notion quelque peu contradictoire (quand il s'agit du monde matériel). A la science qui croyait l'avoir établie, une science mieux informée inflige un démenti, que la philosophie ratifiera sans peine.

Ajoutons que la notion astronomique d'origine, que Laplace a si bien entrevue, a reçu une nouvelle force de certaines constatations récentes. L'hypothèse de la nébuleuse primitive, d'où seraient sortis successivement le soleil, les planètes et leurs satellites, rencontrait encore quelques réfractaires, qui demandaient à quelle source cette nébuleuse aurait pu emprunter la chaleur dont elle devait être pourvue au début, et dont les restes sont encore aujourd'hui si manifestes, ne fût-ce que dans les profondeurs de notre globe. Or il semble que les dernières recherches des physiciens aient répondu à cette difficulté d'une manière très satisfaisante.

En effet, on tend aujourd'hui à considérer que les derniers éléments des corps sont formés par des *corpuscules* ou *millièmes* d'atomes, qui, à l'état isolé, se montrent pourvus d'une charge électrique considérable, qu'on a pu mesurer. Lors de la réunion de ces corpuscules en atomes, leur énergie électrique se transforme en chaleur, et on a calculé que, de ce chef, la formation d'un gramme d'hydrogène dégagerait une énergie calorifique capable d'élever de quatorze mille degrés la température d'un gramme d'eau. Ainsi disparaît l'objection par

laquelle plusieurs avaient tenté d'écarter l'hypothèse de la nébuleuse initiale..... »

« De même, pour le globe terrestre considéré isolément, à l'idée d'une répétition monotone a succédé celle d'une évolution réglée.

Il a bien fallu se résoudre à admettre que la vie n'avait toujours existé sur la terre; que les différents types d'organismes avient fait leur apparition les uns après les autres, dans l'ordre même de leur supériorité physiologique croissante; et que beaucoup de ceux de l'origine s'étaient éteints sans léguer à la nature actuelle aucun représentant direct.

Pendant que le monde organique donnait lieu à cette constatation, une meilleure connaissance des phénomènes volcaniques et de la chaleur interne finissait par mettre hors de doute l'existence du foyer igné ou feu central, reste d'une provision originelle datant de l'époque où la terre, récemment détachée de la nébuleuse solaire, était encore fluide.

Or, parler d'une chaleur initiale, c'est affirmer à la fois un commencement et une fin ; car toute chaleur qui ne se renouvelle pas est condamnée à se dissiper... Donc, non seulement la stabilité actuelle n'est en rien garantie, mais tous les éléments de l'écorce portent les traces indéniables d'une évolution ordonnée, qui marche dans un sens déterminé. Comme, d'autre part, il n'est pas admissible que le soleil puisse conserver indéfiniment une puissance calorifique et lumineuse, si généreusement dépensée par lui chaque jour au profit de tout ce qui l'entoure, et qui est le principe indispensable de toutes les

actions produites à la surface de notre terre, il est permis de dire qu'on n'entrevoit que trop clairement, au dehors comme au dedans du globe terrestre, les causes multiples qui devront amener la fin de l'état de choses actuel.

Les considérations qui précèdent ne visent que la terre et le système solaire.

Le reste de l'Univers échapperait-il à la même destinée ? Cela n'est pas à croire. La notion d'origine et de fin, appliquée à la création tout entière, semble trouver une confirmation remarquable dans la loi de cette Energétique, en laquelle toutes les sciences de la matière tendent de plus en plus à se réunir.

Le déplacement de l'énergie est la condition essentielle de l'existence des phénomènes, dont chacun ne peut consister qu'en un changement survenu dans les objets qui nous entourent ; mais les transformations de l'énergie ne s'effectuent pas indifféremment dans un sens ou dans un autre. Toutes ne sont pas *réversibles*, suivant l'expression usitée ; et en outre l'expérience nous apprend qu'il est une forme de l'énergie, la chaleur, dont la stabilité l'emporte sur celle de toutes les autres formes connues, ce qui la rend spécialement impropre aux fonctions actives. Aussi l'a-t-on qualifiée de forme inférieure ou *dégradée*. Or, quand il s'agit de transformations irréversibles, comme celles qui accompagnent le frottement, les chutes de chaleur par rayonnement, la résistance des conducteurs électriques etc.. la dégradation résultante est définitive. Sans doute la quantité d'énergie n'a pas varié ; mais la proportion qui en pouvait être

utilisée pour produire du travail se trouve amoindrie ; la *qualité* de l'énergie a diminué.

De cette constatation fondamentale, Clausius et Lord Kelvin ont déduit que l'univers marchait fatalement dans un sens déterminé, la *dissipation de l'énergie* ayant pour effet d'user incessamment la partie utilisable. Ce serait donc, à une échéance lointaine, mais inévitable, la suspension de toute possibilité de déplacement, c'est-à-dire de tout phénomène. » (DE LAPPARENT, de l'Académie des sciences, *Science et apologétique*, p. 164-181 (Bloud, Paris.)

NOTE 3. — **V. preuve par l'harmonie du monde. — Instincts des animaux, p. 96.**

« L'accord merveilleux et l'harmonie qui régnent entre toutes les parties de la nature : voilà ce qui nous frappe tout d'abord, lorsque nous jetons sur le monde un regard curieux. La plante, par exemple, est excellement faite pour le milieu où elle vit et meurt. Mais c'est dans l'ordre animal que cette concordance de l'être vivant et son entourage habituel se manifeste d'une façon tout à fait remarquable ..

Vous êtes-vous demandé parfois comment les êtres de la création peuvent échapper aux mille dangers qui, à tout instant, les menaçent ? Vivre est pour eux un problème que chaque minute renouvelle. Il leur faut échapper à des ennemis sans cesse à l'affût, tromper leur poursuite, se dis-

simuler à leur regard... C'est à cet intérêt de défense que répond l'instinct dont certains animaux ont été doués par la nature, merveilleux instinct qui leur permet de prendre une couleur ou une forme en harmonie avec le décor ambiant, de sorte qu'ils paraissent s'y confondre. Quelquefois ils font plus : ils prennent la figure exacte de leurs voisins ; ils contrefont, ils *miment* l'aspect d'un animal, d'une plante, avec lesquels ils n'ont aucun lien de parenté. Cette faculté d'imitation que possèdent les animaux est ce qu'on appelle le *mimétisme*...

Sur le théâtre de la nature, les décors changent avec les climats : vastes déserts de sables, plaines glacées, forêts sombres et mystérieuses, montagnes et prairies, marécages ou rivières, autant de décors, autant d'êtres différents qui semblent s'être affublés d'un costume approprié..

Dans les grands déserts africains, lion. chameau, gazelle... portent une même livrée : la livrée jaune des sables qui leur permet de se dissimuler, de se cacher, quand ils guettent leur proie, ou quand ils sont eux-mêmes poursuivis par les chasseurs...

Aux pôles, dans les plaines sans fin couvertes de neige, les animaux revêtent une blanche fourrure. Grâce à elle, ils vont et viennent impunément dans un décor où la moindre couleur ferait tache, et décèlerait immédiatement leur présence.

Dans les mystérieuses forêts de l'Amérique, le tigre, la panthère, le jaguar sont tachetés comme des troncs d'arbres, et bigarrés comme des feuilles criblées d'ombre et de lumière.

Plus près de nous, dans nos prairies et nos maré-

cages c'est la robe verte des grenouilles et des petits animaux qui rampent ou se cachent au milieu des herbes.

Mais que la couleur des terrains vienne à changer, insensiblement vous voyez changer le costume de l'animal : ainsi pour la petite rainette, et surtout le caméléon... Ajoutons que les costumes varient également, selon qu'il s'agit d'animaux de jour ou d'animaux de nuit. Aux premiers, comme les papillons par exemple, les couleurs riches, éclatantes ; aux seconds, comme les chauves-souris et les hiboux, des couleurs sombres, plus atténuées, plus assourdies.

Cet accord de l'être et des choses se poursuit au sein des eaux. Tel poisson, le *caranx*, est d'une transparence si limpide qu'il se confond avec les eaux diaphanes où il évolue. Tel autre, la *cotte*, tacheté de noir et de blanc, se distingue à peine des fonds de gravier où il se pose. Tel autre enfin, de couleur brune, devient subitement jaune en touchant les sables.

Si remarquables que soient ces concordances, il est encore plus extraordinaire qu'un animal puisse se déguiser pour se soustraire à la vue, intimider son adversaire ou se sauvegarder. Ainsi font cependant la grosse araignée de mer, le poisson-algue, la crevette-algue et une foule d'autres animaux. Le crabe, que l'on nomme la grosse araignée de mer, pour dépister les poissons voraces, ses ennemis, se plante de petits bouts d'algues marines sur la carapace. Ces algues, par leur croissance, ne tardent pas à faire une toison touffue ; si bien que le crabe, tout hérissé d'algues, se confond facilement avec

les rochers couverts de varech entre lesquels il se tient habituellement.

Certaines chenilles (celles du saule, du bouleau, du sureau...) dites *arpenteuses* à cause de leur singulière démarche, ont la manie de se fixer debout sur les tiges des plantes dont il devient impossible de les distinguer. Un gros insecte de l'Océanie, la *phyllie* a des ailes qui ressemblent tellement à une feuille sèche que cet insecte s'y trompe lui-même et broute parfois les ailes de ses congénères (1). »

Mais en fait de mimétisme certains papillons ne le cèdent à aucun autre insecte. « Voici, dit M. J. A. Janet, le *kallima*, une espèce asiatique des plus curieuses. Elle présente une bande fauve clair presque jaune, sur un fond brun changeant en bleu métallique superbe, lorsque l'animal vole au soleil. Ce papillon est extrêmement difficile à attraper : vous le voyez voler ; vous le suivez à la course, et tout à coup, plus rien ! Il vous est fondu sous le nez, littéralement, sans qu'on puisse s'expliquer comment. La meilleure manière, quand on veut le chasser, consiste à être accompagné d'un enfant porteur d'un bâton, qui frappe sur les buissons voisins. Généralement 5 ou 6 papillons, qu'on ne voyait pas, s'envolent aussitôt. Pourquoi ne les voyait-on pas ? Nous le dirons tout à l'heure.

Voici un papillon au vol ; vous voyez à la partie supérieure de ses ailes le fond fauve et les taches jaunes ; vous voyez également le reflet métallique.

(1) Cf. *Lectures pour tous,* nº de mars 1903, p. 506-514, Hachette, Paris.

Voici maintenant un papillon semblable en train de se poser; il montre encore le dessus, mais surtout le dessous de ses ailes, couleur feuille morte; et voici enfin deux, trois, quatre papillons posés sur la branche, où rien ne les distingue plus des feuilles séchées sur place. A moins d'avoir le nez dessus, lorsque quatre ou cinq de ces papillons se trouvent ainsi repliés sur les branches d'un buisson, ne montrant que l'envers de leurs ailes, bien malin celui qui les distinguera d'avec les feuilles sèches. L'un d'eux est gris vert assez sombre, un autre gris fauve plus clair, avec des taches différentes : pas plus qu'il n'y a au monde deux feuilles sèches identiques, il n'y a deux papillons de cette espèce identiques; toutes les variations possibles qu'une feuille peut présenter, depuis la dessication parfaite jusqu'à la moisissure l'ayant attaquée en certains points, jusqu'à ces petites paillettes micacées dans lesquelles le tégument de l'aile se montre à nu, et que l'on pourrait prendre pour la trace du passage d'un limaçon, tout concourt à l'illusion. — Chose plus étrange encore : les feuilles ont des nervures; les papillons aussi, mais il y a des régions dans lesquelles les nervures des papillons seraient d'accord avec la direction de celles des feuilles, d'autres où elles seraient en désaccord. Or, là où elles seraient en accord avec celles des feuilles, elles sont visibles, et là où elles seraient en désaccord elles sont cachées par une coloration pigmentaire plus abondante et même remplacées par un dessin qui, sur cette partie de l'aile, et cette partie seulement, vient imiter les nervures de la feuille en croisant celles du papillon.

Il y a là un phénomène de protection excessivement curieux que l'animal met très réellement à profit.

« D'autres papillons, de l'espèce *caligo*, se déguisent non pas en feuilles mais en hiboux. Le phénomène a été observé à la Guyane et au Brésil. Le papillon se pose sur une liane, la tête en bas, et il ouvre les ailes, dont il montre le dessous orné de taches qui ressemblent étrangement aux yeux d'une chouette. Ce spectacle est de nature à effrayer les oiseaux qui craignent les rapaces noctures : ces papillons sont d'ailleurs semi-crépusculaires, ils ne quittent jamais la lisière des forêts, et souvent s'enfoncent sous bois, de sorte qu'avec l'ambiance sombre, ces yeux caractéristiques, sur un fond strié gris et brun simulant fort bien le plumage de la chouette, produisent une illusion touf à fait frappante (1).

NOTE 4. - **V. conclusion : l'athéisme et la science, p. 197.**

« La science, nous dit-on : voilà ce qui vous condamne.

Oui, tel est bien le terme magique ; seulement je voudrais savoir au juste ce qu'on entend par là. La science comprend d'abord des faits et des lois, et la religion n'en est nullement gênée : elle ha-

(1) A. Janet, *Les Papillons*, (*Causerie scient. de la Société Zéool. de France*) p. 332 et 335. Libr. de Rudeval, Paris.

Voici maintenant un papillon semblable en train de se poser ; il montre encore le dessus, mais surtout le dessous de ses ailes, couleur feuille morte ; et voici enfin deux, trois, quatre papillons posés sur la branche, où rien ne les distingue plus des feuilles séchées sur place. A moins d'avoir le nez dessus, lorsque quatre ou cinq de ces papillons se trouvent ainsi repliés sur les branches d'un buisson, ne montrant que l'envers de leurs ailes, bien malin celui qui les distinguera d'avec les feuilles sèches. L'un d'eux est gris vert assez sombre, un autre gris fauve plus clair, avec des taches différentes : pas plus qu'il n'y a au monde deux feuilles sèches identiques, il n'y a deux papillons de cette espèce identiques ; toutes les variations possibles qu'une feuille peut présenter, depuis la dessication parfaite jusqu'à la moisissure l'ayant attaquée en certains points, jusqu'à ces petites paillettes micacées dans lesquelles le tégument de l'aile se montre à nu, et que l'on pourrait prendre pour la trace du passage d'un limaçon, tout concourt à l'illusion. — Chose plus étrange encore : les feuilles ont des nervures ; les papillons aussi, mais il y a des régions dans lesquelles les nervures des papillons seraient d'accord avec la direction de celles des feuilles, d'autres où elles seraient en désaccord. Or, là où elles seraient en accord avec celles des feuilles, elles sont visibles, et là où elles seraient en désaccord elles sont cachées par une coloration pigmentaire plus abondante et même remplacées par un dessin qui, sur cette partie de l'aile, et cette partie seulement, vient imiter les nervures de la feuille en croisant celles du papillon.

Il y a là un phénomène de protection excessivement curieux que l'animal met très réellement à profit.

« D'autres papillons, de l'espèce *caligo*, se déguisent non pas en feuilles mais en hiboux. Le phénomène a été observé à la Guyane et au Brésil. Le papillon se pose sur une liane, la tête en bas, et il ouvre les ailes, dont il montre le dessous orné de taches qui ressemblent étrangement aux yeux d'une chouette. Ce spectacle est de nature à effrayer les oiseaux qui craignent les rapaces noctures : ces papillons sont d'ailleurs semi-crépusculaires, ils ne quittent jamais la lisière des forêts, et souvent s'enfoncent sous bois, de sorte qu'avec l'ambiance sombre, ces yeux caractéristiques, sur un fond strié gris et brun simulant fort bien le plumage de la chouette, produisent une illusion touf à fait frappante (1).

NOTE 4. – **V. conclusion : l'athéisme et la science, p. 197.**

« La science, nous dit-on : voilà ce qui vous condamne.

Oui, tel est bien le terme magique ; seulement je voudrais savoir au juste ce qu'on entend par là. La science comprend d'abord des faits et des lois, et la religion n'en est nullement gênée : elle ha-

(1) A. Janet, *Les Papillons*, (*Causerie scient. de la Société Zéool. de France*) p. 332 et 335. Libr. de Rudeval, Paris.

bite plus haut ou plus profond... De plus, la science comprend des hypothèses ; et la religion n'en souffre pas davantage.

On admettait autrefois que tous les hommes n'ont pu sortir du même berceau ; on est maintenant à l'extrême opposé, et l'on soutient que toutes les espèces vivantes sont issues d'un germe unique. On croyait, il y a quelques années, à la nécessité universelle ; puis, on a proclamé tout d'un coup le règne de l'universelle contingence.

Quel bruit n'a-t-on pas fait avec le fameux principe d'après lequel il y aurait toujours dans le monde la même quantité de matière et de mouvement. La notion du libre arbitre et la morale et l'idée de Dieu devaient en être bouleversées. Aujourd'hui, ce principe est battu en brèche par les savants les plus notables : c'est M. Poincaré lui-même qui dirige l'attaque et de la façon la plus vigoureuse. Les hypothèses scientifiques sont mouvantes comme les sables de la Babylonie : elles se détruisent, se reconstruisent pour se détruire encore. Qu'avons-nous à redouter de ces avortements perpétuels ?

Croyez-moi, ce qui nuit véritablement au spiritualisme, ce n'est pas la science ; c'est le *scientisme*, cet être bâtard qui se meut entre l'expérience et la Philosophie. Derrière le savant, il y a presque toujours un magister à l'air solennel, aux lunettes lourdes et noires, qui le regarde travailler par dessus l'épaule, qui suit d'un regard snobe jusqu'à ses moindres mouvements et qui se retourne tout d'un coup en criant au grand public : « Trouvé, trouvé cette fois : plus de Dieu ; plus de Providence ; plus de vie future ; la religion n'est qu'une

légende bonne tout au plus pour des enfants. » Et il va par le monde promenant sa belle découverte dont le savant ne sait rien et dont il rirait, s'il en savait quelque chose. Voilà le réel ennemi de la religion ; c'est cette espèce de charlatan de savoir qui trouble tout. Ah ! si ce personnage-là pouvait disparaître pour de vrai, quelle rédemption ! Mais, soyez-en sûrs, il se fera toujours de nombreux adeptes, et en France peut-être plus qu'ailleurs : si bien qu'il faut nous résigner à le combattre toujours. » (C. PIAT, prof. à l'Institut cath. de Paris, *La Morale chrétienne*, p. 17-19 ; chez V. Lecoffre, Paris.)

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre VI

Preuve par l'existence du sujet pensant.

Chapitre VII

Confirmation des preuves précédentes par le consentement universel.

Vannes. — Imp. LAFOLYE Frères.

Dubot

Prueves de l'existence de Dieu.